



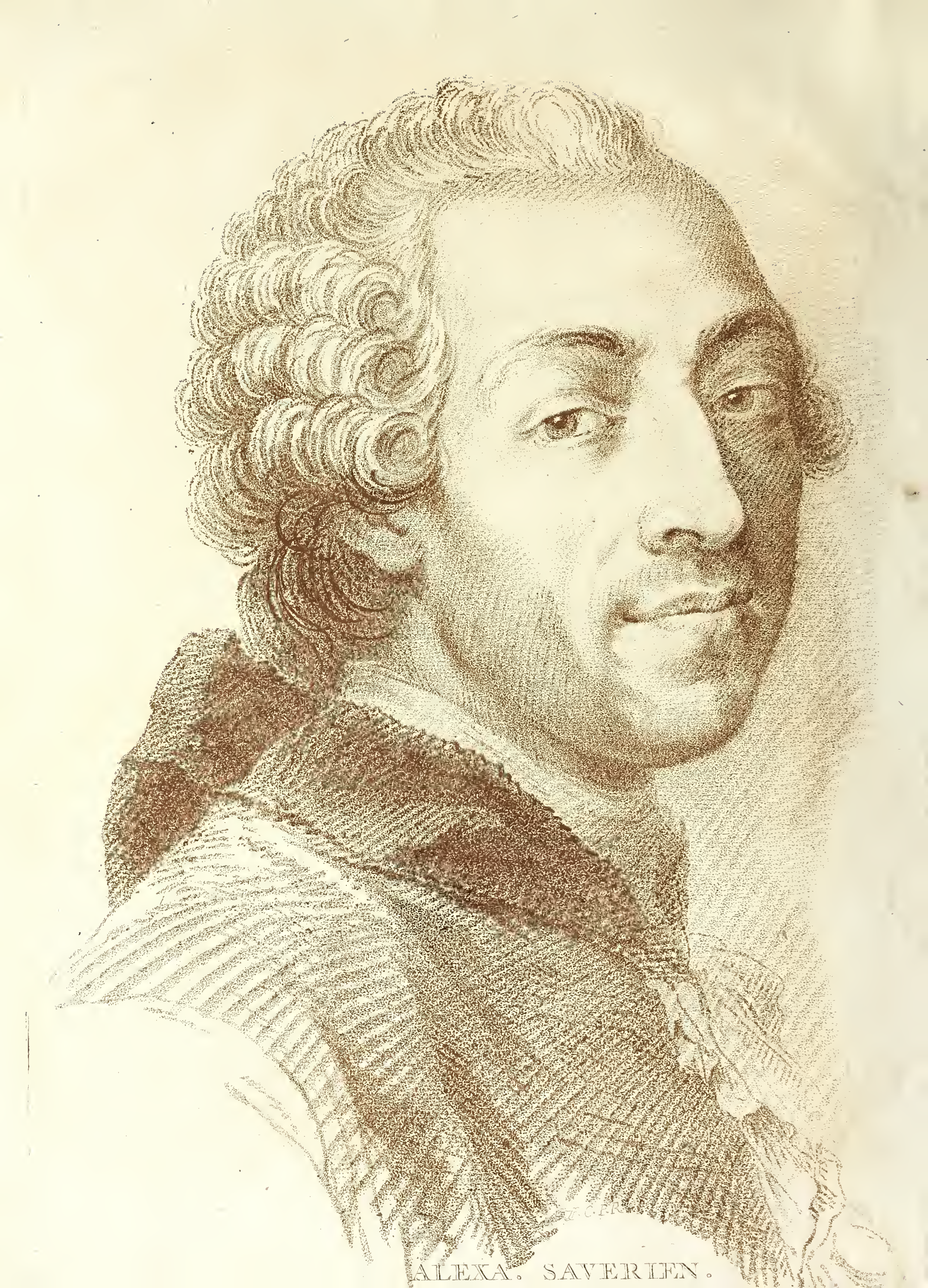


6 vols [illegible]
Fine copies [illegible]

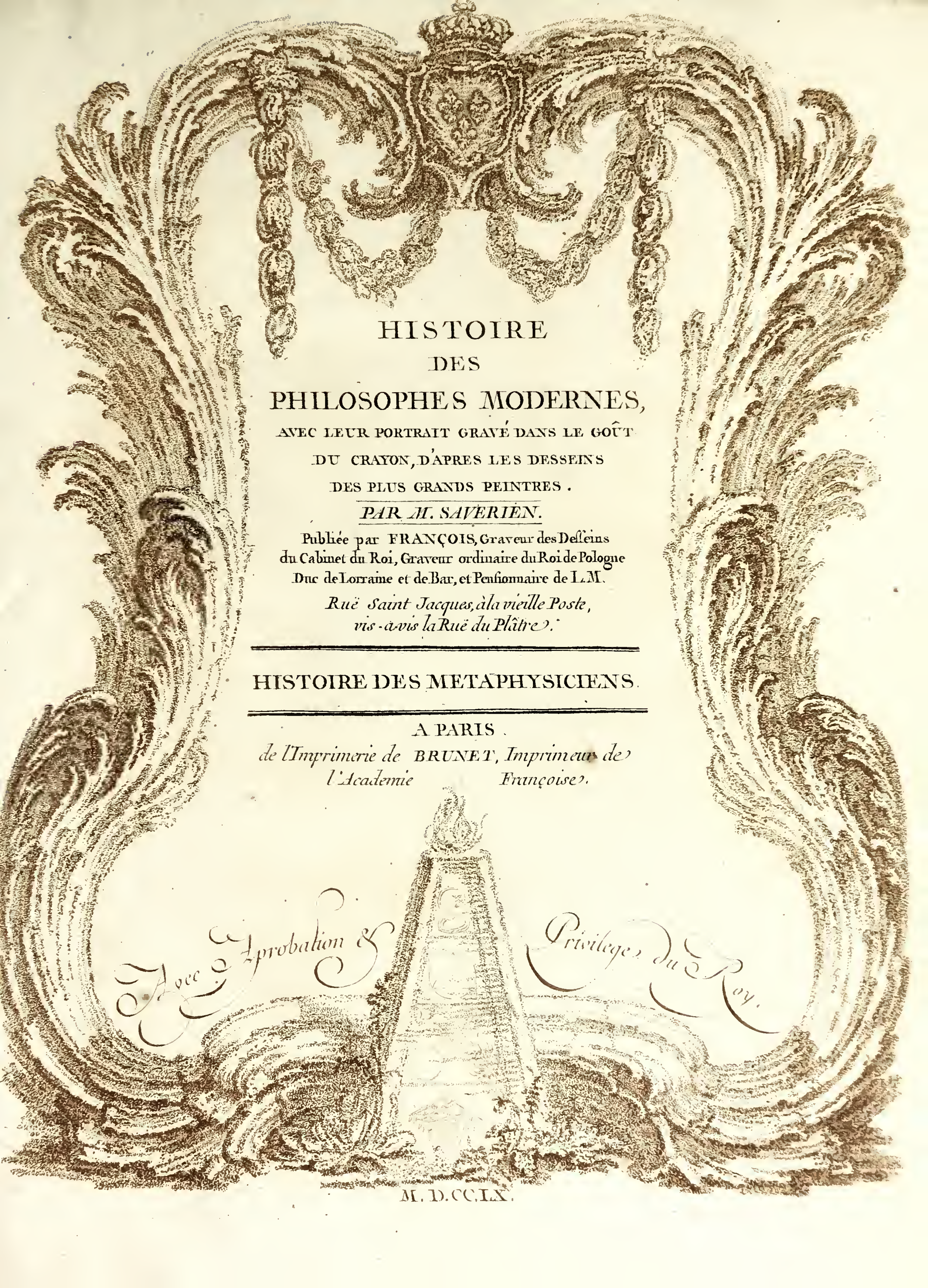
Saverien

88

front. et 11 pl. grav. par François à la manière du crayon et tirés à la sanguine.



ALEXA. SAVERIEN.



HISTOIRE DES PHILOSOPHES MODERNES,

AVEC LEUR PORTRAIT GRAVÉ DANS LE GOÛT DU CRAYON, D'APRES LES DESSEINS DES PLUS GRANDS PEINTRES.

PAR M. SAVERIEN.

Publiée par FRANÇOIS, Graveur des Desseins du Cabinet du Roi, Graveur ordinaire du Roi de Pologne Duc de Lorraine et de Bar, et Pensionnaire de L. M.

Ruë Saint Jacques, à la vieille Poste, vis-à-vis la Ruë du Plâtre.

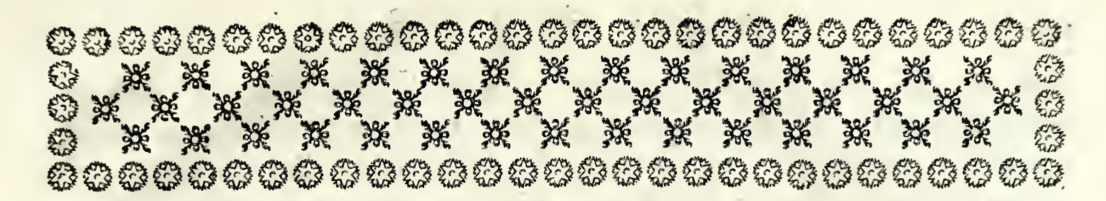
HISTOIRE DES METAPHYSICIENS.

A PARIS.

de l'Imprimerie de BRUNET, Imprimeur de l'Academie Françoise.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

M. D.CC.LX.



PREFACE.

LA raiſon eſt l'apanage de l'homme ; mais il n'acquiert la perfection de cette faculté, qui le diſtingue des bêtes, qu'en apprenant la ſcience d'en faire uſage. C'eſt ce qu'ont compris ces Génies privilégiés qu'on appelloit Sages autrefois, & qui ſe ſont nommés plus modeſtement eux-mêmes Philoſophes, c'eſt-à-dire amateurs de la ſageſſe. Scrupuleuſement attentifs aux mouvemens de leur ame, ils les ont ſuivis, & en ont fait une première chaîne d'idées ſimples. Avec ce ſecours, ils ont paſſé aux idées compoſées. Aidés ainſi par des lumières toujours plus abondantes à proportion qu'ils ont plus réfléchi, ils ont jetté les fondemens du grand art de former l'homme. L'entendement humain a été analiſé, ou même *anatomiſé*. On a développé ſes opérations ; & après les avoir mûrement examinées, on a donné des règles pour être juſte & ſenſé ; pour fortifier ſon jugement & étendre ſes connoiſſances ; pour ſaiſir l'eſprit de chaque choſe, démêler la vérité de la vraiſemblance, la certitude des probabilités, l'évidence des fauſſes lueurs ; enfin pour être raiſonnable dans tous les événemens de la vie. Il a fallu dans ce travail dévoiler les paſſions ; les faire taire d'abord, afin de s'en rendre maître, & les diriger enſuite conformément aux vues actuelles. Parvenus à cette eſpèce de perfection, les Philoſophes ont ſenti que ce qui pouvoit contribuer à la félicité de l'homme, c'étoit d'occuper ſon eſprit en l'éclairant, & de calmer les tempêtes qui agitent ſon cœur. L'étude de la nature a paru la plus propre à cette fin, & parce qu'elle ſatisfait la curioſité, qui eſt un beſoin de l'ame, & parce qu'elle nous rapproche ſans ceſſe de l'Etre ſuprême, qui nous occupe continuellement.

L'Homme & la Nature, voilà l'étude des Philoſophes. Elle ſe ſubdiviſe cette étude en bien des parties : car l'eſprit humain ſe modifie en une infinité de manières ; & les détails de la nature ſont immenſes. On appelle Ethice, * ou généralement Métaphyſique,

---

* Le mot *Ethice* ſignifie *Philoſophie morale*, laquelle renferme la Métaphyſi-

tout ce qui concerne l'entendement humain ; Mathématiques, toutes les connoiſſances qu'on peut acquerir ſans le ſecours des ſens ; & on donne le nom de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle à la ſcience des choſes que les ſens peuvent nous faire connoître.

Pour réunir tout cela ſous un ſeul point de vue, le Chancelier *Bacon* conſidère la Philoſophie comme une grande piramide, qui a pour baſe l'Hiſtoire naturelle ; au ſecond étage, l'expoſition des puiſſances & des principes qui opèrent dans la nature, c'eſt-à-dire la Phyſique & les Mathématiques ; au troiſiéme, la Métaphyſique ; & il met au ſommet ce qui tient le premier rang dans la nature : *Opus quod operatur Deus à principio uſque ad finem.* Ainſi, ſelon ce ſavant Homme, la Métaphyſique eſt la première partie de la Philoſophie. Les Mathématiques & la Phyſique viennent enſuite ; & l'Hiſtoire naturelle eſt la dernière partie. Cet arrangement eſt ſans doute très-judicieux. En effet il eſt évident qu'on doit connoître l'eſprit humain avant que d'en faire uſage, & qu'il eſt impoſſible de découvrir les ſecrets de la nature, ſi l'on ignore quels ſont les puiſſances & les principes qu'elle met en œuvre.

Les Métaphyſiciens doivent donc tenir le premier rang parmi les Philoſophes. Suivent ces grands Génies, qui ont eu aſſez de ſagacité pour appliquer toutes les facultés de l'eſprit & toute l'activité des ſens à l'étude de l'homme & de l'univers. Les Mathématiciens ont le troiſiéme rang. Les Phyſiciens ſont au quatriéme ; & les Naturaliſtes occupent le dernier.

Tel eſt l'ordre ſelon lequel on diſtribue les Philoſophes, & qu'on eſt par conſéquent obligé de ſuivre lorſqu'on veut écrire leur Hiſtoire. Ce n'eſt pourtant pas celui qu'ont adopté les Hiſtoriens des Hommes Illuſtres ou de quelques Sciences particulières. Contens de ſe conformer à l'ordre chronologique, ils ont écrit ſiècle par ſiècle l'Hiſtoire de tous les Savans ſans diſtinction de genre, ou les parties des Sciences, quelque oppoſées qu'elles fuſſent. Cet arrangement paroît naturel, & on eſt porté à croire qu'on voit fort bien de cette manière le progrès des connoiſſances & la marche de l'eſprit humain : mais cette apparence n'eſt qu'une illuſion. Afin d'en juger, ſuppoſons qu'on écrive l'Hiſtoire des Philoſophes ſuivant cette méthode. Un Philoſophe aura paru au commencement d'un ſiècle, & il aura écrit ſur la Méta-

---

que proprement dite, la Morale & la Légiſlation. C'eſt cette facilité d'exprimer tout cela dans un ſeul mot, qui m'a fait employer le terme *Ethice* ici, & celui d'*Ethicien* dans le ſyſtême figuré.

physique. A celui-ci aura succédé un Physicien. Un Géomètre sera venu ensuite, &c. De sorte que dans un siècle cette succession aura été ainsi croisée, selon l'aptitude propre de chaque Philosophe, ou conformément à son goût.

En écrivant leur Histoire de suite siècle par siècle, on sera donc obligé de parler d'abord de la Métaphysique, après cela de la Physique, de la Géométrie, &c. c'est-à-dire de renverser l'ordre de nos connoissances. On en sera autant dans le siècle qui suivra. Et que peut-il résulter de ce renversement successif, si ce n'est beaucoup d'obscurité & de confusion? Il y a plus: il sera difficile de connoître par ce moyen les progrès de chaque partie de la Philosophie. On lira dans une Histoire ainsi ordonnée, la vie d'un Métaphysicien & ses pensées métaphysiques. On passera ensuite à un Physicien & à ses systêmes; de-là à un Géomètre & à ses découvertes, &c. Or ces sauts de matières opposées fatigueront premierement l'esprit, & en second lieu ne procureront que des notions imparfaites de chaque partie de la Philosophie. On aura donc lû l'Histoire d'un siècle, sans tenir encore l'Histoire particulière d'aucune science. En lisant l'Histoire du siècle suivant, on reviendra sur les mêmes matières; & pour lier ce qu'on lira actuellement avec ce qu'on aura lû, il faudra ou qu'on se rappelle ce qui a été dit déja dans le siècle précédent sur le sujet qui occupe, ou que l'Historien y ait suppléé en le rappellant, pour mettre le Lecteur sur la voie: ce qui exigera d'un côté beaucoup de contention de la part de celui-ci, ou de celle de l'Historien des répétitions ennuyeuses & fatiguantes.

Ce ne sont pas encore là les seuls inconvéniens de cette méthode. Le plus grand est qu'on ne peut connoître les progrès d'une partie de la Philosophie, qu'après avoir lû toute l'Histoire. Or quel effort de mémoire ne sera-t-il pas nécessaire alors, pour rassembler mentalement ces morceaux historiques, afin d'en former un ensemble qu'on puisse saisir? Je ne crois pas que la chose soit possible; & si je ne me trompe point, une Histoire des Sciences écrite sans distinction de genre, sera toujours un chaos de connoissances qui ne peut former qu'une lecture peu utile & nullement agréable.

L'ordre contraire, celui d'écrire l'Histoire des Sciences ou des Hommes Illustres en général, & celle des Philosophes en particulier, en les rangeant par classes, n'a aucun de ces inconvéniens. On a sous un seul point de vue l'Histoire de la Métaphysique, de la Géométrie, de la Physique, de l'Histoire naturelle, &c. On voit

de ſuite les progrès ſenſibles de ces Sciences ; les ſentimens de chaque Métaphyſicien, Phyſicien, Naturaliſte, &c. leurs diſputes, leurs diverſes penſées ſur les mêmes objets, leurs découvertes réciproques ; & ce concours de lumières répand une clarté vive ſur les matières les plus abſtraites. On ne quitte point un ſujet qu'on ne l'ait épuiſé. L'eſprit eſt occupé ſans interruption de la même choſe. Il s'en nourrit toujours plus à meſure qu'on avance dans la lecture. Rien n'interrompt la chaîne de ſes idées. Il la ſent s'étendre cette chaîne d'une manière d'autant plus agréable, que ſes progrès ſont moins ſenſibles ; & les connoiſſances qu'il acquiert ainſi, ne peuvent qu'être pleines & complettes.

Il y a encore ici un avantage eſſentiel : c'eſt qu'une perſonne qui ne veut ſavoir que la Métaphyſique & ſon Hiſtoire, n'eſt pas obligé de lire pluſieurs volumes, & de faire une acquiſition conſidérable. Elle a dans un Livre raiſonnable tout ce qu'elle ſouhaite. Les Géomètres, les Phyſiciens, les Aſtronomes, &c. ſatisfont de même leur goût avec une égale facilité d'attention & une pareille économie ; parce que l'Hiſtoire d'une claſſe de Philoſophes eſt auſſi parfaite que l'Ecrivain a pu la faire, & que cette Hiſtoire n'a aucun rapport direct avec celle d'une autre claſſe. C'eſt enfin la ſomme de ces Hiſtoires particulières qui forme l'Hiſtoire générale des Philoſophes.

Ces raiſons ne m'ont pas permis de balancer ſur le choix que j'avois à faire de ces deux méthodes qu'on peut ſuivre en écrivant l'Hiſtoire des Philoſophes. Celle de les ranger par claſſes ne m'a pas paru ſeulement la meilleure, mais la ſeule à laquelle je devois me conformer. Je viens d'expoſer l'ordre de la diſtribution de ces claſſes d'après les principes de nos connoiſſances, & c'eſt celui auquel je me ſuis aſſujetti. Si le Public fait accueil à mon entrepriſe, lorſque ce Volume aura paru, je mettrai au jour les Moraliſtes & les Légiſlateurs, * & je ſuivrai pour la ſuite de l'Ouvrage le ſyſtême figuré que je donne à la fin de cette Préface.

Au reſte il ne s'agit ici que des Philoſophes modernes, c'eſt-à-dire de ceux qui ont fleuri depuis la renaiſſance des Lettres, & qui forment juſqu'à nos jours le quatriéme âge de la Philoſophie, dont il convient de fixer l'époque.

On diviſe la Philoſophie en quatre âges. Le premier comprend

* Voici les noms des Philoſophes qui doivent entrer dans cette claſſe : *Montagne*, *Charron*, *la Bruyere*, *la Rochefoucault*, *Duguet*, *Wolaſton*, Milord *Schaftsburi*, *Bolinbroke*, *Grotius*, *Puffendorf*, &c. Ce Volume ſera précédé comme celui-ci d'un Diſcours ſur la Morale ; & il en ſera de même des autres Volumes.

tout ce qui s'est passé depuis le Déluge jusqu'au temps que les Grecs allèrent en Egypte pour y puiser le goût des Sciences. On ne connoît guères les Philosophes de ces temps. Seulement on sait qu'il y avoit des hommes en Egypte, en Lybie, en Perse, dans l'Assyrie & dans les Indes, qui s'étudioient à resserrer de plus en plus les nœuds de la Société, & qui par leurs mœurs autant que par leurs lumières, jouissoient des plus grandes distinctions. Le second âge est mieux connu, & c'est sans contredit celui où la raison a été le plus respectée. On doit aux Philosophes Grecs non-seulement des découvertes importantes, mais encore l'exemple des plus grandes vertus. Aussi étoient-ils si estimés, que ce qui émanoit de leur Tribunal étoit redoutable aux Souverains même, & aux Généraux d'Armée, qui se faisoient un devoir de s'y soumettre. Les Sages de la Grèce disoient les plus fortes vérités à *Périandre*, Roi de Corinthe. Ils lui représentoient ses devoirs; le reprenoient de ses vices; le soulageoient dans la pénible fonction de gouverner les hommes; & *Périandre* étoit tout glorieux de suivre leurs conseils. Eh! de qui les Rois peuvent-ils en attendre de bons, si ce n'est de ceux qui s'occupent sans cesse de la recherche de la vérité; qui connoissent les sources de nos erreurs & de nos foiblesses, la cause de nos illusions & de nos préjugés; qui s'étudient à ne marcher jamais qu'avec le flambeau de la raison; & qui plus soigneux d'éclairer leur esprit que de satisfaire aux besoins du corps, ont contracté une sorte d'habitude de ne juger des choses qu'après l'examen le plus rigoureux & les connoissances les plus étendues?

Cette haute considération à laquelle les Philosophes étoient parvenus, fut nuisible à la Philosophie. Persuadé qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce qu'ils avoient publié, on ne s'occupa plus qu'à les commenter. On crut même ne devoir penser que d'après eux. On se para de leur esprit; on négligea de cultiver le sien propre, & de lui donner l'essor. De-là naquirent la pusillanimité & le découragement. Les forces de l'esprit humain dépérirent ainsi insensiblement, pour n'être pas exercées. L'imagination s'affaissa, & elle perdit jusqu'à la faculté d'exprimer ce que le jugement lui suggeroit. Dès-lors on devint inintelligible, & cette obscurité fut un tombeau pour le bon sens.

Tous les excès ont leur terme. On étoit trop stupide pour qu'on pût le devenir davantage. C'étoit véritablement le temps du triomphe de la barbarie & de la déraison. Les plus clairvoyans s'en apperçurent & voulurent secouer le joug de cette espèce d'esclavage. Ils donnèrent le

ſignal de la révolte, & la révolution ſe fit. C'eſt aux Grecs qu'on en fut redevable. Quelques-uns d'entre eux s'étant expatriés volontairement, ou fugitifs de Conſtantinople, dont *Mahomet* II s'étoit emparé, vinrent en Italie vers le milieu du quinziéme ſiècle, & déclamèrent hautement contre l'ignorance & contre les vices qu'elle traîne à ſa ſuite. De l'Italie, ce renouvellement paſſa en Allemagne, & de-là il gagna toute l'Europe.

C'eſt-là l'époque de la renaiſſance des Lettres, & du quatriéme âge de la Philoſophie, lequel eſt celui des Philoſophes modernes dont je me propoſe d'écrire l'Hiſtoire. Il eſt naturel de penſer que cet âge eſt compoſé des plus beaux jours de la Philoſophie. Montés ſur les épaules des Sages de l'antiquité, pour me ſervir d'une expreſſion de M. *de Fontenelle*, les Philoſophes modernes ont vu beaucoup plus loin qu'eux. Ils ont corrigé ce qu'ils avoient établi de défectueux; ils ont profité de ce qu'ils ont laiſſé de bon, & l'ont perfectionné: aux découvertes qu'ils avoient faites, ils ont ajouté les leurs; & l'eſprit échauffé par cette double clarté, a preſque oſé fixer les limites de nos connoiſſances. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les grands coups ſont frappés. Les Sciences exactes touchent à leur terme. Les ſens ſont auſſi perfectionnés qu'ils peuvent l'être. Et quoique l'étude de la nature ſoit immenſe, les forces de l'entendement humain ſont déterminées.

On doit donc s'attendre à trouver dans cette Hiſtoire des Philoſophes modernes les choſes les plus curieuſes & les plus tranſcendantes. Tout ce que la Métaphyſique a de plus ſublime & de plus ſenſé, la Morale de plus vertueux, les Mathématiques de plus utile, la Phyſique de plus curieux, & l'Hiſtoire naturelle de plus rare, en forme le riche tableau. Les matériaux en ſont auſſi très-abondans; & la principale difficulté conſiſte ſans doute à faire un bon choix; à ſaiſir l'eſſentiel des choſes, à le préſenter avec netteté, & à concilier l'élégance & la clarté avec l'érudition & la critique. Je ne me flate pas d'avoir réuni toutes ces qualités dans cette Hiſtoire. Ce ſeroit penſer que j'ai fait un Ouvrage parfait; & bien loin d'avoir cette penſée, je ſens qu'il ne m'eſt pas même permis de l'ambitionner. Je rends compte ici de mon travail; je pourrois ajouter du deſir que j'aurois de plaire au Public: du reſte c'eſt aux Savans à juger de l'un & de l'autre. Mais je dois dire que j'ai conſulté tous les Ouvrages, Mémoires, Eloges, Notices, &c. qui ont paru ſur les Philoſophes modernes, & que je me ſuis attaché ſur-tout à puiſer leur morale, leurs ſyſtêmes, & leurs découvertes dans leurs propres Ecrits. Parmi ces Ouvrages,

il en eſt un trop eſtimable & qui m'a été trop utile, pour n'en pas faire une mention particulière. Il eſt intitulé : *Jacobi Brukeri Hiſtoria Critica Philoſophiæ à mundi incunabulis ad noſtram uſque ætatem deducta*, cinq Volumes *in*-4°. C'eſt un Livre très-ſavant, qui contient des recherches immenſes, & une critique preſque toujours judicieuſe, & qui laiſſeroit peu de choſes à deſirer, ſi l'Auteur n'eût pas ſuivi le plan dont je viens de faire voir les inconvéniens; (je veux dire l'ordre des ſiècles, ſans diſtinction de claſſes de Philoſophes;) s'il étoit moins diffus ; s'il ne coupoit pas ſans ceſſe ſa narration par des digreſſions aſſommantes, & ſi ſon Latin ſe reſſentoit un peu de celui du ſiècle d'*Auguſte*.

J'ai cité au bas de la page où commence l'Hiſtoire particulière d'un Philoſophe, les Mémoires d'après leſquels j'ai compoſé ſa vie ; mais je n'ai indiqué que les principaux, pour ne point faire parade d'une érudition faſtueuſe. J'ai ſupprimé par cette raiſon les citations des Ouvrages où j'ai puiſé pluſieurs anecdotes, parce que ces Ouvrages ont un rapport trop éloigné avec l'Hiſtoire des Philoſophes ; & j'ai cru ne devoir nommer que ceux qui les concernent particulierement. Cela m'a paru ſuffiſant pour mériter la confiance du Lecteur : car un bon choix ſuppoſe & une connoiſſance très-étendue de la matière que l'on traite, & une grande juſteſſe d'eſprit. Auſſi quand on eſt aſſez heureux que de le faire, on eſt ſûr d'avoir des traits vrais & en grand nombre. Avec un peu d'attention, on n'avance que des faits qu'on ne peut révoquer en doute, & on connoît aiſément ceux qui n'ont pas une authenticité ſuffiſante. A cet égard, je crois qu'il vaut mieux encourir le reproche de n'avoir pas été aſſez crédule, que celui de l'avoir trop été ; & c'eſt le parti que j'ai pris.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de parler de l'utilité de cette Hiſtoire ; de faire ſentir que nous n'avons encore que l'Hiſtoire des anciens Philoſophes ; que celle des Philoſophes modernes manque abſolument ; & qu'une compoſition dans laquelle on doit préſenter les penſées, les ſyſtêmes, & les découvertes des plus grands Génies, ne peut former qu'un Ouvrage extrêmement curieux, & très-important pour le bien de l'humanité. Cette utilité frappera toujours les perſonnes qui penſent ou qui voudront y réfléchir. Il eſt néanmoins un avantage eſſentiel à décliner : c'eſt qu'en expoſant en grand & avec ſoin les ſentimens des Philoſophes, le Public connoîtra enfin leur véritable doctrine. Nous avons, il eſt vrai, beaucoup de Livres où l'on en trouve des Extraits ; mais bien loin que ces morceaux ayent donné une juſte idée des Philoſophes, ils n'ont

servi qu'à les faire décrier. Cela devoit être. Toutes les fois qu'on en jugera par quelques lambeaux ramassés par-ci par-là, & souvent même pris à contre-sens, on s'abandonnera (suivant la remarque d'un Auteur judicieux *) en invectives contre la Philosophie; » & par les » antithèses qu'on en fera avec la » Religion, on se persuadera qu'on » est bon Chrétien à proportion » qu'on est peu raisonnable, com» me si la sagesse évangélique con» sistoit à s'éloigner de la raison & » du bon sens «. C'est aussi ce qui est arrivé. On s'est même abusé au point de prendre ombrage de leur doctrine. Un peu de méchanceté & de jalousie a achevé de les faire passer pour des gens suspects à ceux qui gouvernent, quoique personne n'ait autant d'intérêt que les Philosophes à la tranquillité publique (*a*). S'il y a quelqu'un dont on doive se défier, dit M. *Crousaz*, (*b*) » c'est de ceux qui affec» tent une plus aveugle dépendan» ce, un dévouement plus absolu, » & qui paroissent se plaire le plus » dans l'esclavage. Les hommes » (ajoute cet Auteur) ne se rendent » point ainsi esclaves pour rien; ils » ont leurs vues; c'est de la fortu» ne, c'est de leurs intérêts qu'ils le » sont véritablement : voilà leurs » vrais maîtres auxquels ils sont » prêts de sacrifier tous les autres.

Ceci ne convient assurément à personne; & mon dessein n'est point qu'on l'applique à qui que ce soit, pas même aux ennemis de la Philosophie. Il faut aimer les hommes, quelqu'injustes qu'ils soient. Quand on connoîtra bien les Philosophes, leur véritable doctrine, leurs vues & leur vie, on rendra sans doute plus de justice à leurs intentions & à leurs veilles. Avec un peu de bonne foi, on avouera que des mortels qui ont toujours vécu dans la retraite; qui se sont refusés constamment aux plaisirs des sens, pour faire un meilleur usage de leur esprit; dont les mœurs sont irréprochables & les travaux infinis, méritent bien quelque part à notre estime, ajoutons aussi à notre gratitude, lors même qu'ils payent un tribut à l'humanité par l'erreur. Car si des gens qui s'occupent sans cesse de la recherche de la vérité se trompent, quel fond doivent faire sur leurs lumières les personnes qui vivent dans une dissipation continuelle? Ah! qu'on connoît bien peu le cœur humain, lorsqu'on décrie

---

* M. *Crousaz* dans sa *Logique*, Tom. II, L. III, Ch. I, de la seconde Edition.

(*a*) Voici ce que dit *Seneque* à ce sujet: *Errare mihi videntur, qui existimant, Philosophiæ fideliter deditos, contumaces esse ac refractorios, & contemptores Magistratuum ac Regum, eorumve per quos publica administrantur. E contrariò enim, nulli adversùs illos gratiores sunt: nec immeritò; nullis enim plus præstant quàm quibus frui tranquillo otio licet*, &c. Sen. Ep. LXXIII.

(*b*) *Ubi suprà*.

la ſcience des Philoſophes ! Elle convient cette Science, a dit anciennement le Prince de l'Eloquence, (*a*) & peut-être mieux encore un des Auteurs les plus eſtimés de notre temps ; (*b*) elle convient, dit-il, à » tout le monde ; la pratique en eſt » utile à tous les âges, à tous les » ſexes, & à toutes les conditions ; » elle nous conſole du bonheur d'au- » trui, des indignes préférences, » des mauvais ſuccès, du déclin de » nos forces & de notre beauté ; » elle nous arme contre la pauvre- » té, la vieilleſſe, la maladie & la » mort, contre les ſots & les mau- » vais railleurs ; elle nous fait vivre » ſans une femme, ou nous fait ſup- » porter celle avec qui nous vi- » vons.

Enfin la Philoſophie nous affranchit des ſentimens pénibles ou peu agréables ; nous élève au-deſſus de ceux qui paſſent trop vîte pour nous en procurer de plus doux & de plus ſolides, & nous rend par-là auſſi heureux que nous pouvons l'être dans ce monde. *Omnis autoritas Philoſophiæ conſiſtit in beatâ vitâ comparanda* (*c*).

(*a*) *Cicero pro Archiâ Poëtâ*, n°. 16.

(*b*) La Bruyere, *les mœurs de ce ſiècle.*

(*c*) *Cic. de Fin. Lib. V.*

Nota. Je ne parle pas de l'utilité dont peuvent être les Planches qui entrent dans cet Ouvrage. Je renvoye à la Lettre de M. *François* qui eſt à la fin de ce Volume.



SYSTÊME FIGURÉ

des Philoſophes.

ÉTHYCIENS.
- Métaphyſiciens.
- Moraliſtes.
- Légiſlateurs.

PHILOLOGUES.

MÉTAPHYSICIENS.
- Géometres.
  - *Algébriſtes.*
- Aſtronomes.
  - *Coſmographes.*
  - *Chronologiſtes.*
  - *Hydrographes.*
- Opticiens.
- Méchaniciens.

PHYSICIENS.
- Chymiſtes.

NATURALISTES.
- Coſmologiſtes.
- Botaniſtes.
- Zoologiſtes.
- Minéralogiſtes.
- Métallurgiſtes.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE *SUR LA MÉTAPHYSIQUE.*

UN des plaisirs des plus délicats dont on puisse jouir, c'est celui que cause l'acquisition d'une vérité pure, qui est absolument étrangère aux sens. Il semble que l'ame soit alors détachée du corps. Elle est uniquement occupée. Rien ne trouble sa jouissance. Entierement livrée à elle-même, elle sent qu'elle existe véritablement; & cette conviction d'être bien assurée qu'elle est, & de le comprendre, est sans doute la plus grande félicité qu'il soit possible d'éprouver. Les plaisirs des sens ne sont vifs qu'autant que l'ame est émue. Eh ! en quoi cette émotion peut-elle être agréable, si ce n'est parce qu'elle procure à l'ame le sentiment de son existence, en la mettant en action ? L'ennui n'est sans doute qu'une privation de ce sentiment, comme le bonheur en est la possession.

Cela étant, une science qui n'a pour objet que les opérations & les affections de l'esprit, doit être extrêmement précieuse à l'homme, qui tient au monde par le plaisir. Telle est celle de la Métaphysique. Dieu, l'entendement, & les êtres en général; voilà les sujets sur lesquels elle s'exerce. Elle apprend à penser, à réfléchir, à se connoître, à connoître les hommes, à jouir de soi-même, & à s'élever vers le Souverain-Etre, dont la contemplation forme la satisfaction la plus complette. L'art de penser est la principale partie de cette Science, puisque la pensée est la première opération de l'esprit. La réflexion n'est que la suite de la pensée, ou pour mieux dire, ce n'est que la pensée continue. C'est par elle que nous jugeons presque de tout, & que nous parvenons à passer une vie douce & tranquille, en dévoilant & les biens actuels & les maux à venir. Ainsi lorsque ces maux sont la suite de la jouissance de ces biens, la réflexion nous avertit, ou de n'en pas faire usage, ou de les modifier de façon qu'il n'en résulte aucun accident fâcheux. Cet acte de l'entendement par lequel nous comparons les avantages d'une chose avec ses désavan-

tages, eſt ce qu'on appelle la raiſon. C'eſt une faculté dont le Métaphyſicien s'occupe continuellement. Il s'en ſert pour décompoſer toutes les affections de l'ame, ſes perceptions, ſes paſſions & ſa liberté ; & pour découvrir la ſource de ſes illuſions, de ſes préjugés, de ſes erreurs & de ſes perfections. Par-là il parvient à ſe connoître & à ſavoir ce dont il eſt capable ; & cette connoiſſance doit intéreſſer toute créature qui eſt ſupérieure à l'animal.

L'homme ainſi développé peut demander ce que c'eſt que Dieu, & de quelle nature ſont les êtres que contient ce vaſte univers, & répondre à cette queſtion. Ceci eſt ſans doute très-hardi & très-élevé; mais quand les forces de l'eſprit humain ſont en jeu, il eſt permis de tenter les plus grandes choſes, parce qu'on ne paſſera point les bornes qui lui ſont preſcrites. Ce ne ſera jamais que pour n'avoir pas bien dépouillé ces forces, qu'on s'égarera dans cette étude, & qu'on donnera dans des erreurs. Cela n'eſt malheureuſement que trop arrivé. De-là le décri dans lequel la Métaphyſique étoit tombée il y a quelque temps, quoiqu'elle ſoit la ſcience propre de l'homme. En effet, il importe eſſentiellement à un être raiſonnable, d'être équitable & judicieux dans toutes ſes actions, dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes affaires ; car il n'y a rien de plus eſtimable, ſuivant la belle remarque du ſavant Auteur de l'*Art de penſer*, que le bon ſens & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux. On pourroit ſe paſſer à la rigueur de toutes les autres ſciences ; mais l'exactitude de la raiſon eſt généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. * D'ailleurs il eſt impoſſible de faire du progrès dans aucune ſcience, ſans faire uſage de cette raiſon. Sans la Logique, point de raiſonnemens juſtes. Sans l'analiſe des idées, point de progreſſion de connoiſſances. Je dis plus. La théorie de toutes les ſciences eſt fondée ſur des propoſitions métaphyſiques. Ce n'eſt qu'en méditant, qu'en réfléchiſſant, qu'en raiſonnant, qu'on établit les principes & qu'on découvre les cauſes. On ne paſſe point autrement les effets & les phénomènes. Simple ſpectateur des ouvrages de la nature, on ne peut devenir ni le confident ni le détracteur de ſes ſecrets. La Métaphyſique ſeule en éclaire & en éclaircit l'hiſtoire. Enfin il eſt évident que l'eſprit guidant les hommes dans toutes leurs actions, ſes opérations doivent former leur première étude ; & que celui qui connoît les facultés de l'entendement, & l'art de les mettre en œu-

---

* *La Logique ou l'art de penſer*, premier Diſcours.

vre, eſt capable de former toutes ſortes d'entrepriſes. Premierement il eſtime les hommes, & leur capacité réciproque. Il eſt en état de décider de leur mérite, d'apprécier leur ſagacité, de prononcer quelle eſt la ſcience parmi celles qu'ils ont étudiées, qui exige plus de lumières; en un mot de les juger, parce qu'il ſait démêler ce qui eſt purement méchanique, c'eſt-à-dire ce qui dépend uniquement des ſens & de l'habitude, de ce qui eſt fondé ſur le raiſonnement, & qu'il voit ſi l'objet d'une ſcience ou d'un art demande des idées ſimples ou des idées compoſées. C'eſt principalement en ceci que conſiſte ſa ſupériorité ſur les autres hommes; car toute la force de l'eſprit humain ſe réduit à remonter des idées ſimples aux idées complexes; & plus une ſcience renferme de ces dernières, plus elle eſt difficile à apprendre.

En ſecond lieu, un Métaphyſicien tient en main les principes de toutes les ſciences, ces principes étant dépendans de la Logique.

Troiſiémement, les principes étant connus, il ſait la méthode qu'on doit ſuivre, pour en déduire des propoſitions qui conduiſent aux vérités les plus ſubtiles ou les plus cachées. Il faut pour ce dernier article un génie ferme & vigoureux. Rien n'eſt plus difficile que d'obſerver les règles d'une ſaine dialectique, quand on forme une chaîne d'idées complexes un peu longue. Si l'on n'eſt point accoutumé à une ſolide méthode de raiſonner, on devient obſcur & inintelligible; on s'embarraſſe dans ſes idées; & le fil du raiſonnement étant continuellement rompu, on ſe trouve ſans ceſſe en défaut. Ce ſont toujours de nouveaux ſophiſmes qu'on imagine pour ſe rallier. L'imagination s'échauffe; & ou l'on s'entête des plus grandes chimères, ou l'on ſe perd dans un labyrinthe d'idées, dont on a d'autant plus de peine à ſortir, qu'on ne s'apperçoit pas qu'on eſt dans un mauvais chemin. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé à ceux qui ont voulu pénétrer dans les profondeurs de la Métaphyſique ſans en avoir la capacité; & c'eſt ce qui a produit ces ſyſtêmes ridicules qui ont fait tant de tort à cette ſcience. Tels ſont ceux entr'autres de M. *Berkeley*, Evêque de Cloyne, & de M. *Brunet*, connu par ſon Hiſtoire des progrès de la Médecine, & par pluſieurs ſyſtêmes de Phyſique. Le premier a fait un Livre, où il ſoutient que nous ne pouvons juger de rien. Pour le prouver, il s'égare dans des raiſonnemens qui le conduiſent enfin à cette propoſition: L'étendue, la ſolidité, la figure & la grandeur ne ſont point dans les objets. Il n'y a rien, dit-il, de ſenſible que ce qu'on apperçoit immédiatement. Ce qu'on apperçoit eſt une idée qui ne peut pas exiſter dans un être

insensible tel que le corps ; car une idée ne peut ressembler qu'à une autre idée : par conséquent ce que nos idées nous représentent ne peut pas exister dans un autre corps, mais dans un autre esprit. Et la raison de cela est, qu'un corps incapable d'agir, ne peut être la cause d'aucun effet. D'où M. *Berkeley* conclut, qu'il n'y a qu'un esprit qui soit capable d'avoir lui-même des idées, qui puisse en faire naître dans un autre esprit. On comprend aisément que toutes ces illusions viennent de ce que ce Métaphysicien a raisonné sur nos idées, sans les avoir auparavant bien définies. Après une erreur si considérable, il a dû tirer des conséquences plus qu'absurdes de ses raisonnemens. En voici un échantillon. Quand on approche d'un objet, à chaque pas qu'on fait, c'est un autre objet qu'on voit. L'objet qu'on sent n'est pas le même que celui qu'on voit. Le bâton dont on se sert pour frapper quelqu'un, n'est pas celui qu'on tient à la main. Le voleur qu'on voit pendre n'est pas celui qui a fait le vol. Enfin on ne peut parler à personne, sans qu'un esprit infini n'intervienne pour faire naître dans l'esprit de celui à qui l'on parle, les idées qu'on y veut exciter. (*a*)

M. *Brunet* a fait un abus encore plus étrange de la Métaphysique. Il prétend que lui seul existe dans le monde ; que sa pensée est la cause de l'existence de toutes les créatures ; & quand il cesse d'y penser, elles sont anéanties (*b*). Cette idée que je ne crois pas devoir analyser, est sans doute très-extravagante, & c'est par cette raison que je l'ai rapportée, afin de donner deux exemples remarquables des écarts qu'on a fait dans la Métaphysique, lorsqu'on s'y est livré avec trop de confiance. Quand on juge de cette Science d'après de pareils systêmes, on a pitié avec raison des Métaphysiciens, & on est fondé à mépriser l'objet de leur occupation. Mais si on considère qu'elle n'est qu'une Logique ; que l'art de la Dialectique est sans cesse employé dans les spéculations même les plus déliées, on conviendra qu'elle ne contribue pas seulement à former le jugement, mais à rendre l'esprit plus subtil & plus pénétrant ; à le détacher des sens, & à le mettre en état de saisir les choses les plus fines ou les plus imperceptibles. Bien loin, dit le P. *Buffier*, que la Métaphysique s'occupe de vaines subtilités, elle les dissipe ; puisqu'en montrant à l'esprit distinctement tous les côtés & toutes les faces d'un objet, elle peut aisément faire un discernement, par lequel on juge avec la dernière justesse

---

(*a*) *Dialogue entre Hylas & Philonoüs*, &c.

(*b*) *Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature ancienne & moderne*, seconde Partie.

tout ce que ſont les objets, & tout ce qu'ils ne ſont pas (*a*). C'eſt en effet à quoi ſont parvenus lès Philoſophes qui ont connu l'objet véritable de la Métaphyſique. Ils ont analyſé l'eſprit humain, décompoſé ſes affections, réglé ſes opérations, expliqué la nature des êtres, & par une Logique toujours ſoutenue, démontré l'exiſtence & les attributs du Créateur.

Tout cela développé forme un champ très-vaſte, une ſorte de labyrinthe intellectuel d'une grande étendue, dans lequel les eſprits diſtraits & peu pénétrans s'égareront toujours. Auſſi le nombre des vrais Métaphyſiciens eſt fort petit; & la choſe peut-être la plus difficile que j'ai trouvée dans la compoſition de cette Hiſtoire des Métaphyſiciens modernes, a été de ne rien confondre, & de bien diſtinguer ceux d'entre les Métaphyſiciens modernes qui ont cette rare qualité, d'avec les autres qui l'ont uſurpée. Pour ne rien faire au haſard, j'ai réduit toute la ſcience de la Métaphyſique à ſes principaux objets, qui ſont 1°. Les affections, les paſſions, & l'état propre de l'homme, ſoit en particulier, ſoit en ſociété. 2°. L'art de penſer & de raiſonner. 3°. Les principes & l'étendue de nos connoiſſances, & la manière de s'en ſervir pour découvrir la vérité. 4°. La nature de Dieu & celle des êtres. J'ai cherché enſuite parmi les Métaphyſiciens ceux qui ont traité le mieux ces matières. Et j'ai trouvé qu'*Eraſme* avoit peint l'homme en général avec la plus grande vérité; que *Hobbes* avoit approfondi les principes qui lient réciproquement les hommes, & qui les maintiennent en ſociété; que *Nicole* & *Bayle* avoient établi des règles ſolides pour bien penſer & bien raiſonner, & en général pour diriger toutes les opérations de l'eſprit; que *Loke* avoit développé ſupérieurement la nature de l'entendement, ſes facultés, l'origine, les progrès & l'étendue de ſes connoiſſances; que *Malebranche* avoit fait une analyſe exacte de nos erreurs, de nos illuſions & de nos préjugés; qu'il avoit indiqué des moyens ſûrs pour les éviter dans la recherche de la vérité, & qu'il avoit donné une bonne méthode pour ſe conduire dans cette recherche; qu'*Abbadie* avoit écrit ſur la connoiſſance de ſoi-même & ſur celle des hommes, mieux qu'aucun Métaphyſicien; qu'on ne pouvoit rien ajouter à ce que *Collins* a publié ſur l'uſage de la raiſon, ſur la néceſſité & ſur la liberté; que le ſyſtême de *Spinoſa* ſur la nature des êtres étoit l'ouvrage le plus ſubtil qui ait paru ſur la Métaphyſique; & enfin que *Clarke* avoit donné ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu la démonſtration la plus complette.

(*a*) *Elémens de Métaphyſique*, par le P. *Buffier*, page 32.

Les autres Métaphyſiciens, dont j'ai lû les Ouvrages, en faiſant ce choix, ne m'ont pas paru avoir rien publié d'important & de nouveau ſur ces matières, ou qui formât un ſyſtême raiſonné; & j'ai cru qu'une des perfections que je pouvois donner à cette Hiſtoire, étoit de ne mettre au nombre des Philoſophes modernes que ceux qui ont fait des découvertes de conſéquence, ou à qui l'on doit des ſyſtêmes originaux. Ainſi, quoique M. *Crouſaz* ait compoſé un Ouvrage très-eſtimable ſur la Logique, cependant comme cet Ouvrage ne contient qu'une ſuite de réflexions, qui peut bien contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoiſſances, mais qui ne forme pas un art particulier, & dans lequel on ne trouve rien à cet égard qui n'ait été dit par *Nicole*, je n'ai pas cru devoir le compter au nombre des Métaphyſiciens modernes. C'eſt par cette raiſon que je n'ai point parlé de M. *Huet*, Evêque d'Avranches, Auteur d'un *Traité Philoſophique de la foibleſſe de l'Eſprit humain*; parce que ce Traité, malgré les éloges qu'il a reçus, ne préſente rien de tranſcendant ni même de nouveau, & qu'il ne répond pas à la haute réputation que cet illuſtre Prélat s'eſt acquiſe par ſes autres productions. Le but qu'il s'y eſt propoſé, eſt de renouveller la fameuſe doctrine de *Pyrrhon*, laquelle conſiſte à douter de tout, en établiſſant que l'eſprit humain ne peut connoître la vérité par le ſecours de la raiſon, avec une entière certitude; queſtion que *Loke* & *Bayle* ont ſavamment réſolue. Il y a pourtant dans ce Livre un ſentiment particulier qui mérite d'être remarqué: c'eſt que toutes nos idées viennent des ſens. Voici comment l'expoſe M. *Huet*. » L'entendement » eſt de telle nature, dit-il, qu'il eſt » fort aiſé à ébranler, lorſque les » ſens étant frappés par les objets » extérieurs & les fibres des nerfs, » & les eſprits étant émus, le cerveau en reçoit l'impreſſion.... » L'entendement étant averti par » cette impreſſion du cerveau de ce » qui ſe paſſe au-dehors, il agite à » ſon tour les eſprits; & faiſant une » revue ſur les traits délicats qui » ſont tracés dans le cerveau, ſéparant ce qui eſt aſſemblé, & comparant enſemble les choſes qui » ont du rapport, il conſidère ce qui » eſt préſent, & voit ce qui le précéde & qui le ſuit: d'où dépend la » conduite de la vie & l'enchaînement des Sciences (*a*).

Je pourrois citer d'autres Auteurs célèbres qui ont écrit ſur la Métaphyſique; mais je ne tirerois rien de leurs Ouvrages, qui n'ait été mieux dit par les Métaphyſiciens qui compoſent ce Volume. Je dois pourtant excepter ces grands

(*a*) *Traité Philoſophique de la foibleſſe de l'Eſprit humain*, pag. 191.

hommes

hommes à qui toutes les Sciences ſont redevables, & qui ont embelli toutes les matières auxquelles ils ont heureuſement touché. Ce ſont ces Philoſophes rares à qui rien n'a été caché, ces génies tranſcendans qui ne peuvent entrer dans aucune claſſe particulière, parce qu'ils brillent également dans toutes. Tels ſont *Gaſſendi*, le Chancelier *Bacon*, *Deſcartes*, *Leibnitz*, *Newton*, *Wolff*, &c. On trouvera donc dans leur claſſe d'autres idées métaphyſiques qui completeront cette ſorte de cours que forment les ſyſtêmes compris dans ce Volume. Je dis qu'elles le completeront, quoiqu'il ne ſoit queſtion ici que des Métaphyſiciens modernes ; car les anciens ont dit ſi peu de choſe ſur la Métaphyſique, & l'ont dit ſi mal, qu'on peut dater l'origine de cette Science du temps de la renaiſſance des Lettres. Voici en effet à quoi ſe réduit ce que les Philoſophes de l'antiquité penſoient ſur la nature de l'eſprit humain.

Pythagore, *Tymée*, *Socrate*, *Platon*, *Proclus*, prétendoient que l'homme apportoit en naiſſant des idées, & ils prouvoient cette prétention par ces deux raiſonnemens. Si nous n'avions pas des idées innées, nous ne pourrions ramaſſer & concevoir cette variété innombrable de connoiſſances dans un temps auſſi borné qu'eſt celui de notre vie, étant enveloppés & voilés par la maſſe de notre corps. D'où il ſuit que nous n'apprenons pas ce qu'on nous enſeigne : nous ne faiſons que nous en reſſouvenir. On attribue ce raiſonnement à *Socrate*, & le ſuivant à *Proclus*. Il n'eſt pas poſſible que toutes nos idées viennent des ſens, parce que tout ce qui part des ſens eſt ſujet au changement ; & l'homme a des idées ou des eſpèces imprimées dans ſon cerveau, qui ſont éternelles & immuables, telles que les idées des figures, des nombres & des mouvemens, & qui par conſéquent ne peuvent être venues des ſens. Car ſi des idées ſi fixes & ſi conſtantes provenoient des ſens, qui ſont ſi foibles & ſi ſujets à l'erreur, l'effet ſeroit plus puiſſant que ſa cauſe.

Démocrite, *Epicure* & *Ariſtote*, rejettent au contraire les idées innées, & ſoutiennent qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne vienne des ſens. Ce ſentiment, ainſi que celui de *Socrate* & de *Proclus*, ſont ſi développés dans le ſyſtême de *Loke*, que je ne crois pas devoir m'y arrêter. Mais pour faire voir comment les anciens écrivoient ſur la Métaphyſique, je vais rapporter la doctrine de *Parmenide* là-deſſus, qui a été très-eſtimée, & par laquelle on jugera de leur capacité en cette Science.

Les idées, dit ce Philoſophe, ont une exiſtence réelle & indépendante de notre volonté. Elles exiſtent dans nous & hors de nous. Les unes ſont des appréhenſions

de notre entendement : les autres ſont des formes immortelles qui donnent le nom & l'eſſence aux choſes. En chaque idée il y a unité & pluralité. L'unité eſt l'idée originale ou primitive, & les êtres particuliers qu'elle repréſente ſont la pluralité. Toutes les idées ſont indiviſibles : elles ſe terminent à des objets ſemblables l'un à l'autre. La première idée eſt Dieu, c'eſt-à-dire le beau & le bon. Toutes les autres dérivent de celle-là ; & comme cet Etre ſuprême gouverne toutes choſes, & que ſon entendement eſt la ſource du vrai, l'origine de ce qui exiſte (parce que lui ſeul eſt abſolument immuable) il renferme toutes les idées, qu'il diſpenſe aux hommes autant qu'il leur en faut pour ſe conduire pendant leur vie.

Et voilà comment les Philoſophes de l'antiquité raiſonnoient ſur les idées. Toute leur Métaphyſique eſt dans le même goût. Il faut en excepter néanmoins la Logique d'*Ariſtote*, qui contient des choſes véritablement eſtimables. Encore qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique ? J'en parle au commencement de l'Hiſtoire de *Nicole*. On n'a qu'à lire ce morceau, & juger. La partie de la Philoſophie dans laquelle les Anciens ſe ſont diſtingués, c'eſt la Morale. Il faut les reconnoître ici pour nos maîtres. Les Modernes n'ont rien ajouté à la théorie qu'ils en ont publiée ; & ils ne ſont guères que des enfans à leur égard pour la pratique. C'étoient des hommes ceux-là. * Ils prêchoient encore plus d'exemple que de préceptes. Il eſt beau de voir dans leur Hiſtoire un *Thales* appeller les connoiſſances les ſeules richeſſes de ce monde, & diſtribuer le ſuperflu de ſon néceſſaire aux malades & aux pauvres ; un *Diogène* refuſer, malgré ſon indigence, les offres du grand *Alexandre*, & n'appeller héroïſme que cette vertu par laquelle on maîtriſe ſes paſſions ; un *Socrate* remercier le Prince *Archelaüs* des avances qu'il lui faiſoit pour ſe lier avec lui, par cette raiſon délicate qu'il ne vouloit point faire connoiſſance avec une perſonne qui pouvoit l'obliger, & à laquelle il ne pouvoit rendre la pareille, &c. Toute leur vie fourmille de pareils traits, qu'on ne lit point ſans être ému. Qu'on en trouve peu de ſemblables dans celle de nos Philoſophes ! On voit au contraire avec douleur qu'elle eſt ſouvent tachée par des écarts ou des foibleſſes qu'on ne pardonneroit pas même aux autres hommes. Quelque juſtice qu'on rende aux lumières de *Hobbes*, de *Spinoſa*, de *Bayle* & de *Collins*, on ne peut ſe diſſimuler que ces Philoſophes ne

* C'eſt ce dont on jugera par l'expoſition que je ferai de leur doctrine à cet égard, à la tête du ſecond Volume, ſi je le publie.

ſoient tombés dans de grandes erreurs. J'en ai gémi pluſieurs fois en liſant & leurs Ouvrages, & les Ecrits dans leſquels on les a relevées & combattues. En les rapportant ces erreurs, je me ſuis ſur-tout attaché à faire connoître ces Ecrits, & j'ai penſé que je devois m'en tenir là, puiſque je ne dois conſiderer ces Savans que comme Métaphyſiciens, recueillir dans cette vue ce qu'ils ont publié d'utile pour la perfection des facultés de l'entendement humain, & par conſéquent abandonner toutes les diſcuſſions purement théologiques où ils ſe ſont égarés. Pour me conformer à ce plan, je n'ai analyſé à la fin de leur vie que leurs ſyſtêmes métaphyſiques, & je me ſuis contenté de donner une idée des ſentimens qu'ils ont eu ſur d'autres matières dans le cours de cette vie même.

Avec cette attention j'ai pu donner à cette compoſition une uniformité & une préciſion qui ſont le principal mérite d'un Ouvrage. Je dis que j'ai pu le donner; car j'ignore ſi mes intentions ſont remplies. Je réponds bien de ma bonne volonté; mais c'eſt au Lecteur à ſe charger du reſte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire des Philoſophes modernes*; & je crois que l'impreſſion en peut être utile & agréable au Public. A Paris ce 31 Octobre 1759. GIBERT.

Le Privilege eſt dans l'Edition in-12 de cet Ouvrage.

Fautes à corriger.

PAge 4, colonne 1, ligne 17, pour la, *liſez* pour les.
Pag. 11, col. 2, l. 27, le ſilence, *liſ.* la ſienne.
Pag. 22, col. 2, l. 17, de réflexion, *liſ.* de la réflexion.
Pag. 86, col. 2, l. 19, ou de, *liſ.* ou à.
Pag. 99, col. 1, l. 43, du Paganiſme, *liſ.* du Papiſme.
Pag. 110, Note, *Clarke*, *liſ. Collins.*

TABLE DES PHILOSOPHES

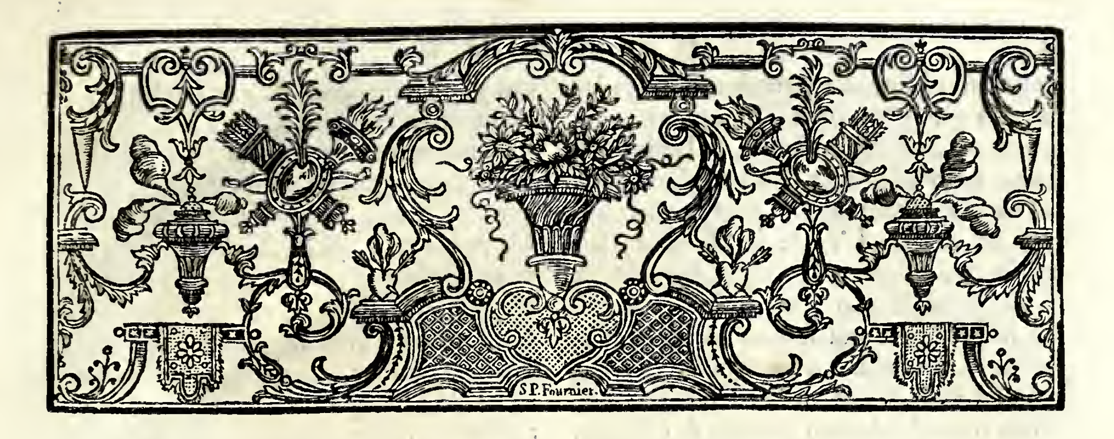
CONTENUS EN CE VOLUME.

HISTOIRE



Par François avec Privilege d'après le Tableau d'Holbeins qui est au Cabinet du Roi.

DIDIER ERASME *né en 1467 mort en 1536*



HISTOIRE DES METAPHYSICIENS MODERNES.

ERASME. *

'Est avec juſtice qu'on place Erasme à la tête des Philoſophes modernes. Avant lui tout languiſſoit dans la république des Lettres. On ne ſe nourriſſoit l'eſprit que de choſes abſurdes & ridicules, puiſées dans des livres écrits en un jargon barbare & inintelligible. La Théologie, quoique la ſcience la plus cultivée, étoit traitée d'une manière très-pitoyable. Non-ſeulement les Théologiens n'étoient point en état d'entendre le texte original de l'Ecriture & des Peres Grecs; ils ne connoiſſoient pas même les caractères de la Langue Grecque. Une ſorte de baragoin, rempli de barbariſmes, qui tenoit autant aux idiomes vulgaires qu'à la langue latine, formoit le langage qu'on parloit; & les queſtions qu'on agitoit répondoient parfaitement à cette façon burleſque de s'exprimer. Dieu peut-il commander aux hommes de faire une mauvaiſe action? Peut-il faire que ce qui eſt fait n'ait point été fait? Peut-il faire l'impoſſible? Eſt-il en ſa puiſſance d'être un oignon ou une citrouille? &c. Tels étoient les ſujets de leurs doctes controverſes. Auſſi ce qu'on pouvoit faire de mieux, après avoir étudié ces belles choſes, c'étoit d'oublier promptement ce qu'à force de châtimens on

* *Vie d'Eraſme compoſée par lui-même. Vie d'Eraſme*, par *Patin*, à la tête de l'*Encomium moriæ. Académie des Sciences*, par *Bullart*, Tom. II. *Hiſtoire d'Eraſme, ſa vie, ſa mort & ſa religion, &c.* par M. *Galaiziere. Vie d'Eraſme, dans laquelle on trouvera l'hiſtoire de pluſieurs hommes célebres, l'analiſe critique de ſes Ouvrages, & l'examen impartial de ſes ſentimens en matiere de religion*, par M. *de Burigny. Dictionnaire de Bayle. Hiſtoire Eccléſiaſtique. Eraſm. Epiſt.* & ſes Ouvrages.

avoit été obligé d'apprendre. Toutes les nations plongées dans l'ignorance, vivoient comme des barbares. L'Italie seule faisoit cas des sciences. Quelques Savans de la Grèce s'y étant retirés, leur avoient inspiré cet amour. L'école de *Deventer*, par les soins du fameux *Rodolphe Agricola*, & *d'Alexandre Hegius* son illustre disciple, fut la première qui secoua le joug de la barbarie. Mais ERASME avec de plus grandes vues & des lumières supérieures, forma une révolution totale, & changea entierement la disposition des esprits. Il en reçut la récompense qui pouvoit le plus le flater : ce furent des honneurs & des distinctions ; & quoique sa vie soit mêlée de ces traverses que l'envie suscite toujours au mérite, il n'en jouit pas moins dans le monde savant de la plus haute considération.

Cet heureux mortel étoit fils naturel de *Marguerite Zerenbegue*, fille d'un Médecin, & de *Gerard Helie*, d'une honnête famille de Tergou. Ce *Gerard* étoit le pénultiéme de dix enfans mâles que son pere avoit eus. Il reçut une bonne éducation, & devint même très-habile dans les Belles-Lettres. Il avoit un caractère gai & porté à la plaisanterie, qu'il a transmis à son fils. Ses parens le destinoient à l'état Ecclésiastique : mais comme il étoit passionnément amoureux de *Marguerite*, qu'ils s'étoient même donnés mutuellement une promesse de mariage, il ne voulut point se rendre à leurs sollicitations, & eux de leur côté mirent toujours obstacle à la conclusion de ce mariage.

Excédé de ces persécutions, *Gerard* prit le parti de quitter & ses parens & son pays, & il écrivit à un de ses freres qu'ils ne le reverroient jamais. Il laissa en partant sa maîtresse enceinte, qui, pour cacher son état & ses suites, alla faire ses couches à Rotterdam, où elle n'étoit pas connue. Elle y accoucha du grand ERASME la nuit du 27 au 28 Octobre l'an 1465, selon quelques Auteurs, & 1467, si l'on s'en rapporte à d'autres. A peine fut-elle relevée de ses couches, qu'elle revint à Tergou avec son enfant. Dans l'embarras où elle se trouvoit, elle crut devoir faire part de son état à la mere de son amant, qui y fut si sensible, qu'elle se chargea de l'éducation du jeune ERASME.

Pendant ces entrefaites, les freres de *Gerard* ayant appris qu'il étoit à Rome, lui écrivirent que sa maîtresse étoit morte. *Gerard* le crut, & il fut pénétré de la plus vive douleur. Par une suite de ce grand chagrin, il résolut de quitter le monde & d'embrasser l'état Ecclésiastique. Il fut ordonné Prêtre, & persuadé qu'il seroit agréable à ses parens dans cet état, qu'ils avoient toujours souhaité qu'il prît, il retourna dans sa patrie. En entrant à Tergou, il fut extrêmement surpris d'y trouver sa maîtresse, qu'il avoit cru morte. La vue d'un objet qui lui étoit si cher, & qui ne s'étoit point effacé de son cœur, le combla de joie. Il s'y livra avec transport ; mais il ne changea en aucune façon les engagemens qu'il venoit de prendre. Il vécut avec elle dans la plus grande régularité ; & sa tendre amitié pour sa maîtresse se tourna entierement vers le fruit de ses amours. Son éducation devint l'unique objet de ses soins & de ceux de *Marguerite*, comme il étoit celui de leurs délices. L'un & l'autre passerent le reste de leurs jours sans cesse occupés de ce cher enfant. On l'appella d'abord *Gerard* comme son pere ; & parce que ce nom en Hollandois a quelque rapport avec le terme latin *desiderare*, le jeune ERASME se nomma lui-même *Desiderius*, c'est-à-dire *Didier*, & il prit pour surnom *Erasme*, qui en Grec signifie la même chose que *Desiderius*.

A l'âge de cinq ans on l'envoya à un petit Collège que tenoit à Tergou *Pierre Winkel*, lequel fut dans la suite un de ses tuteurs. Il fit d'abord si peu de progrès dans ses études, qu'on le jugea sans esprit. On se trompoit sans doute ; mais cet esprit n'étoit point encore développé. Cela ne rebuta point ses parens. Après l'avoir tenu quelque temps dans ce Collège, sa mere le mena elle-même au Collège de *Deventer*, dans les Pays-Bas, qui étoit alors le plus florissant. Ce Collège étoit gouverné par des Ecclésiastiques, qui sans faire de vœux vivoient en commun. Parmi ces Ecclésiastiques, un nommé *Jean Sinthein*

s'étoit acquis une grande réputation en Allemagne par quelques ouvrages ſur la Grammaire, qu'il avoit composés. Il fut un des premiers maîtres d'ERASME, & il fut ſi content des premiers progrès qu'il fit, qu'il connut dès-lors ce qu'il ſeroit un jour. Continuez, lui dit-il, vous ſerez un jour le plus ſavant homme de votre ſiècle. Le célèbre *Rodolphe Agricola* en porta le même jugement. Etant venu dans le Collège, il jetta les yeux ſur les ouvrages des Ecoliers; celui d'ERASME le charma (on croit que c'étoit une amplification) & également ſatisfait de ſa phiſionomie, il lui prédit que s'il continuoit, il ſeroit un jour un grand homme.

Ce fut dans ce lieu que notre Ecolier apprit la Langue Latine, les premiers élémens de la Langue Grecque, la Logique, la Métaphyſique & la Morale. Sa mémoire étoit prodigieuſe. A l'âge d'onze ans, il ſavoit *Horace* & *Térence* par cœur. Il aimoit ſingulierement ce dernier Auteur, parce qu'il le croyoit le plus propre à former le ſtyle.

L'amour qu'ERASME avoit pour l'étude, & ſon attention particulière à remplir ſes devoirs, lui avoient acquis autant l'amitié que l'eſtime de ſes maîtres. Cependant un d'entr'eux voulant éprouver quel effet produiroit en lui la correction, chercha un faux prétexte pour avoir occaſion de le châtier. ERASME fut très-ſenſible à ce traitement injuſte. Comme il n'avoit aucun reproche à ſe faire, cela l'indiſpoſa tellement qu'il perdit l'amour de l'étude, & il tomba dans une ſi grande mélancolie qu'il en penſa mourir. Le maître comprenant la faute qu'il avoit faite, en devint inconſolable, & n'oublia rien pour la réparer.

Pendant ce temps-là, la ville de Deventer fut affligée de la peſte, laquelle enleva la mere d'ERASME. Son pere, pour ſauver ſon enfant, le fit venir à Tergou; mais il fut ſi affligé de la mort de *Marguerite*, qu'il en mourut de douleur quelque temps après. Il chargea en mourant trois de ſes meilleurs amis de la tutelle d'ERASME, & d'un autre enfant qu'il avoit eu avant lui. Quoique ſa ſucceſſion ne fût pas conſidérable; cependant les effets qu'on trouva après ſa mort, étoient ſuffiſans pour procurer à ſes enfans un état ſuivant leur inclination: mais les tuteurs répondant mal à la confiance de leur commun ami, ne ſongerent qu'à ſe débarraſſer de leurs pupilles. Dans cette vue, ils mirent tout en uſage pour les forcer à embraſſer l'état monaſtique. ERASME ſouffrit des perſécutions de toutes les eſpèces qui le firent à la fin ſuccomber. En vain il repréſenta à *Winkel*, l'un des tuteurs, que ſon frere & lui étoient trop jeunes pour prendre le parti qu'on leur propoſoit; qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez ni le monde ni les couvents pour ſavoir s'ils devoient entrer dans l'un ou dans l'autre, & qu'il étoit bien plus raiſonnable qu'ils attendiſſent encore quelques années, afin d'être en état de ſe déterminer avec plus de connoiſſance de cauſe, ſur une affaire dont leur bonheur & leur ſalut dépendoient. Ce diſcours étoit trop ſage pour plaire à un homme paſſionné, tel que *Winkel*. Auſſi, bien loin d'y répondre, il entra en fureur, & chargea ERASME d'injures. A la colère il joignit encore des menaces; de ſorte que notre jeune pupille ayant fait des réflexions ſérieuſes ſur les ſuites de cet emportement, crut devoir entrer malgré lui dans le noviciat de Stein: ce qu'il fit en 1486.

Heureuſement il trouva dans le couvent où il entra *Guillaume Herman*, de Tergou, qui avoit beaucoup de goût pour les Belles-Lettres, & qui contribua infiniment à le conſoler. Sa paſſion pour l'étude ſervit auſſi à calmer ſon chagrin. Il s'y livra entierement conjointement avec ſon ami; & dans cette occupation ſi agréable pour lui, il parut oublier les dégoûts qu'il avoit pour le cloître. Il ſe diſſipoit encore en cultivant les arts. Il peignoit même aſſez bien, & il reſte encore un tableau repréſentant un crucifix, au bas duquel on lit ces mots: *Ne mépriſez pas ce tableau; il a été peint par Eraſme, lorſqu'il étoit Religieux au Monaſtère de Stein.*

On dit auſſi que notre Philoſophe ne ſe contentoit pas de ces délaſſemens, & qu'il divertiſſoit encore ſon ennui par le com-

merce des femmes. Ce reproche eſt appuyé ſur quelque fondement. Erasme ne ſe défend pas d'avoir été ſenſible aux charmes de l'Amour : mais il aſſure qu'il n'a jamais été eſclave de Venus, & qu'il a toujours ſu moderer ſon tempérament, quoiqu'il ne le réprimât pas toujours.

Ce fut dans ce couvent qu'il compoſa ſon premier ouvrage *du mépris du monde*, ſous le nom de *Thierri de Harlem*. Il avoit alors 20 ans. Il publia preſqu'en même temps un *Diſcours touchant le bonheur de la paix contre les factieux*. Il fit enſuite l'éloge funèbre d'une Dame de Tergou, à laquelle il avoit des obligations. Et ces ouvrages, quoique précoces, puiſqu'il n'avoit encore que 21 ans, firent concevoir de lui les plus grandes eſpérances.

Ces travaux n'occupoient pas tellement Erasme, qu'il ne ſentît quelquefois le dégoût qu'il avoit toujours eu pour l'état monaſtique. Cet état ne convenoit ni à ſon eſprit ennemi des cérémonies, & ami de la liberté, ni à la foibleſſe de ſa ſanté. Il penſoit donc ſérieuſement à trouver quelqu'expédient pour en ſortir, lorſque *Henri de Bergues*, Evêque de Cambray, ayant oüi parler de lui avec éloge, ſouhaita l'emmener à Rome, où il devoit aller. A cette fin, il écrivit au Général des Chanoines Réguliers & au Prieur de Stein, pour avoir la permiſſion de faire ſortir Erasme de ſon couvent, & de le faire venir dans ſon Palais : ce qu'il obtint. Notre Philoſophe partit donc pour Cambray, & ſe ſépara avec peine de ſon cher ami *Guillaume Herman*, qui de ſon côté fut extrêmement ſenſible à ſon départ.

L'Evêque de Cambray ne fit point le voyage qu'il s'étoit propoſé; mais il ne conſerva pas moins Erasme chez lui. Notre Philoſophe y auroit mené une vie fort douce & aſſez agréable, ſi elle eût été moins iſolée & plus variée.

Cette ſolitude & cette uniformité lui déplurent. Pour les faire ceſſer, il fit entendre à l'Evêque qu'en attendant ſon voyage à Rome, il convenoit qu'il allât à Paris, afin de ſe perfectionner dans les ſciences, & ſur-tout dans la Théologie, l'Univerſité & la Faculté de Théologie de cette Capitale étant alors en très-grande conſidération. *Henri de Bergues* goûta ce projet, & lui promit une penſion qu'il ne paya pas.

Sur cette promeſſe, Erasme vint à Paris en 1496. Il deſcendit au Collège de Montaigu, où on lui avoit obtenu une bourſe. Il y fut ſi mal logé & ſi mal nourri, que ſon tempérament en fut altéré pour toute ſa vie. Là, ſans revenu & ſans bienfaiteur, il manquoit ſouvent du néceſſaire. Dans une ſituation ſi fâcheuſe, il ſe détermina à tirer parti de ſes connoiſſances. Il donna des leçons de littérature dans ſa chambre; & ſes inſtructions furent ſi goûtées, qu'il fut bientôt accablé d'Ecoliers. Erasme ne déſiroit point s'enrichir : il ne cherchoit qu'à retirer de quoi ſubſiſter. Il connoiſſoit trop le prix du temps pour le vendre, lorſqu'il pouvoit s'en diſpenſer. Il vouloit jouir de lui-même, & réſerver quelques heures du jour pour ſe livrer à ſes études particulieres.

Telle étoit la vie dure qu'il menoit au Collège de Montaigu, lorſqu'un Gentilhomme Anglois, nommé le Comte *de Monjoye*, touché de ce qu'un homme de ce mérite fût réduit à un état auſſi triſte, n'oublia rien pour le déterminer à venir demeurer chez lui. Ses politeſſes & cette manière noble d'offrir que ſavent employer les gens bien nés, le gagnerent. Il quitta le Collège & alla chez le Comte, où il fut reçu & traité avec beaucoup de magnificence & d'honnêtetés. M. de *Monjoye* tâchoit de prévenir ſes goûts & ſes beſoins, & Erasme de ſon côté n'oublioit rien pour lui marquer ſa reconnoiſſance. Il faiſoit même plus qu'il ne pouvoit; car ſa ſanté s'étant entierement dérangée, il fut contraint de quitter Paris pour retourner à Cambray. Il eſpéroit que le nouvel air le remettroit : mais ce remede n'ayant point operé, M. *Jacques Baltus*, l'un de ſes amis, l'invita à venir chez lui à Bergues. Il ſe rendit à cette invitation, & il y recouvra la ſanté. A cet avantage s'en joignit un ſecond : ce fut la connoiſſance de la Marquiſe de *Wéere* (fille de *Wolfard*

de Borſelle, Maréchal de France, & de *Charlote de Bourbon de Montpenſier*) qui devint ſa bienfaitrice. Les préſens que lui fit cette Marquiſe, en conſidération de ſon mérite, l'ayant mis en état de faire quelque voyage, il ſe propoſa d'aller en Hollande : mais le Comte *de Monjoye*, qui ne l'avoit pas perdu de vue, l'ayant engagé à paſſer en Angleterre, il partit d'Anvers, où il étoit alors, pour ſe rendre à Oxfort, & de-là à Londres. Il y ſéjourna peu de temps, quoiqu'il parût très-content des connoiſſances qu'il y avoit faites. Il revint à Paris au bout d'un an : c'étoit en 1498. Il y trouva les incommodités qui l'avoient obligé d'en ſortir. Il tomba même dangereuſement malade. Revenu en ſanté, il fit des réflexions ſur la foibleſſe de ſon tempérament ; & comme cela arrive ordinairement après une grande maladie, ces réflexions le dégouterent de l'étude. C'eſt ce qu'il nous apprend dans une de ſes lettres adreſſée à ſon ami *Arnoldus*. » Soyez perſuadé, » dit-il, que le monde m'eſt odieux, & » que je renonce à mes eſpérances.

Les Gens de Lettres ſont comme les Marins, qui jurent, dans le temps de l'orage, de ne plus ſe mettre en mer, & qui ſe rembarquent de plus belle lorſque le temps eſt calme. Erasme n'eut pas plutôt repris ſes forces, qu'il oublia ſa réſolution. Il ſongea à apprendre la langue grecque. Il étudia enſuite la Théologie Scholaſtique, & il ſollicita avec beaucoup de vivacité la Marquiſe *de Véere* de lui procurer de quoi faire le voyage d'Italie, où il vouloit aller prendre le bonnet de Docteur.

C'eſt une choſe étrange que la manière dont Erasme parle dans cette occaſion de ſa misère. Ce dernier mot ne devoit jamais ſortir de la bouche d'un homme de Lettres. C'étoit acheter un grade trop cher que de le payer à ce prix. Une belle ame peut bien être ſoumiſe & modeſte, mais elle n'eſt jamais ni ſuppliante ni rampante. En vérité Erasme quêtoit trop; & cette foibleſſe ſeroit une tache à ſa vie, ſi l'éclat de ſon mérite ne la faiſoit diſparoître.

Juſqu'à l'âge de trente ans, notre Philoſophe n'employa ſon temps qu'à faire de fréquens voyages à Londres, en Hollande, à Paris ; à ſe procurer des connoiſſances, & à compoſer de petites pièces de vers. Mais n'ayant point reçu de la Marquiſe *de Wéere* ce qu'il ſouhaitoit pour ſon voyage d'Italie, il réſolut de ſe procurer des bienfaiteurs par des hommages. Il traduiſit différens Traités de *Lucien*, de *Plutarque*, de *Libanius*, d'*Iſocrate*, de *Xenophon*, &c. qu'il dédia à des Princes & à des Seigneurs, dont il acquit ainſi la protection. Ces traductions lui firent beaucoup d'honneur, & elles inſpirerent dans l'Europe le goût de la littérature grecque : époque infiniment glorieuſe à la mémoire d'Erasme.

Cependant notre Philoſophe n'oublioit point le voyage d'Italie. Ce voyage lui tenoit au cœur. Auſſi dès qu'il ſe vit en état de l'entreprendre, il ſe mit en chemin. Juſqu'à ce temps, il avoit toujours porté l'habit de Chanoine Régulier, ou du moins un ſcapulaire blanc qui en tenoit lieu : mais ce même ſcapulaire, qui étoit en exécration parmi le peuple de Boulogne où il paſſa, ayant failli lui coûter la vie, il obtint du Pape *Jules II* la diſpenſe de le porter. Ce fut à cette occaſion qu'il compoſa une déclamation en deux parties ſur la vie religieuſe, dans laquelle il en diſcutoit les avantages & les déſavantages. Il ſe rendit enſuite à Veniſe, où il fit imprimer pluſieurs ouvrages, & entr'autres ſes *Adages*.

Nous ne ſuivrons point Erasme dans tous les voyages qu'il fit de Veniſe à Rome, de Rome à Londres, &c. qui n'offrent rien d'intéreſſant. Qu'il me ſoit permis ſeulement de remarquer que cet illuſtre ſavant ſe laiſſoit trop emporter par la fougue de ſon imagination. Il ſe repréſentoit trop vivement les avantages qu'on lui promettoit, & il ne réfléchiſſoit pas aſſez ſur le cœur des Grands, pour ſavoir qu'on ne doit pas ajouter foi à leurs magnifiques promeſſes. Voilà pourquoi ſa vie ne fut qu'une ſuite de courſes continuelles juſqu'en 1521 qu'il alla ſe fixer à Bâle.

Ses protecteurs & ſes amis voulurent enfin lui procurer un état. On lui pro-

posa une Chaire dans l'Université de Louvain, qu'il refusa. A la sollicitation du Comte de *Monjoye*, le Cardinal *d'York* lui donna un Canonicat, qu'il ne posseda point. Le Chancelier *Sauvage*, qui vouloit le fixer dans les Pays-Bas, lui fit avoir un Canonicat à Courtrai, qu'il ne garda pas long-temps, l'ayant résigné pour une pension qui ne lui fut point payée. Enfin le Roi d'Espagne, à la recommandation du même Chancelier, voulut lui procurer un Evêché considérable en Sicile, qu'il n'obtint point. Tout ce qu'il put avoir, ce fut le titre de Conseiller du Roi, sans fonctions & sans revenus.

Ces altercations firent à la fin ouvrir les yeux à ERASME. Il comprit que le mérite seul étoit un foible avantage, & qu'il falloit pour réussir plus de force & de crédit, que de talens & de vertus. Presque dégoûté du commerce des hommes, il refusa des offres très-avantageuses que lui fit l'Evêque de Bayeux pour l'attirer auprès de lui, & résista aux sollicitations de *François I*, qui le préférant au fameux *Budée*, vouloit lui donner une Chaire de Professeur au Collège royal, qu'il venoit de fonder. ERASME savoit que les Rois ne sont pas toujours obéis, & que les ennemis qu'on a, vous ont écrasé avant qu'ils ayent la moindre connoissance de leurs vexations. Malgré cela, *Ernest de Bavière* souhaita l'attirer à Ingolstad; mais ERASME le remercia.

Ce n'étoit pas seulement les ouvrages dont j'ai parlé, qui lui avoient acquis la réputation brillante dont il jouissoit : c'étoit son *Eloge de la Folie*, son Traité des Etudes (*de studio bonarum Litterarum*) son *Institution d'un Prince Chrétien*, & son *Manuel du Chrétien*. Il composa son Eloge de la Folie à Londres, à son retour d'Italie. Il étoit logé chez *Thomas Morus*, Chancelier d'Angleterre. Forcé de garder la chambre, à cause d'un violent mal de reins, provenant des fatigues du voyage, ses travaux théologiques étoient suspendus. Pour amuser son loisir & faire diversion à son mal, il imagina de corriger les vices & les illusions ausquelles presque tous les hommes sont en proie, en faisant faire à la Folie l'éloge de leurs passions & de leurs travers. C'est la Folie qui parle dans cette ingénieuse composition, & qui se loue elle-même. Les foux sont ses favoris : elle n'en veut qu'aux sages. Et avec cette très-spirituelle idée, il dit de la manière la plus agréable les plus fortes vérités. Quoique son imagination également vive & enjouée y soit toujours en haleine, ERASME n'employa que sept jours à la composition de cet ouvrage. Il le dédia au Chancelier *Thomas Morus*, en reconnoissance des bienfaits qu'il en recevoit; & ce fut sous ses auspices qu'il le mit au jour.

Si les livres changeoient les hommes, celui-ci auroit infiniment contribué au progrès de la raison. Mais la théorie n'est utile qu'autant qu'on la réduit en pratique; & pour cela il faudroit, suivant le mot de *Platon*, ou que les Philosophes gouvernassent, ou que ceux qui gouvernent fussent Philosophes. Il ne dépendoit donc pas d'ERASME que *l'Eloge de la Folie* produisît les fruits qu'il devoit se promettre : au contraire ce livre lui procura des ennemis dangereux sur lesquels il ne comptoit pas : ce furent *les ignorans*, *les faux dévots & les Moines* qui le firent plusieurs fois repentir d'avoir hasardé cette légère instruction. C'est ce que fit connoître notre Philosophe dans un écrit adressé *à tous les amateurs de la vérité*.

Son Traité de l'étude des Lettres ne lui produisit que des satisfactions, parce que dans cet ouvrage il ne touchoit point aux passions des hommes. C'est un livre qui contient uniquement des préceptes pour apprendre la littérature grecque & latine. ERASME veut qu'on commence l'étude des Auteurs Grecs par *Lucien*, & qu'on lise ensuite *Démosthène* & *Hérodote*; & pour les Poëtes, *Aristophane*, *Homère* & *Euripide*. Quant au Latin, *Térence* est le premier Auteur qu'on doit lire, & ensuite *Plaute*, *Virgile*, *Horace*, *Ciceron*, *Cesar* & *Salluste*. Notre Auteur recommande aussi *Laurent-Valle*, *Donat* & *Diomede*.

A l'égard de son Traité de l'éducation d'un Prince Chrétien, il fut encore si estimé, qu'on en publia un extrait sous le titre

de *Codicile d'Or*, ou *petit recueil tiré de l'inſtitution du Prince Chrétien.*

Les ennemis d'ERASME applaudirent bien à ces ouvrages; * mais ils n'oublioient pas *l'Eloge de la Folie*, contre lequel ils s'étoient déja déchaînés. Pour ſe venger ſans doute, ils attaquerent la traduction que notre Philoſophe avoit faite du Nouveau Teſtament & ſon Commentaire. Cette attaque dégénera en diſputes fort vives, qui durerent long-temps. ERASME fut obligé de ſe défendre contre des écrits d'autant plus dangereux, qu'ils y intéreſſent toujours la religion des perſonnes qui y ſont attaquées. Fatigué par des perſécutions continuelles, & las de ſe juſtifier, il prit le parti de ſe retirer à Conſtance, où il étoit fort ſouhaité. Il y fut reçu avec la plus grande diſtinction. Les Magiſtrats lui firent un préſent de la part de la ville. Les perſonnes les plus notables lui en envoyerent auſſi. Les Muſiciens vinrent lui donner une ſérénade, conformément à l'uſage établi de régaler ainſi les étrangers de la plus haute conſidération. Malgré ces honneurs, ERASME s'ennuya à Conſtance, & quitta cette ville pour aller à Bâle.

Dans ce temps-là vivoit *Luther*. Son héréſie commençoit à avoir des partiſans. Un des amis d'ERASME s'y étant malheureuſement engagé, voulut l'y entraîner : mais notre Philoſophe non-ſeulement refuſa d'entendre parler de *Luther*, mais encore il ſe brouilla avec ſon ami. Cela n'empêcha pas que ſes ennemis ne ſaiſiſſent cette occaſion pour lui nuire à la Cour de Rome. Ils l'accuſerent d'être d'intelligence avec *Luther*. Un Carme prêcha même contre lui, & l'apoſtropha dans un de ſes Sermons où il étoit; & il fallut que notre Philoſophe mît tout en œuvre pour ſe laver de cette accuſation.

A peine ſorti de cet embarras, il s'en procura volontairement un autre en publiant ſes *Colloques*. Dans cet ouvrage, il parle en termes peu décens des habits des Religieux, des vœux que l'on fait aux Saints, des Pélérinages, de la Confeſſion, des Ordonnances de l'Egliſe, de la préférence du mariage ſur le célibat, de la prière pour les morts. Tout cela procura aux Colloques de juſtes & vives cenſures de la part des Théologiens. Elles chagrinerent d'abord ERASME; mais il ſe conſola par les honneurs qu'on lui rendoit d'ailleurs.

Tous les jours il recevoit des témoignages d'eſtime des Têtes couronnées, qui le combloient de préſens. En 1529, les Luthériens ayant cauſé une révolution à Bâle, ERASME, pour ſe diſpenſer d'y avoir part, en partit ſecretement, & ſe retira à Fribourg. A peine approcha-t-il des portes de la ville, que les Magiſtrats, la Nobleſſe & l'Univerſité allerent au-devant de lui, & lui firent les complimens les plus flateurs, l'appellant l'appui & le protecteur des Etudes. Les Magiſtrats le gratifierent d'un gobelet de vermeil travaillé avec beaucoup d'art. Le Collège lui donna une ceinture dorée, qui ne cédoit en rien au gobelet. On le défraya pendant ſon ſéjour. Et lorſqu'il quitta cette ville, quelques Gentilshommes l'accompagnerent juſqu'aux portes de Bâle. On faiſoit aſſurément beaucoup d'honneur à ERASME : mais l'hommage qu'on rendoit à cette occaſion au mérite, n'eſt pas moins honorable aux habitans de Fribourg.

Notre Philoſophe employa le reſte de ſa vie à compoſer des ouvrages ſur la Religion, parmi leſquels on diſtingue ſur-tout ſon *Traité de l'inſtitution du Mariage*, & celui de la *Veuve Chrétienne*. Il s'occupa auſſi à traduire & à commenter la plupart des Pères de l'Egliſe, tels que *ſaint Jean Chryſoſtôme*, *ſaint Ambroiſe*, &c. Il couloit ainſi ſes jours aſſez paiſiblement. Cependant le Pape *Clément VII* étant mort, ERASME crut devoir écrire à *Paul II*, qui lui ſuccéda, pour prévenir les mauvais

* J'excepte ici *Jules Scaliger*, qui a vomi toutes ſortes d'injures ſur ERASME, parce que ce Philoſophe avoit blâmé la prévention exceſſive dans laquelle on étoit alors en faveur de *Ciceron*, & qu'il avoit remarqué en même temps quelques taches dans les écrits de ce Prince de l'Eloquence. *Scaliger* qui croyoit qu'il n'y avoit point de ſalut pour le Latin hors des écrits de *Ciceron*, crie au meurtre, au parricide. *Bayle*, article ERASME, a parlé fort agréablement de cette controverſe.

difcours que fes ennemis auroient pû tenir fur fon compte. Le Pape lui fit une réponfe très-gracieufe; le nomma à la Prevôté de Deventer, & fongeoit à le pourvoir d'autres Bénéfices, pour le mettre en état de foutenir avec décence la dignité de Cardinal à laquelle il fe propofoit de l'élever. Rien n'étoit fans doute plus avantageux: mais ERASME étoit accablé d'infirmités, & ne fongeoit plus qu'à mourir. En effet, depuis 1535 jufqu'en 1536, il fut en proie aux douleurs les plus vives. Il comprit bien que fa fin étoit proche, & il l'annonça à un de fes amis. Enfin épuifé par fes maux, une diffenterie l'emporta : il expira à Bâle la nuit du 11 au 12 Juillet de l'an 1536. Il donna avant de mourir des preuves d'une parfaite réfignation à la volonté de Dieu, & d'une patience vraiment chrétienne.

Sa mort fut un deuil public. Tous les habitans de Bâle accoururent afin de voir pour la derniere fois le corps d'un homme fi illuftre. Il fut enterré avec une pompe qui répondoit à l'eftime qu'on en avoit. Le premier Magiftrat, les principaux Sénateurs, tous les Profeffeurs affifterent à fes obsèques. Ce furent même des Etudians qui le porterent à la fépulture. Il fut inhumé dans le Chœur de l'Eglife Cathédrale, au côté gauche.

Pour honorer fa mémoire, on réfolut de lui ériger une ftatue de bronze. On chargea de ce travail *Henri de Keifer*, fameux Statuaire. Et dès que l'ouvrage fut fini, on l'éleva dans la grande place de Rotterdam, fur un piédeftal orné d'infcriptions, où elle eft encore aujourd'hui. On ordonna auffi dans cette ville de Rotterdam, dans laquelle ERASME avoit reçu le jour, que le Collège où l'on enfeignoit le Latin, porteroit le nom d'ERASME, & qu'il lui feroit confacré par l'infcription du frontifpice.

ERASME étoit petit : il avoit la peau blanche, les yeux bleus, le regard agréable, la voix douce & d'une belle prononciation. Il étoit toujours vêtu fort honnêtement & très-proprement. A l'égard de fon caractère, beaucoup de fentiment en formoit le fond. Il étoit généreux, charitable, doux, poli & conftant dans fon amitié. On peut lui reprocher d'avoir un peu trop aimé la plaifanterie, quoiqu'il raillât très-agréablement.

Perfonne n'a tant écrit que ce Philofophe. M. *de Burigny*, qui a compofé fa vie, rapporte la lifte de fes ouvrages, laquelle effraye par fon étendue. Il eft fans doute étonnant qu'un homme, qui n'a jamais eu de demeure fixe, ait tant travaillé. Il falloit que fon imagination fût auffi vive que fa mémoire étoit heureufe. On reconnoît le feu de cette imagination dans prefque tous fes écrits. Son ftyle eft vif & aifé, & fes penfées fines & ingénieufes. Quant aux chofes, quoiqu'il ne fe foit pas toujours renfermé dans de fages bornes, il n'a pas laiffé que de donner des inftructions très-folides. Il avoit un grand jugement, beaucoup d'érudition, & connoiffoit parfaitement le cœur humain. Cette connoiffance brille fur-tout dans fon Eloge de la Folie. C'eft un ouvrage original, qui fe foutient encore aujourd'hui avec tout fon éclat. Ses autres productions ont fervi de fondement aux Auteurs, qui ont écrit fur les mêmes matières qu'il avoit traitées, & ceux-ci ont infiniment enchéri fur fes autres idées. On peut donc dire que l'Eloge de la Folie eft le feul ouvrage métaphyfique qui nous refte en entier, & qui forme le titre d'aggrégation d'ERASME dans l'Hiftoire des Métaphyficiens.

Etat du Genre Humain felon ERASME.

Il y a fi peu d'hommes qui fuivent les lumières pures de la raifon, qu'on peut regarder la race humaine livrée à un délire perpétuel. Le premier âge de l'homme eft fans doute le plus gai & le plus agréable. Mais qu'eft-ce que c'eft que cet âge? Celui d'imbécillité & de folie. Des riens l'affectent; & il eft d'autant plus aimable qu'il eft dépourvu de raifon : car un enfant fage n'a plus cette gaieté & cette gentilleffe qui charment : fon feu & fa vivacité s'éteignent à vue d'œil. Pour les conferver, on prolonge cet âge de l'enfance autant qu'il eft poffible, & il eft peu de perfonnes qui veuillent les facrifier à la fageffe,

ſageſſe, parce que les occupations ſérieuſes qui y conduiſent, rendent les mines ſombres & les viſages décharnés. Les femmes ſur-tout ſont encore plus jalouſes de ſe conſerver dans cet état. Encore ſemblables aux enfans dans l'âge mûr par la délicateſſe de leur peau & le ſon de leur voix, elles s'étudient perpétuellement à paſſer pour jeunes. C'eſt-là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la friſure, des eſſences, des ſenteurs, & de tant d'autres artifices, qu'on met en œuvre pour faire valoir la beauté. Leur maintien eſt toujours aſſorti à ces ajuſtemens. Perſuadées qu'elles ne ſont aimables qu'autant qu'elles paroiſſent jeunes, elles imitent preſque toutes les folies des enfans. Les hommes à qui elles plaiſent naturellement par-là, cherchent à les imiter; & les uns & les autres vivent ſans y penſer dans une enfance perpétuelle.

Ils ne font point de bons repas, ſi la folie n'y préſide. Au défaut de leur propre délire, ils empruntent celui d'autrui. Un Bouffon vient pour de l'argent bannir par ſes bons mots & ſes railleries piquantes, la ſageſſe & la décence. Les alimens pris avec excès ſe joignent à cette invention; & on s'eſt bien réjoui; lorſque la raiſon n'a point été de la partie. L'amitié, qui devroit ſurpaſſer tous les plaiſirs, eſt empoiſonnée par la politique. On diſſimule les défauts de ſes amis; on s'abuſe volontairement; on s'aveugle ſur leur compte; on aime des vices eſſentiels, & on les admire comme ſi c'étoient des vertus. L'union même de l'homme avec la femme n'eſt ſoutenue que par la flaterie, par une complaiſance ſervile, par les détours, par la diſſimulation. La fin de tout cela eſt de plaire à quelque prix que ce ſoit. De là l'amour propre, l'orgueil, la vanité. Otez de tous les talens l'aſſaiſonnement de la ſotiſe, l'Orateur languira dans ſes diſcours; le Muſicien avec ſes tons & ſes cadences fera pitié. On ſifflera le Comédien & ſon jeu. On tournera le Poëte & les Muſes en ridicule. Le meilleur Peintre ne s'attirera que du mépris. Et le Médecin mourra de faim avec ſes remèdes. Voilà pourquoi chacun ſe cajole, ſe flate; & ſe remplit de la bonne opinion de lui-même avant que de rechercher celle des autres. On ambitionne pourtant enfin cette dernière, & on fait pour cela mille extravagances.

On a reçu une légère inſulte, un démenti; on eſt deshonoré ſi l'on ne ſe coupe la gorge, c'eſt-à-dire ſi pour le mal le plus léger on ne s'expoſe au plus grand des malheurs, la perte de la vie. Deux partis s'égorgent, Dieu ſait pourquoi; & tous les deux ne remportent que du mal de leur animoſité. Ceux qui périſſent à la guerre, on les compte pour rien. Cet honneur ſi précieux, qui les met en mouvement, ils le partagent avec les paraſites, les voleurs, les banqueroutiers, les meurtriers, les brigands, & généralement avec tous ceux qu'on nomme la lie du peuple.

En un mot, tout ce qui ſe fait chez les hommes eſt plein de folie. Ce ſont des foux qui agiſſent avec d'autres foux; & ſi une ſeule tête entreprend d'arrêter le torrent de la multitude, honi de toutes parts, il ne lui reſte plus que la reſſource de Timon: c'eſt de s'enfoncer dans un déſert, & d'y jouir tout à ſon aiſe de la ſageſſe. Eh! comment pouvoir arrêter une foule ſi prodigieuſe de folies? Ici ce ſont des hommes qui courent toute la journée après un animal, lequel ne peut leur être utile, pour avoir le plaiſir de l'aſſaſſiner. Là il en eſt d'autres, dont l'occupation continuelle eſt de faire & de défaire, de conſtruire & d'abattre, de changer le rond en quarré, & le quarré en rond, juſqu'à ce qu'enfin il ne leur reſte plus ni maiſon ni pain. Ailleurs des têtes chaudes pleines de miſtérieux projets, ne viſent pas moins qu'à confondre & à changer la nature par la découverte d'une quinteſſence qui n'exiſte que dans leur chimérique imagination. Dans ce coin de la Terre, des gens furieux ſe brûlent le ſang, pour avoir le plaiſir de remuer des morceaux de carton ou de bois. Dans cet autre ce ſont des hableurs qui ne ſe plaiſent qu'à dire ou à entendre des fauſſetés. Des plus foux encore avec une ame de bouë, & les inclinations de la plus vile canaille,

vous étourdiſſent de leur nobleſſe. Ils vous étalent les portraits & les figures de leurs ancêtres. Ils ſont toujours ſur leurs aïeux, ſur les lignes directes & collatérales de leur arbre généalogique ; ils vous citent à tout moment les noms & les ſurnoms de leurs peres ; & avec leurs titres enfumés ou déchirés, toujours pleins de leur naiſſance, quoique fats, ils ne laiſſent pas d'avoir une haute idée de leur perſonne, & de vivre contens.

Près de ceux-ci, on voit ordinairement des eſpèces d'automates qu'on appelle Petits-Maîtres, qui idolâtrent leur petit mérite, & qui adoniſés comme des poupées, céderoient plutôt tout leur patrimoine, qui d'ordinaire eſt fort léger, que de rabattre, en faveur de qui que ce ſoit, de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il n'y a que les pédans qui oſent leur diſputer. Enorgueillis de leur érudition, ils ne ſément ordinairement que des impertinences & des ſotiſes. Ils ſont tellement prévenus de leur habileté, qu'ils mépriſent ceux de leur ordre qui ont le plus de réputation ; & ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'ils ſe rendent réciproquement louange pour louange, admiration pour admiration, *gratterie* pour *gratterie*.

Qu'arrive-t-il de là ? C'eſt qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de gens de goût ſûr, & que les bons Ecrivains n'ont que fort peu de Lecteurs. Ainſi s'ils prennent beaucoup de peine pour faire un bon ouvrage, ils en ſont très-mal récompenſés. Il n'y a que la vue de paſſer à la poſtérité, qui puiſſe les engager dans un travail pénible, qui ruine leur ſanté, les rend pâles, maigres, & quelquefois aveugles, leur attire beaucoup d'envieux, ſans les tirer de la pauvreté, & avance leur vieilleſſe & leur mort. C'eſt ſans doute acheter bien cher une gloire dont on ne doit pas jouir. Auſſi ceux qui connoiſſent les hommes, ont recours à un moyen de s'attirer de la conſidération par une voie plus aiſée : elle conſiſte à s'approprier les ouvrages des autres. Il eſt vrai qu'on découvre tôt ou tard leur brigandage ; mais ils jouiſſent toujours pendant quelque temps ; & ſouvent même à force d'intrigues, ils profitent toute leur vie de leur plagiat. Beaucoup d'impudence, d'effronterie & de manège ſuffiſent pour cela.

Ce ſont là des moyens avec leſquels on fait bien des choſes dans ce monde. Des Moines ignorans en impoſent ainſi au peuple. Des Eccléſiaſtiques du premier ordre jouiſſent auſſi de cette manière, ſans crainte de blâme, de richeſſes immenſes, d'une vaſte domination, des diſtinctions mondaines, de charges, de dignités, d'un luxe indécent, d'une ſuite nombreuſe de domeſtiques, & de toute ſorte de délices & de plaiſirs, & concilient cela avec tout ce qu'ils ne pratiquent pas, la pauvreté, l'humilité, & la vie dure de *Jeſus-Chriſt*, dont ils ſe diſent les Miniſtres. » De ſorte que les Officiers du Sanctuaire ſe déchargent par modeſtie ſur le peuple du fardeau de la dévotion & de la piété : le peuple le renvoye à ceux qu'il nomme *Gens d'Egliſe ;* comme ſi, à titre de Chrétien, la morale évangélique ne le regardoit pas, ou comme ſi les vœux du Baptême n'étoient pour lui qu'une chanſon. De plus, les Prêtres, qui ſe qualifient du nom de Séculiers, comme s'ils étoient initiés au monde, non à J. C. laiſſent aux *Réguliers* l'ouvrage difficile de la piété. Les Réguliers en font l'occupation des Moines. Les Moines relâchés s'en repoſent ſur les Réformés. Tous prétendent d'un commun accord que la dévotion n'appartient qu'aux Mendians ; & les Mendians renvoyent la balle aux Chartreux, chez qui l'on peut dire en effet que la piété eſt enſevelie, tant ils ont ſoin de ſe cacher au monde. Telle eſt auſſi la conduite des Généraux dans la Milice Cléricale. Les Papes, gens actifs & infatigables à moiſſonner l'or & l'argent, ſe déchargent ſur les Evêques de ce qu'il y a de rude dans l'Apoſtolat ; les Evêques ſur les Curés ; les Curés ſur les Vicaires ; les Vicaires ſur les Prêtres Mendians ; & les Mendians renvoyent l'éteuf aux Bergers ſpirituels, qui ſavent bien tondre les brebis & profiter de la laine. *

* *Éloge de la Folie*, pag. 182 & 183 de l'Edition de 1753.

Il en est à peu près de même des Souverains ; car qui voudroit autrement être Roi? Lorsqu'on réfléchit attentivement sur les devoirs d'un bon Monarque, loin de chercher à se procurer un fardeau si pesant, on trembleroit à la vue d'une Couronne. Tels sont en effet les engagemens d'un homme qui commande à toute une Nation. » Travailler jour & nuit pour » le bien commun, & ne jouir jamais de » soi-même ; ne s'écarter en rien des » Loix ; connoître ou par soi-même, » ou par des yeux biens sûrs, l'intégrité » des Officiers & des Magistrats ; se souvenir qu'on est en spectacle au-dedans » & au-dehors ; & que, comme un astre » salutaire, on peut par des mœurs bien » réglées influer utilement sur celles des » hommes, & faire le bonheur des peuples ; » ou, comme une comète funeste, causer » les plus grands maux du monde : n'oublier jamais que les vices & les crimes » des Sujets sont infiniment moins contagieux que ceux du Maître : se redire » chaque jour, que le Prince est dans une » élevation où, s'il donne mauvais exemple, sa conduite est un mal qui se communique : faire réflexion, que la fortune d'un Monarque l'expose continuellement aux occasions de quitter le sentier » des vertus ; qu'il a les délices, l'impunité, » la flaterie, le luxe à combattre, & qu'il » ne sauroit trop veiller ni trop seroidir » contre tout ce qui peut le séduire : enfin se rappeller souvent, qu'outre les » piéges, les haines, les craintes, les dangers, auxquels le Prince est à tout moment exposé de la part de ses Sujets, il » doit tôt ou tard comparoître devant le » Roi des Rois, qui lui demandera un » compte exact de toute sa conduite, & » avec une rigueur proportionnée à l'étendue de sa domination. *

Aussi les Rois tâchent-ils de s'étourdir sur tout cela. Ils sont admirablement secondés par ceux qui les environnent, nommés Courtisans, lesquels sont très-attentifs à leur déguiser la vérité, & à leur faire oublier leur devoir. Bas & rempans auprès de leur Maître, ou devant lui, ils en sont plus insolens à l'égard des autres mortels. Eh ! comment vivent-ils? A peine *Monseigneur* est-il éveillé, que son Chapelain qui épioit ce moment, lui dit en poste une Messe bien dépêchée. On déjeune ensuite ; on étale sa suffisance & son orgueil, & le dîner suit. Au sortir de table viennent les jeux, les filoux, les bouffons, les courtisanes, les mauvaises plaisanteries, & tous les autres passetemps appellés plaisirs. Ces exercices ne se font pas sans quelque intermède de friandise. On soupe & on passe la nuit à boire. Ainsi sans s'appercevoir de son existence, la vie s'envole rapidement, & on meurt dans ce cercle d'illusions.

Un dernier coup de pinceau va nous convaincre que tous les hommes sont foux. L'un aime éperdument une femmelette ; & moins il est aimé, plus l'amour le tourmente & le rend furieux. L'autre épouse la dot & non pas la fille. Celui-là prostitue son épouse. Celui-ci possédé du démon de la jalousie, n'a point assez d'yeux pour garder le silence. Quelles sotises ne dit-on point & ne fait-on point dans le deuil? Beaucoup de joie dans le cœur, & de douleur sur le visage. L'un ramassant de tout côté de quoi satisfaire sa gourmandise, donne tout à son ventre, au risque de mourir de faim après s'être contenté. L'autre met son bonheur à dormir & à ne rien faire. Il y en a qui, toujours actifs pour les affaires d'autrui, négligent les leurs. On en voit qui empruntent pour s'acquitter, & qui se trouvent abîmés de dettes, lorsqu'ils se croyent riches. Cet avare, qui vit pauvrement, ne conçoit pas un plus grand bonheur que d'enrichir son héritier. Cet affamé de biens court les mers pour un profit léger & fort incertain, abandonnant aux vagues & aux vents une vie qu'il ne peut racheter de tout l'or du monde. Et ce Guerrier qui pourroit jouir chez lui d'un sûr & agréa-

* *Eloge de la Folie*, pag. 167 & 168.

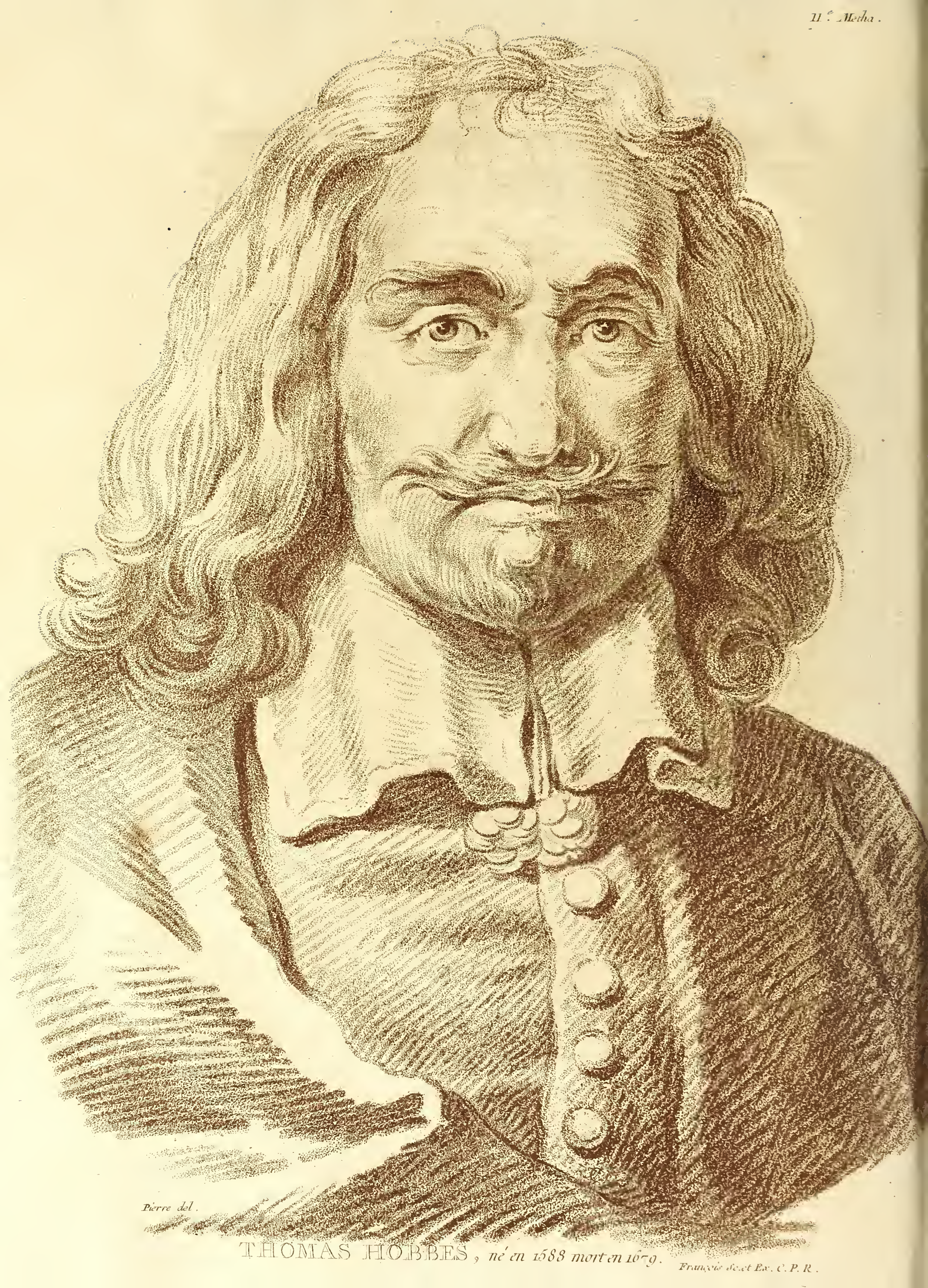
ble loiſir, aime mieux chercher fortune à travers les dangers & les horreurs de la Guerre.

En un mot, tout eſt illuſion, tout eſt folie dans la vie. C'eſt une triſte vérité qu'on ſent d'autant mieux qu'on a une idée plus parfaite du ſage. Car qu'eſt-ce que le ſage? C'eſt un homme qui eſt ſourd au langage des ſens, lorſque ce langage n'eſt point naturel ; qui n'eſt tourmenté par aucune paſſion ; à qui rien n'échappe ; qui eſt un linx pour la pénétration ; qui conſidère tout avec la dernière exactitude ; qui aime la vérité, qui la dit hardiment, & qui ne fait grace ſur rien. Or qu'on voye combien il y a de mortels de cette eſpèce. Le petit nombre qui s'en trouve eſt même rebuté. Qui eſt-ce qui l'invite jamais à ſa table ? Peut-il trouver une femme ou un valet ? Songe-t-on à l'employer dans les affaires ? On choiſira plutôt parmi la plus folle populace quelque fou d'une autre eſpèce, qui ſache commander ou obéir aux foux, quelqu'un qui ſoit du goût de ſes ſemblables, c'eſt-à-dire de preſque tous les hommes.

Ah! le beau ſpectacle, ſi, placé ſur la lune, on pouvoit découvrir les agitations infinies des hommes. On verroit une groſſe nuée de mouches & de moucherons qui ſe querellent, ſe battent, ſe tendent des piéges, s'entrepillent, jouent, folâtrent, s'élevent, tombent & meurent. On ne pourroit jamais imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamarre que l'homme, ce petit animal, qui par rapport à une durée infinie, n'a qu'une minute à vivre, excite ſur la ſurface de la Terre.

Concluons donc avec l'Italien, que la folie eſt la reine du monde. *La Pazzia la Regina del mondo.*





THOMAS HOBBES, né en 1588 mort en 1679.

HOBBES. *

LE ſecond Métaphyſicien qui ait fleuri depuis la renaiſſance des Lettres, eſt *Thomas* HOBBES, l'un des plus forts eſprits de ſon ſiècle. Il naquit en Angleterre à Malmesburi le 5 Avril 1588. Son père étoit Miniſtre. Il montra dès ſa plus tendre jeuneſſe une ſi grande envie d'apprendre, qu'il excitoit en quelque ſorte ſes Maîtres à l'inſtruire. A l'âge de 14 ans, il ſavoit les Langues ſavantes. Il donna même alors une preuve de ſa capacité en ce genre, par une traduction qu'il fit de la Médée *d'Euripide* de vers Grecs en vers Latins. Il étoit toujours le premier de ſa Claſſe, & le modèle qu'on propoſoit ſans ceſſe aux autres Ecoliers. Après qu'il eut appris les Belles-Lettres, on l'envoya à l'Univerſité d'Oxfort, pour y étudier la Philoſophie. Son oncle, *François Hobbes*, qui l'aimoit tendrement, ſe chargea de ſon entretien ; mais une maladie l'ayant mis au tombeau, il lui laiſſa en mourant un petit bien qui ſatisfit à ſes bonnes intentions. Le jeune HOBBES apprit dans cette Univerſité, en cinq ans, la Logique & la Phyſique *d'Ariſtote*. Il ſe diſtingua dans ſes Etudes par différens prix qu'il remporta. Son mérite le fit connoître de *Guillaume Cavendisch*, Baron de Hardwick, & depuis Comte de Devonshire. Ce Seigneur lui propoſa de ſe charger de l'éducation de ſon fils ; & HOBBES ayant accepté cette propoſition, il voyagea avec ſon Diſciple en France & en Italie. Il s'attacha pendant ce voyage à viſiter les perſonnes les plus ſavantes, & à examiner les monumens de l'antiquité qu'il tournoit du côté des Lettres & de la Philoſophie.

De retour chez lui, il voulut mettre à profit les lumières qu'il avoit acquiſes. Il examina d'abord la Philoſophie *d'Ariſtote*, qu'il n'approuva pas. Il abandonna cette Philoſophie pour étudier les Philoſophes & les Poëtes Grecs qu'il connoiſſoit, & il fit un extrait de leurs meilleures penſées.

Dans ce temps-là vivoit le fameux Chancelier *Bacon*, & HOBBES en fit la connoiſſance. Il ſe lia par là avec *Edouard Herbert de Cherbury*. Ces deux ſavans voulurent l'engager à s'appliquer à la Philoſophie *Eclectique* : (*a*) mais ſon génie le portoit à une autre occupation ; & ſon goût ſe manifeſta dans une occaſion qui ſe préſenta peu de temps après.

Il ſe forma un parti en Angleterre, qui vouloit favoriſer la Démocratie : ce qui annonçoit de grands troubles. Notre Philoſophe, qui prenoit beaucoup de part au Gouvernement, voulut les prévenir. Il falloit pour cela éclairer le Peuple & faire ceſſer la rumeur ; & HOBBES crut que rien n'étoit plus propre à cette fin que la traduction de *Thucydide* en Anglois, qui contient les déſordres & les confuſions du Gouvernement Démocratique. Cette traduction qui parut en 1628, lui fit un honneur infini.

L'année ſuivante, HOBBES vint en France pour y accompagner un jeune Seigneur Anglois, nommé *Clifton*. Il s'attacha pendant ce voyage à l'étude des Mathématiques ; & il comprit que cette ſcience étoit très-propre pour découvrir la vérité, en accoutumant l'eſprit à une ſolide méthode de raiſonner & de prouver. Il avoit alors 40 ans. C'étoit ſans doute s'appliquer un peu tard à une ſcience qui ne captive guère un eſprit formé. Cependant le plaiſir qu'il prenoit à l'étudier, lui fit ſurmonter les dégoûts des

* *Vita Hobbeſii. Relation d'Angleterre*, par *Sorbiere. Dictionnaire de Bayle. Mem. of the family of Cavendisch. Dictionnaire de Chauffepié. Brukeri Hiſtoria critica Phil.* Tom. premier, *pars altera*. (Cet Hiſtorien a rapporté la liſte de tous les Ecrivains de la vie de *Hobbes*) Et ſes ouvrages.

(*a*) C'eſt le nom qu'on donna dans la naiſſance du Chriſtianiſme à la Philoſophie de *Potamon* d'Alexandrie, laquelle conſiſte à emprunter de chaque Philoſophe ce qu'il a dit de plus raiſonnable.

premiers élémens : ſes progrès furent même ſi rapides, qu'en peu de temps il entendit non-ſeulement *Euclide*, mais il fut encore en état d'en donner une nouvelle édition.

Il retourna chez lui en 1631 ; & la Comteſſe de *Devonshire*, qui étoit veuve, l'ayant prié de ſe charger de l'éducation de ſon ſecond fils, âgé de 13 ans, il fut obligé de l'accompagner en France & en Italie. Il ſe lia dans ſon voyage avec *Gaſſendi*, le P. *Merſenne*, & *Galilée*, tous ſavans du premier ordre. Il s'appliqua pendant ſon ſéjour à Paris à l'étude de la Phyſique, & à la recherche de la cauſe de ſenſibilité des animaux. Il en partit en 1637 pour retourner chez la Comteſſe de *Devonshire ;* & il entretint un commerce de Lettres avec les Savans qu'il y avoit connus.

Bien différent des Gens de Lettres, il ne travailloit que l'après-midi. Il conſacroit ſa matinée à ſa ſanté, & ſon après-dîné à l'étude. Dès qu'il étoit levé, il alloit ſe promener, lorſque le temps le permettoit, ou il faiſoit quelqu'exercice violent dans la maiſon, juſqu'à ce qu'il fût en ſueur. Il prétendoit que cela étoit fort ſain, quand on eſt dans la maturité de l'âge, parce qu'alors on a, ſelon lui, plus d'humidité que de chaleur, & que l'exercice donne de la chaleur, & expulſe l'humidité ou le trop d'humeurs. Il déjeunoit fort bien, & alloit après cela faire une courte viſite chez la Comteſſe ou ailleurs. Ces viſites l'occupoient juſqu'à midi. Il rentroit alors dans ſa chambre, où on lui ſervoit un petit dîné préparé pour lui ſeul. Peu de temps après il ſe retiroit dans ſon cabinet. Il trouvoit dix ou douze pipes pleines de tabac, avec une chandelle pour les allumer. Il fermoit ſa porte, & il fumoit, méditoit & écrivoit pendant pluſieurs heures.

Tandis qu'il jouiſſoit ainſi du plaiſir d'une vie douce & tranquille, il ſe formoit dans ſon Pays & comme autour de lui des troubles qui annonçoient une guerre civile. Deux factions formidables, une pour le Roi, l'autre pour le Parlement, diviſoient toute l'Angleterre. HOBBES craignit les ſuites de cette diviſion. Il voulut l'appaiſer & en faire connoître les malheurs. Dans cette vue, il compoſa un ouvrage intitulé : *De Cive*, c'eſt-à-dire, *Elémens Philoſophiques du Citoyen, ou les fondemens de la ſociété civile découverts.* Cet ouvrage lui fit une grande réputation, & parce qu'il méritoit d'être admiré, & parce qu'il lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. Premierement, le principe ſur lequel il eſt établi, indiſpoſa tous les bons eſprits. Ce principe, très-répréhenſible en effet, eſt que tous les hommes ſont naturellement méchans, & que par conſéquent ils ne ſont point portés à la concorde, mais à la guerre. En ſecond lieu, la profondeur des idées métaphyſiques qui en forment le fond, frappèrent tous les Savans. Et enfin il indiſpoſa le parti du Parlement qu'il ne favoriſoit point. On y trouve au contraire que l'autorité royale ne doit pas avoir de bornes, & qu'en particulier l'extérieur de la Religion, comme la cauſe la plus féconde des guerres civiles, doit dépendre de cette autorité. Ce ſyſtême révolta ſi fort les Parlementaires, qu'ils voulurent ſe défaire de notre Philoſophe : ce qui l'obligea à prendre la fuite. Il ſe réfugia à Paris, où le plaiſir d'y voir le P. *Merſenne* & *Gaſſendi* l'attiroit. Il y gagna auſſi l'eſtime du Cardinal de *Richelieu*, qui lui fit quelques préſens. Ses occupations journalières avoient pour objet quelque difficulté, ſoit mathématique, ſoit phyſique. Il faiſoit auſſi des expériences, & travailloit particulierement ſur l'Optique avec le P. *Merſenne*. Ce fameux Minime lui procura l'occaſion de connoître l'illuſtre *Deſcartes*. Ce grand Homme ayant envoyé au P. *Merſenne* ſes Méditations Philoſophiques ſur la nature de Dieu & ſur celle de l'Eſprit humain, afin de les communiquer aux Savans, celui-ci les fit voir à HOBBES. Notre Philoſophe les lut avec attention, & en les rendant au P. *Merſenne*, il lui avoua qu'il ne comprenoit point le ſentiment de *Deſcartes*. Comme il croyoit qu'on ne pouvoit pas imaginer une ſubſtance incorporelle, de ce premier axiome que *Deſcartes* a établi, *je penſe donc je ſuis*,

il concluoit que la ſubſtance qui penſe étoit corporelle; parce que les ſujets de tous ſes actes ne pouvoient être compris que ſous une raiſon corporelle, ou ſous une raiſon matérielle. Et cela occaſionna une grande diſpute.

HOBBES en eut une autre, à peu près dans ce temps-là, avec le Docteur *Bramhal* Evêque de Derry, ſur la liberté, la néceſſité & le haſard, qui a formé un ouvrage imprimé ſous ce titre: *Queſtions ſur la néceſſité & le haſard, entre le Docteur Bramhal Evêque de Derry, & Thomas Hobbes de Malmesburi.*

Le ſentiment de HOBBES ſur ces grands objets eſt, que Dieu n'eſt pas plus la cauſe des bonnes actions que des mauvaiſes, & qu'il ne peut y avoir une néceſſité phyſique, parce qu'elle eſt contraire à la liberté. Ces queſtions ne furent imprimées que dix ans après cette controverſe, c'eſt-à-dire en 1656. HOBBES publia avant ce temps pluſieurs autres ouvrages; & il y travailloit à Paris, lorſqu'il fut attaqué d'une fièvre ſi violente, qu'on la jugea mortelle. On inſtruiſit le P. *Merſenne* de ſon état, qui accourut ſur le champ chez lui, tant pour le conſoler, que pour lui faire recevoir les Sacremens ſuivant les rites de l'Egliſe Romaine. Il lui parla d'abord de la part qu'il prenoit à ſa maladie, & ramena inſenſiblement la converſation ſur la vérité de la Religion Romaine. Mais HOBBES peu diſpoſé à l'entendre, lui répondit: *Mon Pere, j'ai examiné depuis long-temps tout ce que vous me dites, & il me fâcheroit d'en diſputer maintenant. Vous pouvez m'entretenir de choſes plus agréables.... Quand avez-vous vu M. Gaſſendi?* Le P. *Merſenne* comprit par cette réponſe, qu'il n'étoit pas temps de lui parler là-deſſus, & détourna la converſation ſur d'autres matières. Cependant un de ſes amis, nommé M. *Coſin*, étant venu le voir peu de jours après, s'offrit à prier Dieu avec lui. HOBBES y conſentit, pourvu qu'on fît les prières de l'Egliſe Anglicane. Et après les prières il reçut le Viatique.

Les ſoins qu'on eut de notre Philoſophe furent ſi efficaces, que ſa ſanté ſe rétablit. Il reprit alors ſes études philoſophiques, & compoſa un ouvrage ſur le Corps, intitulé: *Elementorum Philoſophiæ ſectio prima de Corpore.* Il publia enſuite une nouvelle Géométrie, dans laquelle il blâme la méthode des Géomètres, & prétend qu'il y a bien des choſes à ſouhaiter dans *Euclide.* D'après des idées fauſſes qu'il s'étoit formées de la nature de la quantité, de la ligne & des proportions, il quarre le cercle, double le cube, diviſe un arc de cercle ſelon une raiſon donnée, égale la parabole à une ligne droite, &c. en un mot en accumulant les paralogiſmes, il croit réſoudre les problêmes les plus difficiles de la Géométrie.

S'il n'eût fallu que du génie pour être Mathématicien, HOBBES eût été un des plus habiles. Mais les Mathématiques exigent encore une grande ſoupleſſe ou docilité d'eſprit; & celui de notre Philoſophe étoit trop formé lorſqu'il commença à les apprendre, pour être ſuſceptible de cette modification. Il ne ſe donna pas le temps de ſaiſir les objets. Entraîné par le feu de ſon génie, il paſſa par-deſſus la difficulté. Sa Géométrie eſt pourtant un ouvrage captieux, ſur-tout pour les petits Mathématiciens, & c'eſt ce qui fit qu'il lui ſuſcita une querelle qui ne fut terminée qu'après ſa mort. Les Géomètres lui répondirent qu'il n'étoit point aſſez habile en Géométrie pour décider de tout cela; que ſes raiſonnemens étoient des paralogiſmes, & qu'il blâmoit des choſes qu'il n'entendoit pas. Le Docteur *Wallis*, grand Mathématicien, publia même en 1655 une critique de cette Géométrie de HOBBES, ſous ce titre: *Elenchus Geometriæ Hobbianæ*, où les termes ſont peu ménagés. HOBBES ne répondit point à cette critique. Il étoit occupé d'un autre objet, dont il ne vouloit pas ſe diſtraire: c'étoit un Traité de l'Homme, (*De Homine*) dans lequel il examina les facultés de l'Eſprit humain, l'imagination, la mémoire, le jugement, le raiſonnement, &c. Il y a dans cet ouvrage une Logique, un Traité d'Optique, & une eſpèce de diſſertation ſur la Politique: ce qui forme un ſyſtême de Philoſophie.

Cette dissertation est peut-être ici le meilleur morceau; car la Politique étoit la partie favorite de HOBBES. Il avoit déja donné des preuves de sa capacité à cet égard; mais il consomma sa réputation par un nouveau Traité sur cette matière, qu'il publia en Anglois & ensuite en Latin avec ce titre : *Leviathan, ou la matière, la forme & l'autorité d'un Etat.* Leviathan est le nom d'un monstre marin, sous la forme duquel notre Philosophe désigne le corps politique. Les principes de cet ouvrage sont tels : 1°. Sans la Paix il n'y a point de sureté dans un Etat. 2°. La Paix ne peut point subsister sans le commandement, & le commandement sans les armes. 3°. Les armes sont sans force, si les richesses ne les secondent pas, & si elles ne sont mises entre les mains d'une seule personne. 4°. Et enfin la crainte des armes ne peut point porter à la Paix ceux qui sont poussés à se battre par un mal plus terrible que la mort, c'est-à-dire par les dissensions sur des choses nécessaires au salut.

Ce Traité, qui fit grand bruit, indisposa le Clergé, & sur-tout les Théologiens de l'Eglise Anglicane qui étoient en France auprès de Charles II. Ils représenterent au Roi, qu'il contenoit plusieurs impiétés, & que l'Auteur étoit Parlementaire. Leurs plaintes furent écoutées; & notre Philosophe craignant les suites de cette dénonciation, quitta la France pour se refugier en Angleterre, où il auroit vécu assez tranquillement, sans une avanture qui lui causa beaucoup de chagrin.

Un Bachelier ès Arts, du Collège du Corps du Christ dans l'Académie de Cambrige, nommé *Daniel Scargil*, génie précoce & bouillant, avança dans un acte public, d'après les principes de notre Philosophe, que le droit de possession est fondé sur la force; que la justice morale dépend des institutions civiles, & que l'Ecriture Sainte ne forme une loi que par l'autorité du Magistrat.

Ces propositions réveillèrent les ennemis de HOBBES, qui sévirent contre son disciple : ils le dénoncèrent comme Athée. Les Théologiens sur-tout se remuèrent. Ils demandèrent qu'on dépouillât *Scargil* de son grade; qu'il fût chassé de l'Académie, & qu'on l'enfermât. Quoique cette punition qu'ils exigeoient fût trop rigoureuse, ils obtinrent encore plus qu'ils ne vouloient. On dépouilla de son grade le malheureux Bachelier; on le chassa de l'Académie; & avant que de le mettre en lieu de sureté, on lui fit déclarer dans un acte public, que les propositions qu'il avoit avancées étoient impies, pernicieuses à la Société, & dictées par le démon. HOBBES vint au secours de son disciple; mais il ne fut pas écouté. Il quitta donc Cambrige pour aller à la campagne, bien résolu de ne plus venir à la ville, son âge & sa santé ne pouvant supporter des tracasseries. Là, pour faire diversion à sa douleur, il se livra à l'étude de la Poësie. Il donna même en 1674 la traduction de quelques Livres de l'Odissée d'*Homère*. Il renouvella ensuite sa controverse sur la liberté & la nécessité des actions humaines avec le Docteur *Benjamin Laney*, Evêque d'Eli : & deux ans après il publia dix Livres sur la Philosophie naturelle, intitulés *Decameron Physiologicum*.

HOBBES étoit alors dans un âge qui exigeoit quelque repos : mais son génie ferme & vigoureux avoit encore trop de chaleur, pour qu'il pût se passer de son aliment ordinaire, qui étoit l'étude. Le travail ne le fatiguoit point, & son zèle pour le progrès des connoissances humaines étoit sans bornes. Animé par ces motifs, il composa un ouvrage qui exigeoit moins de contention que ses autres productions : c'est l'*Histoire de la Guerre Civile d'Angleterre*. Mais lorsqu'il eut obtenu la permission de la faire imprimer, il ne voulut point la mettre au jour. Ce fut un de ses amis qui la donna au Public à son insçu.

Notre Philosophe étoit alors à Londres : il y étoit venu lorsque *Charles II.* fut rétabli en l'an 1660, & il reçut de grands témoignages d'estime de la bouche de Sa Majesté. Ce Prince passant un jour devant la maison où il logeoit, l'apperçut & le fit venir. Il lui donna sa main à baiser,

baiser, en lui demandant des nouvelles de ses affaires & de sa santé. Quelque temps après, HOBBES étant allé faire sa cour à Sa Majesté, elle l'assura de son affection, & lui promit un facile accès auprès de sa personne : elle fit faire ensuite son portrait par un Peintre habile, & le mit dans son cabinet. Enfin elle le gratifia d'une pension annuelle de cent Jacobus.

La protection du Roi devoit sans doute mettre notre Philosophe à l'abri de toute insulte de la part de ses ennemis ; mais ceux-ci, bien loin d'y avoir égard, devinrent au contraire plus furieux. La jalousie éguisa leur méchanceté. Ils étoient toujours offusqués du mérite de HOBBES, & c'étoit-là son grand crime. Leurs murmures n'éclatoient pas : ils se contentoient de le décrier comme Athée. Pendant qu'ils épioient les occasions où ils pourroient frapper leur coup, il s'en présenta une qui allarma notre Philosophe. Le Parlement donna un *Bill contre l'Athéïsme & le libertinage*. HOBBES craignit que ses ennemis, qui le faisoient passer pour Athée, ne le dénonçassent au Parlement ; que cette Cour ne le mît entre les mains des Evêques, & que ceux-ci, qui ne l'aimoient pas, ne le condamnassent comme Hérétique, & ne le fissent brûler. Cette grande frayeur fit beaucoup d'impression sur son esprit. Il disoit à tous ceux qui vouloient l'entendre, qu'il n'étoit point opiniâtre, & qu'il étoit prêt à donner satisfaction à tout le monde. Son grand principe étoit de ne pas souffrir pour quelque cause que ce fût. Pour se mettre encore mieux à couvert des persécutions, il composa une histoire de l'hérésie & de sa peine, où il prouvoit que dans le temps qu'il avoit écrit son *Leviathan*, il n'y avoit aucune autorité qui fût en droit de décider qu'une opinion étoit hérétique. Il fit encore dans la même vue une apologie de lui-même & de ses Ecrits, où il donne ce qu'il a avancé dans son Leviathan pour des hypothèses qu'il a soumises aux Puissances Ecclésiastiques *. Il paroît même par ses actes extérieurs, que ces déclarations étoient sincères ; car il remplissoit exactement tous les devoirs de sa Religion. Seulement il se dispensoit d'assister au Sermon ; & quand on lui en demandoit la raison, il répondoit qu'on ne pouvoit lui rien apprendre qu'il ne sût déja. Il ne dissimuloit point sa haine pour les Ecclésiastiques ; mais il paroissoit visiblement qu'elle ne venoit que de leur crédit temporel.

Notre Philosophe fut si frappé du danger qu'il croyoit courir après le Bill du Parlement, qu'il ne s'occupa le reste de sa vie qu'à se mettre à couvert de tout danger. Il ne pouvoit se résoudre à rester seul dans une maison. Et lorsque le Comte de *Devonshire*, chez lequel il s'étoit retiré, sortoit, il le suivoit. Il voulut même l'accompagner dans un voyage que le Comte fit à Hardwick, quoique son âge de près de 92 ans, & les douleurs que lui causoit une retention d'urine, dussent le faire désister de ce dessein. Mais ses craintes étoient encore plus grandes que ses infirmités. Malgré cet état chancelant où il étoit, il fit faire un lit dans un carosse du Comte, & alla ainsi avec lui jusqu'à Hardwick.

Les fatigues qu'il eut en chemin altérèrent tant ses maux, qu'il ne fut pas possible de les adoucir. Il sentit que sa fin étoit proche, quoiqu'il ne voulût point qu'on lui parlât de la mort. Ayant cependant désiré de savoir en quel état il étoit, on lui fit connoître qu'on pouvoit lui donner quelque soulagement, mais non pas le guérir. *Je serois donc bien aise*, répondit-il, *de trouver un trou où je pusse me fourrer pour me traîner hors de ce monde*. Et ce sont là les dernières paroles bien distinctes qu'il prononça. Il mourut le 4 Décembre 1679, après une maladie de six semaines.

HOBBES vécut dans le célibat, sans en aimer moins le commerce des femmes. Sa conversation étoit aisée & même agréable lorsqu'il n'étoit pas contredit ; mais elle

* Les Ouvrages de HOBBES sont imprimés en deux volumes *in-quarto*, sous ce titre : *Thomæ Hobbes Malmesburiensis Opera Philosophica, quæ Latinè scripsit omnia : antè quidem per partes, nunc autem post cognitas omnium objectiones, conjunctim accuratius edita.*

devenoit chagrine & caustique dès qu'on le pressoit, & il renvoyoit alors à ses ouvrages. Quoiqu'il n'eût pas beaucoup de Livres vers la fin de ses jours, il lisoit fort peu ceux qu'il possédoit, persuadé qu'il ne devoit plus s'occuper qu'à digerer ce qu'il avoit appris. En général il avoit plus médité que lû. Il disoit même que s'il avoit donné à la lecture autant de temps que les autres Hommes de Lettres, il seroit aussi ignorant que la plûpart le sont; parce qu'en lisant beaucoup de Livres, on ne fait que se répéter, plusieurs Livres n'étant que des extraits & des copies des autres.

Il n'aima pas les courtisans, mais il s'étoit toujours ménagé un ami ou deux à la Cour; parce que, disoit-il, *il est permis de se servir de mauvais instrumens pour se faire du bien. Si l'on me jettoit*, ajoutoit-il, *dans quelque puits profond, & que le diable me présentât son pied fourchu, je le saisirois pour en sortir par ce moyen.* Il chérissoit sa Patrie, & étoit fidèle à son Roi. Franc, civil, communicatif de ce qu'il savoit, bon ami, bon parent, charitable envers les pauvres, grand observateur de l'équité, il ne se soucioit nullement d'amasser du bien. C'étoit l'intégrité & la probité même. C'est une justice que ses ennemis même lui ont rendue. On lui a seulement reproché d'avoir aimé un peu dans sa jeunesse le vin & les femmes, & d'avoir eu la foiblesse de craindre les fantômes. Ses amis ont toujours traité cette dernière imputation de fable. Ce qui a pû y donner lieu, c'est la peur qu'il eut après la publication du Bill du Parlement contre l'Athéisme, & dont j'ai parlé à la fin de sa vie.

Mais l'accusation la plus grave, & sans doute la plus importante qu'on a formée contre lui, est qu'il étoit Athée. Il doit le fondement de cette odieuse réputation à son Traité *de Cive*. Cependant *Gassendi* conseille la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui veulent approfondir la Politique. Et *Puffendorf* avoue qu'il est beaucoup redevable à HOBBES, dont l'hypothèse est ingénieuse & saine, quoiqu'elle sente un peu l'irréligion. *Neque parum debere nos profitemur* Thomæ Hobbes, *cujus hypothesis in libro de Cive, & si quid profani sapiat, tamen cætera satis arguta & sana.* (*Elementa Jurisprudentiæ universalis in prœmio.*) On va juger de la vérité de ce sentiment par l'exposition de cette hypothèse ou de ce systême de HOBBES sur la Politique. C'est un morceau où brille une Métaphysique également fine & bien liée. Il a pourtant quelques taches, si on le décompose; mais c'est un tout solide & bien conçu, si on le considère dans toutes ses parties, & qu'on l'adopte comme un pur systême qui renferme des préceptes très-sains & très-utiles. Au reste les erreurs de HOBBES ont été relevées par *Cumberland*, (*a*) *Clark*, (*b*) & *Barbeyrac* (*c*).

Systême de HOBBES *sur la Politique ou les fondemens de la Société.*

L'homme est naturellement méchant; il n'aime pas son semblable, & il n'en recherche la société que pour son utilité particulière. Car si les hommes s'aimoient comme hommes, tous les mortels nous seroient également chers, par cela même qu'ils sont hommes: au lieu qu'il y a un choix dans nos amitiés dicté par nos besoins. Ainsi l'homme n'est pas porté naturellement à la Société, & il n'a acquis ce penchant que par la réflexion ou l'éducation. C'est donc la crainte de ne pas se suffire à soi-même qui a formé la première Société, puisque les associés ne s'aiment point. De cette source impure sont venues les tirannies & les inégalités parmi les hommes, chacun voulant dominer & exiger des autres pour ses propres besoins, suivant sa supériorité, soit en force de corps ou d'esprit. Car la nature a fait les hommes égaux, & l'inégalité est l'ouvrage de la Société ou de la Loi qui en forme le lien: nouvelle preuve que les hommes ne s'aiment pas comme hommes.

(a) *Traité Philosophique des Loix naturelles.*
(b) *De l'existence & des attributs de Dieu*, *Tome I.*
(c) *Essai sur l'Histoire du Droit naturel.*

Cette tirannie des plus forts eſt telle, qu'elle eût bientôt déſuni les Sociétés, ſi l'on ne ſe fût hâté à la contenir : de-là la Loi naturelle. Les hommes aſſemblés ont dit : tout ce qui n'eſt pas contraire à la droite raiſon eſt bon ; c'eſt-à-dire tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de chaque individu eſt bien ; & tout ce qui tend à ſa deſtruction eſt mal : premier fondement de la Loi naturelle. Il importoit donc, pour que la Société pût ſe former, que cette Loi fût obſervée. Or comme chacun avoit le droit de la reclamer en ſa faveur, il falloit choiſir quelqu'un qui pût décider de la contravention : & c'eſt ce qu'on nomme un *Juge*. Mais ce Juge n'avoit pas plus de droit de juger un autre, que celui-ci en avoit de le juger lui-même, puiſque la nature a formé tous les hommes égaux : d'où il réſultoit que ce droit, parce qu'il étoit commun à tout le monde, ne devenoit utile à perſonne. Chacun vouloit s'arroger la déciſion de la conteſtation ; & de-là la guerre, qui n'eſt autre choſe que le temps où les raiſonnemens ne ſont plus écoutés, comme la paix eſt ce temps où l'on ſe paye de raiſons. La cauſe du plus fort étoit toujours la meilleure ; & c'étoit une viciſſitude continuelle de domination & d'eſclavage : nouvelle cauſe de la deſtruction de la Société.

On comprit qu'il falloit mettre un frein à cette eſpèce de brigandage, en faiſant la paix, ſi elle étoit poſſible, ou en établiſſant une défenſe, pour repouſſer les efforts de ceux qui voudroient la troubler. Il étoit néceſſaire à cette fin qu'on convînt de ſe départir chacun de ſon droit envers un tiers. Sans cela, chacun auroit voulu reclamer ce droit, & la conteſtation auroit fini par une guerre. Cette convention ou engagement réciproque devoit être auſſi faite de bonne foi, & de manière qu'on pût y déroger lors d'une contravention manifeſte de la part de celui à l'égard duquel on ſe ſeroit dépouillé. C'eſt ici la ſeconde Loi naturelle. La violation de cette Loi eſt ce qu'on appelle *injure* ou *injuſtice*, comme on nomme *juſtice* ce qui eſt conforme à la Loi. Ainſi celui-là eſt *juſte*, qui fait les choſes conformes à la juſtice, ou juſtes pour l'amour de la Loi même, & les choſes contraires ou injuſtes par ignorance. Et celui-là eſt *injuſte*, qui fait les choſes juſtes pour ſe ſouſtraire aux peines de la Loi, & les choſes injuſtes par pure méchanceté.

La troiſiéme Loi naturelle eſt d'être reconnoiſſant des ſervices qu'on reçoit, afin qu'on puiſſe ſe prêter dans le beſoin de mutuels ſecours. Car c'eſt la quatriéme Loi naturelle, que de s'aider les uns les autres. Et dans le cas où l'on a obligé quelqu'un, la cinquiéme Loi naturelle veut qu'on ſe prête aux raiſons qu'il peut donner, pour obtenir un délai ou de reſtitution ou de reconnoiſſance ; c'eſt-à-dire qu'on ſoit miſéricordieux envers ſon prochain. De-là ſe déduit la ſixiéme Loi naturelle, qui eſt de n'infliger des peines à celui qui a enfin contrevenu à une convention, que pour le corriger & le rendre plus attentif à l'avenir. Il y a de la *cruauté* à agir autrement.

Comme toutes ces Loix ont pour but d'entretenir la Société, en entretenant ou en conſervant la paix, la ſeptiéme Loi doit être de ne haïr & de ne mépriſer perſonne, afin de ne point exciter la vengeance dans celui qui eſt mépriſé : d'où naîtroit néceſſairement la guerre. Et conſéquemment la huitiéme Loi naturelle eſt de ne pas ſe croire plus que les autres : ce qui ſignifie de n'être point vain ou orgueilleux. La vanité eſt un vice, comme la qualité contraire qu'on appelle la modeſtie, laquelle conſiſte à exiger moins que l'on ne peut, eſt une vertu : qualité ſi néceſſaire pour le bien de la paix, qu'elle forme la neuviéme Loi naturelle. Mais comme celui qui auroit cette vertu, pourroit être vexé, ſi on en abuſoit, il eſt important que la juſtice ſoit également diſtribuée à chacun ; & cet acte de juſtice, nommé *équité*, eſt la dixiéme Loi naturelle, d'où découle une autre Loi, qui eſt que, lorſque le partage ne peut pas avoir lieu, on compenſe tellement les avantages réciproques, que perſonne ne ſoit léſé par cette compenſation. Et dans le cas où les Parties ne s'accorderoient pas ſur le choix, la douziéme Loi

naturelle veut que le sort en décide, & qu'on s'en tienne à sa décision ; à moins qu'un des contendans ne soit déja en possession, ou qu'il n'occupe le premier ; car la treiziéme Loi naturelle le maintient dans sa possession.

Malgré toutes ces précautions, il est des cas où les Parties ne conviennent point entr'elles de leur droit réciproque. Or il faut alors qu'elles se rapportent à des arbitres sur le sujet de leurs disputes ; que les arbitres ne soient point intéressés dans l'objet de la contestation, parce que personne ne peut être Juge dans sa propre cause ; & que ces Parties ou Juges n'espèrent point de récompense d'une des Parties contendantes : ce qui fait le sujet de trois Loix particulières.

Dans l'examen de la cause, les Juges doivent faire attention si les contendans conviennent des faits, & s'en rapporter à des témoins lorsqu'ils ne s'accordent pas : dix-septiéme Loi naturelle. Le Juge est encore obligé de ne rien faire qui puisse déterminer sa volonté & troubler son Jugement. Ainsi il est obligé de vivre avec tempérance, & d'éviter toutes sortes de débauches.

Toutes ces Loix forment la Loi naturelle proprement dite, qui est la même que la Loi morale. En effet le but unique de cette Loi est de maintenir la paix ; & comme tous les moyens qui peuvent la rendre bonne & constante sont utiles à cette fin, il suit que la modestie, l'équité, la probité, l'humanité, & en général toutes les vertus sont renfermées dans cette Loi. Or une Loi qui suppose les vertus, favorise les bonnes mœurs. Donc la Loi naturelle est la même que la Loi morale. Il resteroit à faire voir que cette Loi est la même que la Loi divine, pour démontrer la nécessité de la suivre. Mais ne sait-on pas que la Religion renferme la morale la plus pure ? Et puisque la Loi naturelle est fondée sur la morale, elle est conforme à la Loi divine. (HOBBES prouve cette conformité par une multitude de passages tirés de l'Ecriture Sainte.)

Concluons donc que la Loi naturelle rigoureusement observée, doit contribuer au bonheur des humains. Mais cette Loi est naturellement muette ; elle n'a point de pouvoir, sur-tout contre la violence. Tout le monde sait cet axiome de politique : Les Loix se taisent au milieu des armes ; (*inter arma silere leges.*) Il s'agit donc de les faire parler en tout temps. Cela ne peut avoir lieu qu'en opposant une force supérieure à celle de ceux qui refusent de l'entendre. Il faut par conséquent que ceux qui veulent la paix soient en plus grand nombre que les autres qui demandent la guerre. De-là l'origine de *l'Union* ou de la *Société civile*, qui ne peut subsister sans la concorde. Car les hommes n'ont pas les mêmes avantages que les brutes, qui n'ont d'autre cause de division que leur propre appetit ; au lieu que les hommes ont des passions terribles, telles que la haine & la jalousie, qui les divisent perpétuellement. Ainsi cette concorde ne peut avoir lieu que l'accord de leur Société n'ait un lien ; c'est-à-dire que leur pacte ou convention ne soit entre les mains d'une *Personne civile*, (représentée par un ou plusieurs particuliers) qui puisse faire usage de la force commune pour la tranquillité & la propre sûreté des Membres qui la composent ; de sorte qu'il est de l'intérêt de chacun de ces Membres de remettre leur droit entre les mains de cette Personne en qui réside en quelque manière tout le pouvoir des autres.

La Société étant formée, il est évident que nul homme ne peut s'arroger aucun droit, à moins que ce droit ne fût pas compris dans la cession de ceux dont on s'est dépouillé envers la Personne civile. Il est aussi manifeste que dans une délibération, la question doit être décidée à la pluralité des voix, & que la moindre partie doit céder à la plus nombreuse. C'est pourquoi si quelqu'un refusoit d'adhérer à la délibération prise de cette manière, il doit être exclus de la Société.

Les choses réglées ainsi, il faut encore que chaque particulier soit protégé contre la violence des autres, afin qu'il puisse vivre en sureté ; car ce n'est qu'à cette condition qu'il s'est désisté de ses droits. Il est donc nécessaire que la Personne civile ait le pouvoir de châtier ceux qui

inquiéteroient quelque Citoyen. Et comme les motifs de cette dissension ne peuvent venir que de ce que l'un voudroit ce que l'autre diroit lui appartenir, ou sur leur différente idée de *juste* & *d'injuste*, *d'utile* & *d'inutile*, de *bon* & de *mauvais*, *d'honnête* & de *deshonnête*, &c. il est convenable que la Personne civile assigne ce qui appartient à chacun; définisse ce que c'est que juste, injuste, honnête, deshonnête, bon, mauvais, &c. & défende les choses mauvaises, comme le vol, l'homicide, l'adultère, & généralement toutes les injures; c'est-à-dire qu'elle prescrive ce qu'il faut faire & ce qu'il faut éviter; en un mot qu'elle fasse des *Loix civiles*.

Outre cela, comme il est impossible qu'une seule Personne ou qu'une même assemblée de Citoyens puisse subvenir aux affaires intérieures & extérieures de la Société, pour conserver la paix au dedans & au dehors, il faut diviser les Personnes préposées au gouvernement des Citoyens en deux classes, l'une pour l'exécution des Loix civiles, l'autre pour repousser ceux qui voudroient faire la guerre à la Société.

Ces Personnes une fois établies, on doit souscrire à tout ce qu'elles auront fait, & parce qu'on ne pourroit les punir de leurs fautes, puisqu'ils ont la force en main, & afin qu'ils agissent sans crainte dans les différentes occasions. Il est aussi nécessaire que ces Personnes ayent le pouvoir absolu pour qu'elles puissent agir efficacement; que chaque Membre de la Société soit tenu de leur obéir, & qu'elles ayent le droit de punir de mort ceux qui refuseroient de le faire. D'où il suit que qui que ce soit ne peut se rien arroger lui-même, & qu'il n'y a que la Personne civile qui doive lui adjuger ce qu'il demande, suivant ce que prescrivent les Loix.

Il s'agit de savoir maintenant par qui la Personne civile peut être représentée, soit par une seule tête, ou par l'assemblée de la Société, ou par une Cour que des Personnes choisies formeront, afin que les Personnes préposées au maintien de la paix intérieure ou extérieure de la Société, puissent s'y réunir comme à un centre commun, & qu'elles en reçoivent le pouvoir de leurs exercices. Si c'est le Peuple assemblé qui nomme à la Magistrature & aux Charges Militaires, le gouvernement de la Société s'appelle *Démocratique*. Lorsque ce sont des Personnes choisies qui ont ce pouvoir, le gouvernement est *Aristocratique*; & quand c'est une seule Personne qui en dispose, on le nomme *Monarchique*. Dans le premier le Peuple décide: dans le second ce sont les Grands: & dans le troisiéme c'est le *Monarque* ou le *Roi*.

Le premier gouvernement est établi sur un commun engagement de chaque Particulier. Le gouvernement Aristocratique tire son origine de celui-ci. C'est une cession de ce contrat ou engagement à des Personnes choisies parmi les Membres de la Société. Et le gouvernement Monarchique a aussi la même source, puisque c'est un transport des droits du Peuple à un seul Chef.

Lorsque cette cession est faite, la Société est formée, & chaque Membre est sujet de la Personne civile, en laquelle réside le pouvoir suprême, soit que cette Personne soit représentée par le Peuple, ou par les Grands, ou par le Monarque. Il n'y a que trois cas où il peut recouvrer la liberté; 1°. par l'abdication volontaire de la Personne civile; 2°. par la désunion de la Société par des ennemis qui s'en sont rendus maîtres; 3°. & dans la Monarchie, par la mort du Monarque, lorsqu'il ne paroît point de Successeur.

Telles sont l'origine & la constitution de tous les Gouvernemens, d'où découlent la distinction & la prééminence des Etats. C'est la Nation qui a fait les Grands; & cette fierté qui les accompagne ordinairement, est l'ouvrage du Peuple. Mais qu'est-ce qui a assigné des rangs & des propriétés à chaque Particulier? Pourquoi celui-ci est-il dans l'opulence, celui-là dans la médiocrité, & ce dernier dans l'indigence? Par quel pouvoir ce Particulier est-il maître, cet autre valet, & ce troisiéme esclave? Par la méchanceté des hommes. Pour le comprendre, sup-

posons qu'il n'y ait point encore de Sociétés formées, les hommes auront pû acquérir une supériorité sur les autres de deux manières. 1°. Par la convention qu'auront fait quelques hommes réunis de s'aider les uns les autres ; de se soutenir réciproquement lorsque quelqu'un viendroit attaquer l'un d'eux, & de choisir une ou plusieurs Personnes pour les diriger dans leur Société, en leur promettant de se soumettre à tout ce qu'elles jugeront à propos de leur prescrire : première prééminence établie. 2°. Par le sort des armes, qui aura rendu esclaves du vainqueur ceux qui étoient libres auparavant, & qui n'auront obtenu la vie que par la perte de la liberté.

Mais lorsque la Société est formée, il est évident que la distinction des états vient de la constitution propre de la Société. C'est la Personne civile, qui ayant le pouvoir de disposer de chacun des membres qui la composent, pour l'avantage de la Nation, assigne les rangs, & rend celui-ci maître, & celui-là valet ou subalterne. Un peu d'ignorance ou de méchanceté achève de produire toutes les inégalités des conditions entre les Citoyens.

Il est encore une autre source de ces inégalités : c'est celle qui vient de la naissance. Il est certain que le père & la mère sont supérieurs aux enfans ; & voilà d'abord une subordination bien naturelle & bien juste : de-là une multitude de distinctions. Si le Monarque, pour commencer par la place la plus élevée, abdique ou nomme un Successeur, celui qui d'entre ses enfans monte sur le Thrône, est supérieur à ses frères & à ses sœurs, lesquels en deviennent les Sujets. Il en est de même de la prééminence des enfans de chaque particulier. Dans une famille, l'un sera à la tête de l'Etat, tandis que ses frères seront serfs. Parmi ces serfs d'un même frère, il y aura des distinctions, selon qu'ils auront été favorisés de leur père ; de sorte que si la famille est nombreuse, il pourra y avoir dans elle des personnes qui occuperont les premières places & d'autres les dernières de l'Etat : ce qui étant consideré en général, forme l'inégalité de toutes les conditions.

Voilà donc la Société bien établie. Il est question de savoir comment ceux qui la conduisent, doivent se comporter pour en empêcher la division. Il faut pour cela en connoître les causes. Ces causes sont 1°. Que chaque Particulier peut juger de ce qui est bon ou mauvais, juste ou injuste, jugement qui doit être absolument réservé à la Personne civile. 2°. Qu'on ne doit point obéir aux Loix qui en émanent, lorsqu'elles paroissent injustes. 3°. Qu'on peut assassiner un Tyran. 4°. Que la Personne civile est sujette ou soumise aux Loix. 5°. Que le pouvoir souverain doit être partagé. 6°. Que la probité n'est pas l'ouvrage de réflexion, mais que c'est un don surnaturel. 7°. Et que le bien de chaque Particulier est absolument à lui & non point à la Société. Tous ces sentimens doivent être proscrits, parce qu'ils sont séditieux. Ceux qui ont la manutention du Gouvernement, doivent aussi être attentifs à distinguer le Peuple de la multitude ; à empêcher que les Particuliers ne deviennent trop puissans ; à réprimer une ambition démesurée, & à bannir l'éloquence que la sagesse n'éclaire point. C'est-là ce qu'ils doivent prescrire aux autres ; & voici ce qu'ils sont obligés de se prescrire à eux-mêmes, & d'avoir sans cesse devant les yeux.

I. Le salut du Peuple est la première Loi, la Loi suprême.

II. Envisagez toujours l'utilité de la multitude, & non celle d'un Particulier.

III. N'entendez pas seulement par *salut* la conservation de la vie, mais encore tout ce qui peut contribuer au bonheur.

IV. Souvenez-vous qu'il est important d'avoir de bons espions qui informent exactement de ce qui se passe au dedans & au dehors de la Société.

V. Songez, pendant la paix, à former des Soldats ; à mettre les armes en état ; à amasser de l'argent, & à ménager des secours, afin d'être prêt à vous bien défendre dans le temps de guerre.

VI. Appliquez-vous à bien discipliner les Citoyens, & à conserver le bon ordre parmi eux.

VII. Sachez qu'il eſt juſte de diſtribuer également les impoſitions publiques, enſorte que chacun y contribue proportionnellement à ſes facultés.

VIII. N'impoſez point à chaque Particulier une taxe proportionnée à ce qu'il poſsède, mais à ce qu'il conſume.

IX. Puniſſez ſévérement les ſéditieux, & détournez les factions en empêchant les aſſemblées & les complots.

X. Souvenez-vous que le moyen d'enrichir le Citoyen, eſt de favoriſer les arts utiles.

XI. Ne faites pas plus de Loix qu'il n'en faut pour rendre le Citoyen heureux.

XII. N'infligez point de peines plus rigoureuſes que celles que preſcrivent les Loix.

XIII. Enfin veillez exactement à ce que les Perſonnes prépoſées à l'exécution des Loix, ne commettent point d'injuſtice; & puniſſez ceux qui auroient oublié leur devoir en favoriſant un coupable.

Idée de HOBBES *ſur la nature de l'homme.*

La raiſon & les paſſions conſtituent la nature de l'homme. Ce ſont elles qui ont produit les deux Sciences qui les occupent, les *Mathématiques* & les *Dogmatiques*. Les Mathématiques ſont exemptes de controverſe & de diſputes, parce qu'elles conſiſtent uniquement dans la comparaiſon des figures & du mouvement, qui ſont des choſes où la vérité & l'intérêt ne ſe trouvent point en oppoſition. Dans les Dogmatiques, au contraire, tout eſt ſujet à conteſtation, parce qu'il s'agit de comparer les hommes, & que leurs droits & leur intérêt ſe trouvent compromis; & toutes les fois qu'à cet égard la raiſon contredit les paſſions, celles-ci combattent à leur tour la raiſon.

Pour prévenir ce déſordre, il faut que la politique & la juſtice ſoiént établies ſur des fondemens dont la raiſon ne ſe défie point, & que les paſſions ne cherchent point à écarter. C'eſt donc une choſe très-eſſentielle que de bien connoître en quoi conſiſte la raiſon & ce qui forme les paſſions, afin d'y avoir égard. On ſait ce que c'eſt que la raiſon, qui eſt une & commune à tous les hommes. Quant aux paſſions, voici comment on peut les diſtinguer. Faire des efforts, c'eſt le *Déſir*. Se relâcher, c'eſt *Senſualité*. Regarder ceux qui ſont derrière ſoi, c'eſt la *Vanité*. Regarder ceux qui ſont devant ſoi, c'eſt *Humilité*. Lâcher le pied pour regarder derrière ſoi, c'eſt *Orgueil*. S'arrêter, c'eſt la *Haine*. Retourner ſur ſes pas, c'eſt la *Repentance*. Se tenir en haleine, c'eſt *l'Eſpérance*. Etre las, c'eſt le *Deſeſpoir*. Tacher de paſſer celui qui eſt devant nous, c'eſt *l'Emulation*. Vouloir le ſupplanter ou le renverſer, c'eſt *l'Envie*. Se déterminer à ſurmonter un obſtacle qu'on a prévu, c'eſt la *Colère*. Vaincre la Colère avec aiſance, c'eſt la *Magnanimité*. Abandonner une entrepriſe pour de petits obſtacles, c'eſt la *Puſillanimité*. Tomber tout d'un coup, c'eſt la diſpoſition à *Pleurer*. En voir tomber un autre, c'eſt l'envie de *Rire*. Voir quelqu'un devancé malgré nos voeux, c'eſt la *Pitié*. Voir quelqu'un devancé comme nous le ſouhaitons, c'eſt *l'Indignation*. Suivre quelqu'un de près, c'eſt *l'Amour*. Faire avancer celui qui nous aime, c'eſt la *Charité*. Se heurter ſoi-même avec trop de précipitation, c'eſt la *Honte*. Etre perpétuellement devancé, c'eſt la *Misère*. Devancer continuellement ceux qui nous précèdent, c'eſt le *Bonheur*. Renoncer à ſa courſe, c'eſt *Mourir*.

NICOLE. *

LA partie la plus importante de la Métaphysique a pour objet les opérations de l'esprit, c'est-à-dire l'art de penser ou la Logique, parce que c'est par cet art seul qu'on peut découvrir tous les autres. Aussi les Anciens en avoient fait une étude particulière. La Logique d'*Aristote* est sans contredit son meilleur ouvrage; & cet Auteur a été généralement suivi jusqu'au commencement du siècle dernier. Cependant, quoique dans cet ouvrage il établisse des principes excellens; qu'il démêle quelquefois la liaison des idées, & qu'il les suive dans leurs écarts, il s'en faut bien que sa méthode soit estimable. Deux points qui en sont la base y forment un grand embarras : ce sont ses Universaux & ses Catégories. Il appelle *Universaux* toutes les choses semblables : il donne le nom de *Catégories* aux choses différentes qui sont dans un même sujet, & rangées en certains ordres; & il prétend réduire par-là tous les objets de nos pensées, en comprenant toutes les substances sous une classe, & tous les accidens sous une autre. Or tout cela forme une science de mots dont on ne peut se faire aucune idée claire & distincte.

Il importoit donc beaucoup dans la renaissance des Lettres qu'on composât une nouvelle Logique, dépouillée de toutes ces distinctions imaginaires, & établie sur la raison & la vérité. C'est ce que voulurent faire quelques Philosophes : mais ils ne s'attachèrent qu'à donner des règles des bons & des mauvais raisonnemens, & ils négligèrent de rechercher celles qui peuvent empêcher de se laisser aller à de faux jugemens, dont on tire de mauvaises conséquences. Il falloit composer une Logique qui renfermât ces deux règles; & telle est celle qu'on doit à *Pierre* NICOLE, né à Chartres le 19 Octobre 1625. Son père, *Jean Nicole*, étoit Avocat au Parlement, & Chambrier de la Chambre Ecclésiastique de Chartres; & sa mère s'appelloit *Louise Constant*. *Jean Nicole* avoit beaucoup d'esprit. Il entendoit parfaitement la Langue Grecque & la Langue Latine, & étoit très-éloquent dans ses discours. Il a même publié plusieurs traductions de quelques Poëtes Grecs & Latins, recommandables par la fidélité & par l'élégance, mais très-blâmables par des expressions licencieuses. Il étoit aussi Poëte, & il a laissé des Poësies tachées de ce même défaut.

Notre Métaphysicien hérita de l'esprit de son père, mais il en fit un meilleur usage. Une mémoire très-heureuse, une docilité raisonnable, & une vive pénétration formoient son caractère. Son père fut son précepteur, & il étudia sous lui les meilleurs Auteurs de l'antiquité, avec une satisfaction mêlée d'amertume; car s'il sentoit le prix de l'élocution de ces Auteurs, & la beauté de leur style, il ne pouvoit goûter ce qui étoit contraire aux principes de la Religion Chrétienne, qu'il avoit étudiés. Ces sentimens de Religion éclatèrent dès sa plus tendre jeunesse, & bien loin de retarder ses progrès dans l'étude, ils les hâtèrent. A l'âge de 14 ans, il avoit achevé le cours ordinaire des Humanités, & lû tous les bons Livres Grecs & Latins, qui étoient en grand nombre dans la Bibliotèque de son père. Il avoit eu aussi recours à celle de ses amis; & par cette lecture aussi réfléchie qu'étendue, il avoit acquis un fonds de connoissances, dont il a tiré un revenu toute sa vie : en quoi sa mémoire le servoit si merveilleusement, qu'il lui suffisoit de lire un Livre une seule fois pour en retenir tout l'essentiel.

Son père, après lui avoir appris tout ce

* *Dictionnaire* de *Bayle*, Art. *Nicole*. *Continuation des Essais de Morale*, *contenant la vie de Nicole*. Ses Lettres, & ses autres ouvrages.



PIERRE NICOLE, né en 1625 mort en 1695.



ce qu'il ſavoit ſur les Belles-Lettres, l'envoya à Paris pour y faire ſa Philoſophie, & paſſer enſuite à la Théologie. Son deſſein étoit premierement de ſeconder les inclinations de ſon fils, & en ſecond lieu de lui faire prendre des dégrés en Sorbonne, de l'élever au Doctorat, & de le mettre en état de poſſéder quelque Bénéfice. NICOLE vint donc à Paris en 1642; & après ſon cours de Philoſophie, il paſſa Maître-ès-Arts le 23 Juillet 1644.

Dans ce temps-là notre Philoſophe donna une preuve éclatante de ſa capacité. Les Théologiens étoient partagés ſur le ſort du fameux Livre de M. *de Barcos*, Abbé de Saint Cyran, intitulé : *La grandeur de l'Egliſe Romaine, établie ſur l'autorité de Saint Pierre & de Saint Paul.* Comme l'Auteur joignoit beaucoup de ſcience à une grande piété, & que ſon Livre contenoit pluſieurs raiſonnemens ſpécieux, & des autorités ſans nombre très-éblouiſſantes, il avoit des partiſans & même des admirateurs. NICOLE accoutumé à juger de tout ſans prévention, lut cet Ouvrage, & le trouva plein de paralogiſmes & de conſéquences mal tirées de leurs principes. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, il oſa communiquer ſes raiſons par écrit; & elles deſſillèrent ſi bien les yeux des partiſans de cet ouvrage, qu'elles donnèrent lieu à une réfutation. Cette controverſe eut des ſuites : mais NICOLE prit le parti que lui dicta ſa modeſtie, celui du ſilence.

Ce fut à peu près dans le même temps qu'il fit connoiſſance avec MM. de Port-Royal. Il faiſoit alors ſon cours de Théologie en Sorbonne ſous MM. *Lemoine de Sainte-Beuve & Lemaître.* Il étudioit auſſi l'Hébreu, & il entreprit de lire tout l'ancien Teſtament écrit en cette Langue, de même que la verſion grecque des Septantes : mais cette occupation ayant affoibli ſa vue, il fut obligé de la diſcontinuer. Ce ne fut pas ſans peine qu'il abandonna une étude à laquelle il avoit pris d'autant plus de goût, qu'il y avoit fait de grands progrès. Pour ſe conſoler, il ſe livra tout entier à celle de la Théologie. Il ſe mêla même d'une diſpute qui s'éleva entre ſes Profeſſeurs touchant la Grace, & il prit le parti de l'un d'eux. Ce n'eſt point ici le lieu d'entrer dans cette diſcuſſion Théologique trop fameuſe.

Après avoir fini ſes trois années ordinaires de Théologie, NICOLE prit le dégré de Bachelier. Il ſoutint à cet effet la Thèſe qu'on appelle *la Tentative*, & il la dédia à l'Evêque de Chartres, dont il vouloit conſerver la bienveillance : mais cet acte de complaiſance n'eut point d'autre ſuite. Notre Philoſophe étoit peu courtiſan. Il étoit abſorbé dans l'étude de la plus profonde Théologie, & donnoit le reſte de ſon temps aux petites Ecoles que Meſſieurs de Port-Royal avoient établies. Il y enſeignoit les Belles-Lettres. Entre pluſieurs Ecoliers de diſtinction qu'il avoit, on nomme M. *Lenain de Tillemont.* Il lui apprit la Philoſophie, & lui expliqua ſur la Logique tout ce qui a été donné depuis au Public ſous le titre de *l'Art de penſer.* Il compoſa auſſi pour ces Ecoles un *choix des meilleures Epigrammes des Anciens & des Modernes* (*Delectus Epigrammatum*) avec des Notes au bas de chaque Epigramme également ſavantes & judicieuſes. Il y traite de la beauté de la Poëſie, & du ſtyle convenable à l'Epigramme.

L'occupation que ces Ecoles donnèrent à NICOLE juſqu'à leur deſtruction, ne l'empêchoit pas de ſe préparer ſérieuſement à la Licence. Son amour pour la Théologie, & l'état Eccléſiaſtique qu'il avoit embraſſé, l'engageoient naturellement à prendre ce parti; mais il en fut détourné par des diſputes qui troubloient la Faculté de Théologie de Paris depuis quelques années, & qui augmentèrent conſidérablement alors (1649) au ſujet des cinq fameuſes Propoſitions. NICOLE pénétré de douleur de ces diviſions, crut que la prudence demandoit qu'il continuât à vivre dans l'indépendance dont il jouiſſoit, & à ne point s'engager dans un Corps troublé par des diſſenſions. Il prit donc le parti de ſe contenter du ſimple titre de Bachelier, & de renoncer à la Licence & au Doctorat. Après cette réſolution, il ſe retira à Port-Royal des Champs; &

là livré à une profonde solitude, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Ecriture Sainte, de celle des Pères de l'Eglise, & de l'Histoire Ecclésiastique.

Quoiqu'absolument exilé du monde, le mérite de notre Philosophe étoit connu des Savans. Particulierement le fameux M. *Arnaud* en faisoit un cas infini. Il connoissoit la rare facilité que NICOLE avoit d'écrire purement & facilement en Latin. Engagé comme il étoit dans des controverses Théologiques, il crut qu'il lui seroit avantageux de l'avoir pour adjoint. Il alla le trouver à Port-Royal, & lui communiqua son dessein. NICOLE étoit un homme modeste; mais il ne faisoit point mistère de ce qu'il savoit. Aussi communiqua-t-il sans réserve ses sentimens & ses pensées à M. *Arnaud.* Il fit plus dans la suite. Non-seulement il formoit avec lui le plan des ouvrages que ce Docteur vouloit publier : il écrivoit encore sur ses cahiers ses propres réflexions, ébauchant ce que M. *Arnaud* finissoit, ou finissant ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. C'est ainsi qu'il le secourut de ses avis & de sa plume dans les affaires qui lui furent suscitées. Pour être même plus à portée de lui être utile, il vint à Paris à la fin de l'année 1655. Dès-lors il ne s'occupa plus qu'à écrire. Non-seulement il donna ses avis pour la composition de presque tous les Ecrits qui parurent en ce temps-là pour la défense de M. *Arnaud* : il en publia même plusieurs, tant en François qu'en Latin.

Ce fut encore par une suite de ce zèle pour ce Docteur, qu'il participa à la composition des *Lettres Provinciales* de M. *Pascal*; qu'il revit & corrigea la 6e, la 7e, la 8e, la 13e & la 14e, & qu'il donna le plan de la 9e & de la 12e. Je dis que ce fut en faveur de M. *Arnaud*; car on doit savoir que la dispute que ce Docteur eut en Sorbonne, y donna lieu. Il les traduisit en Latin dans les mêmes vues, & les publia sous le nom de *Wendrokius.* Cette controverse dans laquelle il étoit entré, l'engagea dans des travaux qui furent presque toujours polémiques; & sa traduction lui causa quelque chagrin, qu'il partagea avec M. *Pascal.*

C'étoit toujours de concert avec M. *Arnaud*, que NICOLE travailloit. Il demeuroit avec lui *incognito* dans la rue Ste Avoye, chez M. *Angran*, & il se faisoit appeller M. *de Rosny.* En 1664 ces deux amis se retirèrent chez M. *Vanet*, à Châtillon, près de Paris, où ils vécurent dans la retraite. Trois personnes seulement savoient le lieu de leur demeure, & venoient les voir quelquefois. C'est-là que NICOLE travailla avec M. *Arnaud* au Livre *de la Perpétuité de la Foi sur l'Eucharistie*; qu'il composa en particulier la *Petite Perpétuité*, les Lettres intitulées, *les Visionnaires & les Imaginaires*; qu'il fit *l'Apologie des Religieuses de Port-Royal*, & qu'il écrivit un Mémoire en faveur de quatre Evêques. Tous ces ouvrages devinrent des sujets de controverse. Ses Lettres des Visionnaires furent attaquées par M. *Desmarets de Saint-Sorlin*, de l'Académie Françoise, qui étoit le Héros de ces Visionnaires. C'étoit même à son sujet que NICOLE les avoit composées. Il le tournoit en ridicule comme Théologien, & il lui faisoit un crime d'avoir travaillé pour le Théatre. Ce reproche indisposa M. *Racine*, qui couroit la carrière du Théatre. Jeune encore, & tout glorieux de ses heureux talens, il ne put souffrir les traits que l'Auteur des *Lettres Visionnaires* (dont il ignoroit le nom) lançoit contre les Spectacles & ses Admirateurs. Pour les repousser & venger en quelque sorte ses confrères, il publia une Lettre contre cet Auteur. Il parut deux réponses à cette Lettre, que NICOLE n'a point avouées. M. *Racine* voulut répliquer par une seconde Lettre à ces réponses : mais ayant montré cette réplique à M. *Boileau Despreaux*, avant que de les communiquer au Public, ce Poëte qui connoissoit l'Auteur des Lettres, lui dit : » Votre Lettre » est bien écrite; mais en vérité vous » prenez un mauvais parti, & vous attaquez les plus honnêtes gens qui soient » au monde «. Eh bien, reprit M. *Racine*, celle-ci ne verra jamais le jour.

Les talens supérieurs de NICOLE, & les Ouvrages que je viens de nommer,

lui ſuſcitèrent des ennemis redoutables, qui ſe liguèrent pour l'inquiéter. Madame la Ducheſſe *de Longueville*, qui l'eſtimoit, voulut le mettre à l'abri de leurs perſécutions. Elle l'engagea à accepter un appartement à ſon Hôtel, rue Saint Thomas du Louvre; & lorſqu'elle eut acheté l'Hôtel d'Epernon, elle lui donna pour compagnie MM. *Arnaud* & *Lalane*. Il s'occupa avec ces Meſſieurs, & ſous les auſpices de Madame *de Longueville*, à compoſer & publier divers Ecrits ſur les diſputes qui troubloient l'Egliſe. Dans ce temps-là, le Pape *Alexandre VII* mourut, & ces diſputes ſe rallentirent : elles furent enfin terminées par la paix que donna à l'Egliſe *Clément IX*, ſucceſſeur *d'Alexandre*.

Notre Philoſophe dégagé ainſi & des ſoins & des embarras dans leſquels ces troubles l'avoient jetté, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſon goût pour la retraite. Il ſe retira au commencement de 1669 à Troyes en Champagne, & forma le projet d'établir des petites Ecoles pour l'éducation des jeunes Filles. Il vouloit faire cet établiſſement à ſes dépens, & il avoit pris pour cela quelques arrangemens néceſſaires, lorſqu'il trouva des oppoſitions qui l'empêchèrent d'aller plus loin. Ce ne fut que dix ans après, qu'il put conſommer cette entrepriſe.

Ce deſſein ayant avorté, NICOLE quitta Troyes après quelques mois de ſéjour, & partit pour l'Abbaye de Haute-Fontaine, où il logea chez M. l'Abbé *Leroi*. Il y fut témoin d'un furieux orage qui s'éleva le 18 du mois d'Août aſſez ſubitement, & qui renverſa onze grands clochers dans le voiſinage de cette Abbaye & de Vitry-le-François; ébranla pluſieurs maiſons; dépouilla la plupart des toits, & obligea les Habitans à ſe renfermer, pour n'être pas expoſés en ſortant à une mort certaine. Cet événement lui parut ſi extraordinaire, qu'il crut devoir en conſerver le récit à la poſtérité. Il en fit, à cette fin, imprimer une relation ſous le titre de *Relation de l'Ouragan de Champagne*. Il travailla auſſi dans cette Abbaye à la continuation de ſon grand ouvrage de la perpétuité de la Foi. Il revint à Paris lorſqu'il l'eut achevé, pour y mettre la dernière main, avec M. *Arnaud*, au jugement duquel il crut devoir le ſoumettre. Il alla dans ce deſſein demeurer chez lui rue des Poſtes.

Ce Livre parut enfin, & il fut reçu avec les plus grands applaudiſſemens. Vingt-ſept Prélats, tant Evêques qu'Archevêques, s'empreſsèrent à lui donner leur approbation : &, ce qui eſt encore une preuve plus convaincante de ſon mérite, il convertit pluſieurs Miniſtres Proteſtans. M. *de Turenne* le trouva ſi lumineux & ſi ſolide, qu'il abjura auſſi le Proteſtantiſme, pour embraſſer la Religion Chrétienne. Cela devoit faire un honneur infini à NICOLE, & le combler de gloire : mais ſon amour du bien public & ſa modeſtie étoient au-deſſus de cette exquiſe ſatisfaction. Il ſavoit que ce n'eſt point aſſez qu'un ouvrage ſoit excellent; il faut encore que les qualités de l'Auteur annoncent ſa capacité dans le genre qui en eſt l'objet. C'eſt ce qui le porta à engager M. *Arnaud* à paſſer pour l'Auteur du Livre de la Perpétuité de la Foi, quoiqu'il n'eût d'autre part à ce Livre que les avis qu'il avoit donnés à NICOLE. *Vous êtes Prêtre & Docteur*, dit-il à ſon ami, *& moi je ne ſuis que Clerc. Il eſt convenable qu'on n'enviſage que vous dans un travail où il faut parler au nom de l'Egliſe, & défendre ſa foi dans des points ſi importans.*

Ce Livre eſſuya pluſieurs critiques de la part de quelques Théologiens, tant Catholiques que Proteſtans. Le Miniſtre *Claude* ſur-tout l'attaqua très-fortement; & NICOLE de concert avec M. *Arnaud*, répondit à ſes critiques. On croit qu'il demeuroit alors à Saint-Denis : mais Madame la Ducheſſe *de Longueville* ayant eu un procès avec Madame *de Nemours*, il vint loger quelque temps chez elle avec M. *Arnaud*, pour travailler enſemble aux Factums de cette Princeſſe. Ce travail fini, il ne penſa plus qu'à ſe retirer dans quelque Monaſtère où il fût peu connu. Il jetta les yeux ſur l'Abbaye de Saint-Denis près de Paris; & ayant obtenu de M. le Cardinal *de Rets* un logement dans la Maiſon Abbatiale, avec la permiſſion d'y de-

meurer autant de temps qu'il lui plairoit, il y alla au commencement du mois de Mai 1671. Il y vécut dans une grande retraite. Il sortoit peu ; il étudioit beaucoup, & ne voyoit presque personne. Son valet faisoit sa cuisine, en quoi il étoit fort peu habile ; mais notre Philosophe étoit très-dur à lui-même, malgré la délicatesse de son tempérament & ses infirmités habituelles. *Il est bon*, dit-il dans une de ses Lettres, *d'accoutumer le corps aux viandes communes & qu'on trouve par-tout, pour n'être pas misérable quand on n'a pas ce qu'on se seroit rendu nécessaire.* Lorsque son valet avoit fait encore plus mal qu'à l'ordinaire, loin de le reprendre avec vivacité, il lui représentoit sa faute avec douceur, pour ne pas trop l'humilier. C'étoit son caractère d'être toujours prêt à excuser les fautes d'autrui, & à pardonner volontiers toutes celles qui ne regardoient que lui.

Il ne demeura à Saint-Denis que jusqu'au mois d'Août. Ce lieu étoit trop proche de Paris pour qu'il n'y reçût pas de fréquentes visites. On le tiroit malgré lui de sa solitude, & il étoit exposé aux inconvéniens qu'il avoit voulu éviter en quittant la Ville. Pour s'en délivrer, il se réfugia dans le désert de Port-Royal des Champs, où il trouva MM. *Arnaud*, *de Sainte-Marthe*, & *de Sacy*, que le même esprit de recueillement avoit amenés. Il mangeoit cependant peu avec eux, & il ne les voyoit guères que dans la nécessité. Il prenoit ses repas dans sa chambre, pendant lesquels son valet lui faisoit quelque lecture ; & il ne se trouvoit jamais mieux que lorsqu'on le laissoit se livrer en liberté aux exercices qu'il s'étoit prescrits.

Ce fut dans cette solitude qu'il publia les *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*, lesquels parurent en 1671. M. *Claude* attaqua cet ouvrage : mais NICOLE n'avoit ni assez de force, ni assez de santé pour s'engager dans le travail qu'exigeoit sa réponse. Quoiqu'il estimât M. *Claude* à bien des égards, il le regardoit comme un homme avec lequel il y avoit trop à faire. *C'est*, dit-il dans sa vingt-cinquième Lettre, *un déclamateur de profession, qui écrit sans aucune bonne foi & sans sincérité, qui pousse des figures à perte de vue, & qui ne témoigne jamais plus de confiance que quand il est plus foible.* D'ailleurs un travail plus important l'occupoit, c'étoit ses *Essais de Morale*, dont le premier volume parut en 1671.

Quelque temps après qu'il eut publié ce volume, il accompagna M. *Arnaud* à Angers, qui y alloit voir son frère, Evêque de cette Ville. Ils y furent reçus avec beaucoup de distinction. La Ville leur envoya des Députés pour leur faire des présens, & pour les remercier de l'honneur qu'ils leur faisoient. Ils revinrent au bout d'un mois ; & à son retour, NICOLE accepta un logement aux écuries de Madame *de Longueville*, dans le Fauxbourg S. Jacques à Paris, pour être proche de M. *Arnaud*, qui logeoit dans le même Fauxbourg.

Ce fut dans ce temps-là que ses amis le sollicitèrent à prendre les Ordres sacrés. Il goûta fort leur avis ; mais avant que de se déterminer, il voulut en conférer avec M. *Pavillon*, Evêque d'Alet en Languedoc, qu'il avoit coutume de prendre pour son conseil. A cette fin, il partit de Paris au commencement du printemps. Il alla d'abord à Troyes, où il consomma le projet qu'il avoit formé d'établir des Ecoles pour des jeunes filles. En passant par Avignon, il lui arriva une petite aventure, qui auroit mortifié un homme moins Philosophe que lui. Parmi les choses rares qu'on lui montra dans cette Ville, on lui proposa de lui faire voir l'Epitaphe du Prince *de Conti*, dont le corps repose dans l'Eglise de Villeneuve-lès-Avignon. C'étoit NICOLE même qui avoit fait cette Epitaphe en 1666 ; mais on ignoroit à Avignon cette circonstance. Cette pièce n'étoit pas belle, & les meilleurs esprits de cette Ville n'en faisoient pas grand cas. Aussi l'un de ceux qui accompagnoient notre Philosophe, le détourna d'aller à Villeneuve, s'il n'avoit pas d'autre motif. Cette Epitaphe ne vaut rien, dit-il, & ne mérite pas d'être vue. *Tout le monde en demeure d'accord*, répondit tranquillement NICOLE, *& moi*

aussi, bien résolu d'en faire mon profit.

Après avoir passé successivement à Nismes, à Montpellier, & à Carcassonne, Nicole arriva à Alet chez M. *Pavillon*. Il lui exposa le motif de son voyage. M. *Pavillon* décida bientôt le parti qu'il avoit à prendre. Pour entrer dans les Ordres sacrés, vous avez besoin, lui dit-il, du consentement de l'Evêque de Chartres, dont vous êtes Diocésain ; & cet Evêque s'obstine à vous les refuser. De-là il étoit aisé de conclure que Nicole devoit rester tranquillement dans l'Ordre de la Cléricature, & c'est la résolution qu'il prit.

D'Alet, notre Philosophe se rendit à Grenoble, d'où il partit pour Anneci près Genève, & revint à Paris. Il s'y occupa à revoir des Ecrits de divers Particuliers, à repousser les attaques & les persécutions de ses ennemis, & à détruire les mauvais bruits qu'ils faisoient courir sur les motifs de son voyage. Son père étant mort alors, il alla à Chartres pour mettre ordre à ses affaires, & de-là à Troyes, pour affermir son établissement des petites Ecoles. Dans ce temps-là (en 1679) sa protectrice, Madame la Duchesse *de Longueville* mourut, & il crut qu'il n'y avoit pas de sureté à rester en France. Outre cela, il venoit de perdre successivement trois logemens ; l'un à Paris, c'étoit celui que lui donnoit Madame *de Longueville* ; l'autre à S. Denis, par la mort du Cardinal *de Rets* ; & le troisième à Beauvais, par celle de M. *de Buzenval*. *J'étois logé dans ces trois lieux*, dit-il dans sa vingt-cinquième Lettre, *très-petitement à la vérité ; mais tout est grand à ceux qui ne le sont pas.* Dans une position si fâcheuse, il prit le parti que je viens de dire : ce fut de quitter la France, pour éviter les mauvais traitemens dont il étoit menacé de la part d'ennemis puissans, que Madame *de Longueville* ne contenoit plus.

Il se retira donc à Bruxelles, où M. *Arnaud* vint le trouver pour se dérober aux mêmes persécutions. Ce Docteur voulut l'engager à passer en Hollande, pour y être, disoit-il, plus en sureté : mais quelque fortes que fussent les raisons qu'il donna, afin de le déterminer, notre Philosophe ne s'y rendit point. Il allégua pour excuses les fréquens accès de son asthme, dont il étoit attaqué depuis l'âge de 30 ans, sa mauvaise santé, le mauvais air de la Hollande, la disette de la bonne eau, qui étoit presque sa seule boisson, & la résolution qu'il avoit prise de ne plus se mêler de rien, & d'aller passer le reste de ses jours, s'il lui étoit possible, dans le repos d'un Monastère.

En attendant, il étoit isolé dans une terre étrangère, & presque réduit à n'avoir de conversation qu'avec des chênes & des hêtres. C'en auroit été assez pour un Philosophe Grec ; mais Nicole n'étoit pas accoutumé à un séjour si désert. Pour dissiper une mélancolie qu'avoit amené le dégoût, il pensa à retourner à Paris. Il falloit, afin d'y être en sureté, avoir la protection de M. *de Harlay*, Archevêque de Paris. Or ce Prélat étoit très-courroucé contre lui, à cause de la part qu'il avoit eue à la Lettre que MM. les Evêques d'Arras & de Saint-Pons avoient écrite au Pape Innocent XI, lors de son avénement à la Papauté, contre les relâchemens des Casuistes. Il fut donc conseillé de se justifier à cet égard, par une Lettre adressée à cet Archevêque. C'est ce que fit Nicole. Il écrivit à M. *de Harlay*, qu'il n'avoit d'autre part à cette Lettre que celle d'avoir prêté sa plume pour exprimer leur intention, & qu'il n'avoit pas cru devoir le refuser à leurs sollicitations, & à la recommandation d'une Princesse qui lui faisoit l'honneur de le loger chez elle.

Il paroît que notre Philosophe étoit à Liége, lorsqu'il écrivit cette Lettre. Il en partit, après l'avoir envoyée, pour aller à Sedan ; & il essuya pendant ce voyage beaucoup de fatigues, ausquelles il fut très-sensible. C'est ce qu'il exprime bien dans sa vingt-cinquième Lettre du Tome II. *Qui m'auroit dit, il y a six mois, qu'il falloit me résoudre à n'avoir ni feu ni lieu ; à être à charge à tout le monde ; à changer continuellement de demeure ; à être décrié & condamné d'un consentement mutuel par les gens du monde & les amis ; à n'être plaint ni défendu de personne ; à coucher sur la paille avec la*

fièvre dans des trous creusés sous les rochers de la Meuse : en vérité cela m'auroit fait peur.

De Sedan, NICOLE alla à l'Abbaye de Châtillon, dans le dessein d'y passer l'hiver; mais il n'y resta qu'un mois. Ses ennemis publièrent qu'il avoit choisi cette retraite pour y cabaler plus aisément, & afin de composer dans l'obscurité de nouveaux Ecrits qui ne serviroient qu'à troubler & l'Eglise & l'Etat. Notre Philosophe crut devoir faire cesser ces faux bruits. Il quitta cet endroit; changea de nom, & se rendit à l'Abbaye d'Orval dans le Duché de Luxembourg. Mais il n'est point de lieu qui puisse nous dérober aux noirceurs de la calomnie.

Pendant ces voyages, M. *de Harlay* avoit reçu la Lettre de NICOLE. Il la répandoit, & ne manquoit pas de la faire valoir comme un acte de repentir de la part de celui qui l'avoit écrite. Ses ennemis publièrent par tout qu'il avoit fait enfin abjuration de ses sentimens, & qu'il avoit retracté tous ses ouvrages. Ses amis même le crurent. En vain voulut-il se disculper : ils blâmèrent hautement la disposition où il étoit, & lui écrivirent des Lettres fort vives & très-amères. Notre Philosophe en fut si affligé, qu'il resta long-temps sans dormir. Pour comble de calamité, l'Abbé de l'Abbaye où il étoit, craignant que cette affaire ne lui en attirât de mauvaises, tant à son égard, qu'à sa Communauté, le pria poliment de chercher un autre gîte; & afin de s'en débarrasser plus proptement, lui fournit un carrosse pour le conduire à Saint Hubert, d'où il alla à Liége. Il y reçut la visite de M. *Claude de Sainte-Marthe*, quelques mois après son arrivée, lequel alloit à Bruxelles voir M. *Arnaud*. NICOLE l'accompagna, & ils demeurèrent tous les deux quelque temps dans cette Ville.

Cependant il avoit encore de vrais amis à Paris, qui sollicitoient son retour en France. Ils obtinrent pour lui de M. l'Archevêque la permission de revenir secretement à Chartres. Il en profita, & il s'occupa à composer la vie de deux personnes que le Public croyoit saintes, & qu'il falloit détromper. Il revit aussi dans le même temps plusieurs petits Traités de Morale, qu'il avoit faits en différentes occasions, lesquels ont été imprimés dans ses Essais de Morale. Enfin il y composa deux petits ouvrages, l'un intitulé *le Procès injuste*; & l'autre, *Traité des arbitrages*; & cela à l'occasion d'un Procès que ses sœurs avoient à Chartres, & qui fut terminé par un arbitrage. (Ils sont imprimés dans le VIe. volume des *Essais de Morale.*) Pendant qu'il étoit en cette Ville, il lui arriva une aventure que je vais rapporter en peu de mots.

On avoit découvert à Chartres des fontaines minérales d'une nature particulière : il fut curieux de les voir; & ayant appris ce que les Savans en pensoient, il composa sur ces fontaines un petit ouvrage, pour en faire part à ses amis, s'il pouvoit retourner à Paris. Avant que d'y mettre la dernière main, il crut devoir s'assurer lui-même de la vérité d'un fait particulier, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Un jour passant devant le Couvent des Filles-Dieu, qui est hors de la Ville, il s'informa s'il étoit vrai qu'il y eût dans le jardin de ce Couvent un puits qui eût les mêmes qualités que les fontaines nouvellement découvertes. Celui à qui il parloit lui répondit qu'il en avoit oüi dire quelque chose; mais que pour en être mieux instruit, il falloit s'adresser à la Tourière. NICOLE la fit avertir. Elle vint; & au lieu de satisfaire sa curiosité, elle lui dit que Madame l'Abbesse vouloit lui parler. Notre Philosophe s'en défendit; & la Tourière le pressa si vivement, qu'il crut que ce seroit choquer l'Abbesse que de refuser. Il alla donc au Parloir, où cette Religieuse le reçut la grille fermée. Quoiqu'il portât un habit Ecclésiastique, la Tourière l'ayant annoncé comme un Fontainier, l'Abbesse ne lui parla d'abord que fontaines & eaux minérales. Mais NICOLE ayant ramené la conversation sur les Livres du temps, cette Religieuse lui parla assez mal & de ses amis & de lui-même.

Cette histoire courut bien vîte dans Chartres. Notre Philosophe la conta lui-même à ses amis. Ses ennemis la rappor-

tèrent différemment à l'Evêque. Ils lui firent entendre qu'il avoit feint d'être Jardinier, afin de pénétrer dans l'intérieur du Couvent de ces Religieuſes. De ſorte que cette aventure, qui n'étoit que plaiſante, devint une affaire fâcheuſe qui obligea NICOLE à ſe juſtifier ſérieuſement. Cela le fit connoître à toute la Ville de Chartres. L'Evêque en fut fâché. Comme il ne l'aimoit pas ſi proche de lui, il dit publiquement qu'il commençoit à ſe laſſer, & défendit à ſes Officiers de le voir. Notre Philoſophe comprit ce que cela vouloit dire : *Une laſſitude ſans cauſe*, diſoit-il à tout le monde, *eſt un ſymptome dangereux, & marque une prochaine maladie.*

Il prit donc le parti de ſortir de Chartres, & il reſta quelque temps dans pluſieurs endroits autour de Paris, où il eut enfin permiſſion de revenir. Il alla, en arrivant, loger au Fauxbourg Saint Antoine, d'où il ſe tranſporta à la rue Copeau, Fauxbourg Saint Marceau. Il y compoſa un Livre intitulé, *Les prétendus Réformés convaincus de ſchiſme*, pour répondre à deux écrits que le Miniſtre *Claude* avoit publiés contre ſes ouvrages. C'étoit M. *de Harlay* même qui avoit engagé NICOLE à compoſer ce Livre, dans une viſite qu'il fit à ce Prélat. Ses ennemis toujours jaloux de ſa gloire, voulurent empêcher que ce Livre ne vît le jour; mais M. *de Harlay* le ſoutint : l'ouvrage parut, & il reçut les éloges qu'il méritoit.

Cependant M. *Arnaud* ne ceſſoit de le conſulter ſur les écrits qu'il compoſoit contre la recherche de la vérité du P. *Malebranche*. (*a*) Mais l'occupation que cela lui donnoit, ne l'empêchoit pas de travailler à des ouvrages importans : c'étoit la reviſion de ceux de M. *Hamon*, célèbre Médecin, & la continuation de ſes Eſſais de Morale. Celui-ci eſt un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à NICOLE. Il eſt plein de réflexions très-judicieuſes, exprimées avec une préciſion, une juſteſſe & une clarté admirables. Le ſeul défaut qu'on y pourroit trouver, ſi on peut appeller ainſi des opinions particulières, c'eſt un trop grand détachement des choſes de ce monde. Que doit-on conclure, par exemple, de cette penſée : que le monde n'eſt compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien; *que ceux qui penſent un peu davantage, ne penſent pas mieux ;* que l'imagination trouble la raiſon, & que la folie eſt commencée dans la plupart des hommes ; (*b*) ſi ce n'eſt que l'homme eſt à tout prendre un être mépriſable, & que le plus parfait ne vaut rien. Et dans un autre endroit il dit : *les plus grands eſprits n'ont que des lumières bornées, & ils ont toujours des endroits ſombres & ténebreux.* (*c*) Que NICOLE connoiſſoit bien l'eſprit humain ! Cela eſt vrai ſans contredit, ſi on compare les plus grands eſprits à des Anges. Mais pour juger des *grands eſprits*, il faut faire attention à la nature de l'homme, & comparer leurs lumières avec celles des autres mortels, en les proportionnant toujours à la nature de l'eſprit humain. Il y a peut-être plus de vanité à rabaiſſer ainſi la nature humaine, qu'à lui ſuppoſer des qualités trop élevées.

Notre Philoſophe, tout grand homme qu'il étoit, n'étoit pas auſſi toujours exempt des préjugés ordinaires. Par exemple, ce qu'il dit des Grands, ſent un peu l'adulation. Preſcrire d'honorer les Grands à cauſe des avantages qu'on en retire, n'eſt point du tout d'un Philoſophe, qui ne rend hommage qu'à la vertu. D'ailleurs croire, comme on le penſe dans les Eſſais de Morale, qu'il eſt beaucoup mieux d'attacher la grandeur à la naiſſance qu'au mérite, ce n'eſt pas trop aimer l'humanité. Il peut y avoir de l'abus dans l'élection ; mais l'inſtitution eſt toujours ſage, au lieu que le ſentiment contraire autoriſe le reſpect dû au vice comme à la vertu, &c. Au reſte ces réflexions & le petit nombre d'autres que je pourrois faire, ne portent point atteinte au mérite d'un Livre précieux qui eſt infiniment au deſſus & de mes remarques & de mes éloges.

NICOLE s'engagea enſuite avec M.

(*a*) Voyez ci-après l'hiſtoire du P. *Malebranche*.
(*b*) *Eſſais de Morale*, Tom. I, pag. 33.
(*c*) *Ibid.* Tom. II, pag. 232.

Arnaud dans une dispute sur la nature de la Grace, & qui fit voir que l'amour de la vérité les avoit plutôt unis que celui de leurs opinions particulières. Il prit part dans le même temps à l'affaire du Quietisme, dont les premiers Auteurs furent Mme. *Guïon* & le Père *Lacombe* Barnabite, soutenus par M. *de Fenelon* Archevêque de Cambray. Notre Philosophe fut un des premiers qui se déclarèrent contre cette fausse spiritualité. Il manifesta ses sentimens dans un ouvrage intitulé : *Moyen court & facile de faire l'Oraison.* C'est ici le dernier fruit de sa plume.

Vers le mois de Septembre de l'année 1695, ses incommodités redoublèrent si fort, & ses accès devinrent si fréquens & si douloureux, que ne pouvant plus écrire de sa propre main, il étoit obligé de dicter à son Domestique ce qu'il vouloit confier au papier. Enfin le 11 Novembre, étant dans son cabinet, occupé selon sa coutume à lire & à méditer sur sa lecture, il se sentit attaqué subitement d'une espèce d'apopléxie, qui, en ne lui ôtant ni la liberté de l'esprit, ni l'usage de la parole, lui laissa le pouvoir d'appeller du secours. Il ne se trouva alors chez lui que sa Servante, laquelle appella Mesdemoiselles *Richer* & *de Parville*, amies de NICOLE, & Pensionnaires au Couvent de la Crêche, où il demeuroit alors. Elles envoyèrent sur le champ chercher M. *Morin*, de l'Académie des Sciences, qui le fit saigner. Peu de temps après accoururent chez lui MM. *Dodart* & *Hequet*, qui ordonnèrent l'émétique, de concert avec M. *Morin.* On mit notre Philosophe au lit pour attendre l'effet de ce remède, qui n'eut point de succès. Il demanda & reçut les Sacremens de l'Eglise. Le 16 du même mois, après qu'on l'eut changé de lit, il lui prit quelques inquiétudes. Il voulut se lever, & se plaignit de ce qu'on le retenoit au lit, puisque selon lui il pouvoit marcher. Mais ces inquiétudes étoient des avant-coureurs d'une seconde attaque d'apopléxie, laquelle le fit tomber dans une si grande foiblesse, qu'il expira au bout d'une heure, âgé de près de 72 ans.

NICOLE étoit d'un caractère doux & extrêmement timide. On prétend même que cette timidité étoit si grande, qu'elle alloit jusqu'à la foiblesse. Il osoit, dit-on, sortir à peine de chez lui, tant il appréhendoit les accidens imprévus. Il étoit, outre cela, si crédule, qu'il ajoutoit foi à tous les faits qu'on lui rapportoit, quelqu'absurdes qu'ils pussent être, parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le tromper *. Ces imputations ne sont pas à la vérité bien prouvées; mais quand notre Philosophe auroit été tel qu'on nous le représente ici, cela ne serviroit qu'à prouver son extrême candeur. Il étoit si modeste, qu'il a rapporté dans ses Lettres des choses dont son amour propre eût été blessé, s'il eût été capable de quelque foiblesse. On a vû ci-devant son ingénuité sur l'Epitaphe du Prince de Conti qu'il avoit composée : mais voici un trait encore plus remarquable de sa modestie. Il nous apprend qu'un de ses amis chargé de faire le Panégyrique d'un Saint, lui montra celui qu'il avoit fait. NICOLE le lut, le trouva mauvais, & s'engagea à lui en faire un : ce qu'il exécuta. Son ami adopta ce Panégyrique, & le déclama fort bien; mais il ne fut goûté de personne. Un des Auditeurs qui connoissoit notre Philosophe, vint même lui dire, que puisqu'il étoit ami du Prédicateur, il devoit l'avertir de ne plus se mêler d'un *métier* dont il s'acquittoit si mal. Le Prédicateur ne se rebuta pas cependant de ce mauvais succès. Il exigea de NICOLE une seconde fois la même corvée; & celui-ci l'accepta d'autant plus volontiers, qu'il croyoit que le Prédicateur avoit défiguré le premier Sermon par quantité de lambeaux mal cousus qu'il y avoit ajoutés. Il assista comme la première fois à ce Panégyrique. Son ami le rendit mot pour mot, & le *déclama mieux qu'il ne méritoit.* Malgré cela, ce Sermon eut le même succès que le premier, & excita les mêmes plaisanteries. Notre Philoso-

* *Méthode pour étudier l'Histoire*, pag. 300 de l'Edit. *in-12*, Par M. *Langlet Dufrenoy*.

phe

phe conclut de-là qu'il n'étoit pas propre pour les Ouvrages qui demandent de l'invention, & où il faut se soutenir de soi-même, & qu'il ne pouvoit réussir qu'à des choses où il falloit prouver & raisonner. Au reste il n'a jamais mis son nom à aucun de ses Ouvrages, & il en a cédé volontiers l'honneur à M. *Arnaud*, à qui on attribue par cette raison une partie de son art de penser, dont je vais faire connoître le systême.

Systême de NICOLE *sur l'art de penser.*

Si l'on définissoit la pensée, la faculté de produire des idées, il est certain qu'il n'y auroit point d'art de penser, parce qu'on ne peut point réduire en art une simple propriété. Mais si on considère les suites de la faculté de penser, c'est-à-dire toutes les actions de l'esprit, les idées simples, les jugemens, & les raisonnemens, & qu'on mette tout cela au nombre des pensées, on concevra qu'on pourra prescrire une méthode pour bien diriger toutes ces actions, ou, ce qui revient au même, former un art de penser. C'est sous ce point de vue qu'est conçu le systême que je vais exposer.

Il y a quatre opérations de l'esprit, qui sont, concevoir, juger, raisonner & ordonner. *Concevoir* est la simple vue que nous avons des choses qui se présentent à notre esprit. *Juger* est l'action de l'esprit par laquelle nous comparons diverses idées pour connoître l'une par l'autre. *Raisonner* est l'action de l'esprit par laquelle nous formons un jugement de plusieurs autres. Et *Ordonner* est l'action de l'esprit par laquelle ayant sur un même sujet diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, nous les disposons de la manière la plus propre pour faire connoître ce sujet. Toutes ces opérations se font naturellement, & l'art consiste seulement à réfléchir sur ce que la raison nous fait faire : ce qui se réduit à trois principes.

1°. A être assurés que nous usons bien de notre raison.

2°. A découvrir & à expliquer plus facilement l'erreur ou le défaut qui se peut rencontrer dans les opérations de notre esprit.

3°. A nous faire mieux connoître la nature de notre esprit par les réflexions que nous faisons sur ses actions.

On peut de soi-même faire usage de ces principes, pour discerner le vrai d'avec le faux, en exerçant l'esprit sur des choses difficiles, comme les Mathématiques, parce qu'elles lui donnent une certaine étendue, & qu'elles l'accoutument à s'appliquer davantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoît. Mais pour les pratiquer avec plus de certitude & de facilité, on les soumet aux règles qui forment véritablement l'art de penser.

Je l'ai dit : la première action de l'esprit est concevoir. Or ceci est l'ouvrage des idées, parce que nous ne pouvons avoir aucune connoissance de ce qui est hors de nous, que par leur entremise ; & les réflexions que nous faisons sur ces idées, font tout le fond de cet art. Il s'agit donc de savoir en combien de manières on peut considérer les idées. Premierement, on doit les considérer suivant leur nature ; en second lieu, selon la différence des objets qu'elles représentent ; troisiémement, selon leur simplicité ou composition ; quatriémement, selon leur étendue ou restriction, c'est-à-dire leur universalité, particularité, singularité ; & enfin selon leur clarté & obscurité, ou distinction & confusion.

On appelle *Idée* tout ce qui est dans notre esprit, lorsque nous concevons une chose de quelque manière que nous la concevions. Ainsi nous ne pouvons rien exprimer par nos paroles, lorsque nous entendons ce que nous disons, que nous n'ayons idée de la chose dont nous parlons, quoique cette idée soit quelquefois plus claire & plus distincte, quelquefois plus obscure & plus confuse *.

Tout ce que nous concevons est représenté ou comme substance, ou comme manière de substance, ou comme substan-

* Voyez pour l'origine des idées, le systême de *Loke*.

ce modifiée. La *Subſtance* eſt ce qu'on conçoit comme ſubſiſtant par ſoi-même. La *manière de ſubſtance*, ou *attribut de ſubſtance*, eſt ce qui étant conçu dans la ſubſtance, & comme ne pouvant ſubſiſter ſans elle, la détermine à être d'une certaine manière, & à la faire nommer telle. Et on entend par *ſubſtance modifiée*, la ſubſtance déterminée d'une certaine façon. Un corps, par exemple, eſt une ſubſtance : il eſt rond ; cette rondeur eſt une manière d'être de ce corps ; & ce corps conſidéré comme rond, eſt la ſubſtance modifiée.

Nous conſidérons ici un objet en lui-même & dans ſon propre être, ſans porter la vue de l'eſprit à ce qu'il peut repréſenter. Mais ſi on ne regarde un objet que comme en repréſentant un autre, cette idée qu'on appelle *Signe*, renferme deux idées, l'une de la choſe qui repréſente, l'autre de la choſe repréſentée, & ſa nature conſiſte à exciter la ſeconde par la première. Tant que cette double idée eſt excitée, le ſigne ſubſiſte, quand même la choſe ſeroit détruite en ſa propre nature. On peut cependant concevoir le mode, ſans faire une attention expreſſe & diſtincte à la choſe modifiée, comme on peut concevoir la prudence, ſans faire attention à un homme qui eſt prudent. Cette ſéparation du mode de ſon ſujet s'appelle *abſtraction*. Or cette abſtraction eſt néceſſaire pour comprendre les choſes un peu compoſées, parce qu'on les conſidère par parties, & comme par les différentes faces qu'elles peuvent recevoir ; & en conſidérant ainſi les parties ſéparément, on parvient plus aiſément à la connoiſſance du tout. C'eſt ainſi que les idées de compoſées deviennent ſimples, & que quoique ces idées ſoient toujours ſingulières, elles produiſent néanmoins pluſieurs eſpèces d'idées.

On diſtingue encore deux ſortes d'idées : celles qui ne nous repréſentent qu'une ſeule choſe, qu'on nomme *Particulières*, comme l'idée que chacun a de ſoi-même ; & d'autres qui peuvent en repréſenter pluſieurs, comme lorſqu'on conçoit un triangle en général, ce qui renferme l'idée de tous les autres triangles. Ces ſecondes idées s'appellent *Univerſelles*. Dans celles-ci il y a deux choſes à conſidérer, la compréhenſion & l'étendue. On entend par *Compréhenſion* les attributs qu'une idée univerſelle renferme en ſoi, & qu'on ne peut lui ôter ſans la détruire. Et on donne le nom *d'Etendue* aux ſujets à qui cette idée convient.

Voilà en quoi conſiſtent les idées, qui ſont ou claires ou confuſes, ſelon que nous en ſommes affectés. Une idée qui nous frappe intimement ou vivement ſans aucune ſuite qui puiſſe laiſſer le moindre doute, eſt une *idée claire*. Telle eſt l'idée que nous avons de la ſubſtance & de ce qui lui convient, comme la figure, le mouvement, le repos, &c. Une idée au contraire qui ne rend que les qualités ſenſibles, comme des couleurs, des ſons, des odeurs, du froid, du chaud, &c. eſt une *idée confuſe*, parce qu'on ne ſauroit concevoir clairement comment le froid, le chaud, les odeurs, &c. font impreſſion ſur nous, & de quelle manière ils excitent le ſentiment qui leur convient.

Une idée peut encore devenir confuſe par l'attention que nous faiſons quelquefois aux mots, en nous ſervant du même mot pour exprimer différentes choſes. Le moyen d'éviter cette confuſion, c'eſt de définir la choſe que le mot repréſente. Sur quoi il faut diſtinguer deux ſortes de définitions, la définition du nom & la définition de la choſe. Dans la *Définition du nom*, on ne regarde que le mot (ou ſon) comme n'ayant encore point de ſens, & qui devient enſuite le ſigne d'une idée qu'on déſigne par d'autres mots. Dans la *Définition de la choſe*, on laiſſe au terme qu'on définit ſon idée ordinaire, dans laquelle ſont contenues d'autres idées. D'où il ſuit que les définitions des noms ſont arbitraires, & que celles des choſes ne le ſont pas. Car chaque mot (ou ſon) étant indifférent de ſoi-même & par ſa nature à ſignifier toutes ſortes d'idées, il eſt permis pour quelque uſage particulier, & pourvû qu'on en avertiſſe, de déterminer un mot à ſignifier préciſément une choſe, ſans mêlange d'aucun autre. Il n'en eſt pas de même de la définition des choſes. Il ne dépend pas de la volonté des

hommes, que les idées comprennent ce qu'ils voudroient qu'elles comprissent. De sorte que si en voulant les définir nous attribuons à ces idées quelque chose qu'elles ne contiennent pas, nous tombons nécessairement dans l'erreur.

Cela fait voir qu'il est très-important de se servir de définitions exactes qui expliquent la nature des choses par leurs attributs essentiels. Or une définition est exacte, 1°. lorsqu'elle est *Universelle*, c'est-à-dire qu'elle comprend tout le défini ; 2°. quand elle est *Propre*, c'est-à-dire qu'elle ne convient qu'au défini ; 3°. & quand elle est *Claire*, c'est-à-dire quand elle nous sert à avoir une idée plus claire & plus distincte de la chose qu'on définit, & qu'elle nous en fait, autant qu'il est possible, comprendre la nature.

Après avoir conçu les choses par les idées, nous comparons ces idées ensemble, & nous trouvons que les unes conviennent entr'elles, & que les autres ne conviennent pas. Nous les lions ou nous les délions : ce qui s'appelle *Affirmer* ou *Nier*, & généralement *Juger*. Ce jugement se nomme aussi *Proposition*, laquelle a toujours deux termes ; l'un de qui l'on affirme ou de qui l'on nie, qu'on appelle *Sujet* ; & l'autre que l'on affirme ou que l'on nie, qu'on nomme *Attribut*. Quand le sujet d'une proposition est un terme commun qui est pris dans toute son étendue, la proposition s'appelle *Universelle*, soit qu'elle soit affirmative ou négative, comme *tout homme est raisonnable*, ou *nul homme n'est animal*. Si le terme commun n'est pris que selon une partie indéterminée, la proposition est *Particulière*.

Les propositions ainsi distinguées, pour juger de leur vérité ou de leur fausseté, il ne suffit pas de considérer des deux idées qui la composent, celle qui en est le sujet, qu'on appelle le *petit terme*, & celle qui en est l'attribut, qu'on nomme le *grand terme*, parce qu'il est plus étendu que le sujet : il est encore nécessaire de recourir à une troisième idée à laquelle on donne le nom de *moyen*, qui sert à comparer le petit terme avec le plus grand, afin de connoître l'un par rapport à l'autre. Et cette manière de procéder s'appelle un *Raisonnement*, qui est toujours composé de trois membres au moins. Je veux savoir, par exemple, si les méchans sont dangereux, & pour cela je forme ce raisonnement.

Les méchans sont ennemis de l'ordre.

Mais ceux qui sont ennemis de l'ordre, sont dangereux.

Donc les méchans sont dangereux.

J'ai dit qu'un raisonnement devoit avoir au moins trois termes, parce qu'il pourroit en avoir davantage. En effet, si après avoir consulté une troisième idée pour savoir si un attribut convient ou ne convient pas à un sujet, & après l'avoir comparé à un des termes, on ne sait point s'il convient ou ne convient pas au second terme, on en choisit un quatrième, un cinquième, &c. si cela ne suffit pas, jusqu'à ce qu'on vienne à un terme, qui est l'attribut de la conclusion avec le sujet. Exemple : On veut savoir si les ambitieux sont heureux, & pour cela on fait d'abord ce raisonnement.

Ceux-là ne sont point heureux qui desirent toujours.

Or les ambitieux desirent toujours.

Donc les ambitieux ne sont point heureux.

Voilà un raisonnement composé de trois termes. Or pour qu'il fût satisfaisant, il faudroit avoir prouvé que ceux qui ont quelque chose à desirer, ne sont point heureux. Il faut donc faire entrer cette raison dans le raisonnement, & alors les trois termes ne suffisent pas. Il est donc nécessaire d'en chercher un quatrième qui expose le malheur de ceux qui desirent, & cela peut se faire ainsi.

Les ambitieux sont pleins de desirs.

Ceux qui sont pleins de desirs, manquent de beaucoup de choses, parce qu'il est impossible qu'ils satisfassent tous leurs desirs.

Or ceux qui manquent de ce qu'ils desirent, ne sont point heureux.

Donc les ambitieux ne sont point heureux.

Les deux premiers membres d'un raisonnement, qui forment les deux propositions particulières, s'appellent *Prémices*, parce qu'ils se présentent d'abord à l'esprit, & que la conclusion en est une suite nécessaire. Ainsi si les prémices sont vrais,

la conclusion est nécessairement vraie. D'où l'on tire les règles suivantes pour faire un bon raisonnement.

I. Le moyen ne peut être pris deux fois particulierement, mais il doit être pris au moins une fois universellement, parce qu'il ne peut être pris pour deux différentes parties du même tout, & qu'on ne pourroit rien conclure nécessairement.

II. Les termes de la conclusion ne peuvent être pris plus universellement dans la conclusion que dans les prémices, parce qu'on ne peut rien conclure du particulier au général.

III. On ne peut rien conclure de deux propositions négatives, ces deux propositions séparant le sujet & l'attribut du moyen.

IV. On ne peut trouver une proposition négative par deux propositions affirmatives : car de ce que deux termes de la conclusion sont unis avec un troisième, on ne peut pas prouver qu'ils soient désunis entr'eux.

V. La conclusion suit toujours la plus foible partie ; c'est-à-dire que s'il y a une des deux propositions qui soit négative, elle doit être négative ; & s'il y en a une particulière, elle doit être particulière. Sans cela le moyen seroit désuni des deux parties de la conclusion.

VI. Ce qui conclut le général, conclut le particulier.

VII. De deux propositions particulières il ne s'ensuit rien, par la raison qu'on ne conclut rien lorsque le moyen est pris deux fois particulierement.

La quatrième partie de l'art de penser, a pour objet la manière de disposer de divers raisonnemens pour faire connoître un sujet : ce que nous avons appellé *Ordonner*, & ce qu'on appelle généralement méthode. Or cette action de l'esprit peut être dirigée par ces règles.

I. Ne laissez aucun des termes un peu obscurs sans les définir.

II. N'employez dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déja expliqués.

III. Ne demandez en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

IV. Prouvez toutes les propositions un peu obscures, en n'employant à leur preuve que des définitions qui auront précédé ou les axiomes qui auront été accordés, ou les propositions qui auront déja été démontrées, ou la construction de la chose même dont il s'agira lorsqu'il y aura quelqu'opération à faire.

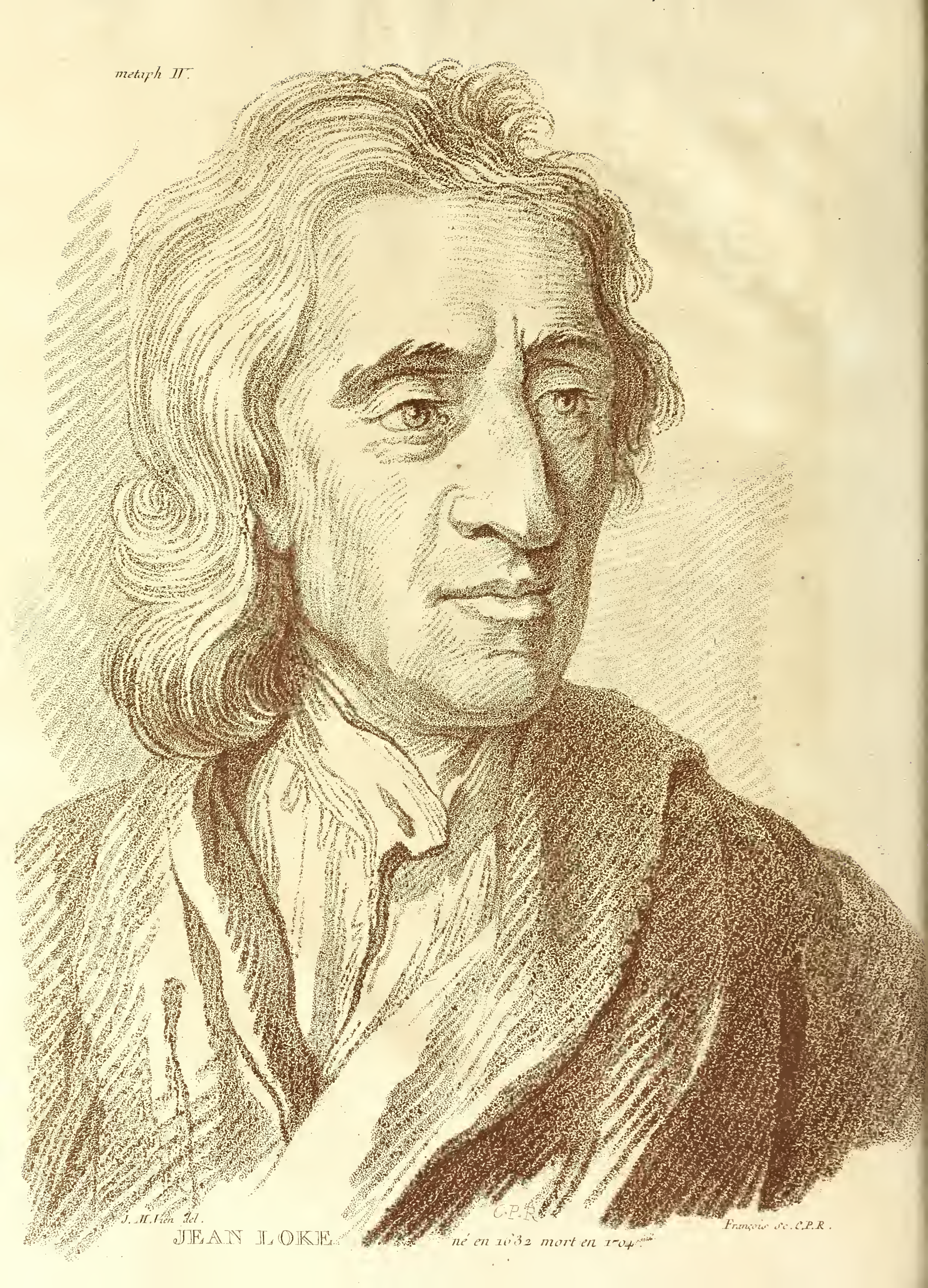
V. N'abusez jamais de l'équivoque des termes, en manquant d'y substituer mentalement les définitions qui les restraignent & qui les expliquent.

VI. Traitez les choses, autant qu'il est possible, dans leur ordre naturel, en commençant par les plus générales & les plus simples, & expliquant tout ce qui appartient à la nature du genre, avant que de passer aux espèces particulières.

VII. Divisez, autant qu'il se peut, chaque genre en toutes ses espèces, chaque tout en toutes ses parties, & chaque difficulté en tous ses cas.

Et telles sont les règles qu'on doit suivre pour acquerir le bon sens & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux, & pour donner à la raison l'exactitude, qui est une chose généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie.





JEAN LOKE né en 1632 mort en 1704.

LOKE. *

L'Art de penser, dont je viens de faire l'analyse, renferme la partie la plus importante de la Métaphysique, & doit servir par conséquent d'introduction à la connoissance entière de cette Science, dont je vais exposer les grands principes. Le Successeur de M. *Nicole* s'est proposé de développer la nature de l'esprit humain; de prendre, pour ainsi dire, un état de ses facultés; d'examiner l'étendue de ses forces, & de déterminer ce qui est proportionné à sa capacité. Cela a été exécuté avec une méthode, une profondeur & une subtilité qui laissent bien loin les Métaphysiciens, ses Prédecesseurs en ce genre de travail, puisque tous les Philosophes, qui avant lui avoient écrit sur la nature de l'entendement humain, avoient donné dans des extrêmités vicieuses. Les uns persuadés que cet entendement ne sauroit tout comprendre, & qu'il y a évidemment des connoissances qui sont au-dessus de sa portée, ont prétendu qu'il ne pouvoit connoître la vérité par le secours de la raison, avec une parfaite & entière certitude. Les autres au contraire se sont infatués que toutes les choses de ce monde étoient l'objet naturel de l'esprit humain; que l'homme pouvoit en acquerir une connoissance certaine, & qu'il n'y avoit absolument rien qui excédât sa portée. Quelques Sages avoient bien compris qu'il étoit un milieu entre ces deux extrêmes; mais personne n'avoit déterminé ce milieu. M. *Pascal* considérant la chose du côté de la morale, s'étoit contenté de dire qu'il étoit également dangereux de faire trop connoître à l'homme sa puissance, & de lui trop exposer sa bassesse (*a*). Et M. *Nicole* avoit remarqué que l'esprit humain est foible, borné, étroit, perpétuellement sujet à s'égarer, & en même temps si présomptueux, qu'il n'y a rien dont il ne se puisse croire capable (*b*). Ces sentimens étoient très-propres à jetter l'homme dans une lâche oisiveté & dans une entière inaction, ou à renouveller un dangereux pyrrhonisme. Il falloit donc, pour prévenir ces malheurs, examiner avec soin la capacité de l'Entendement; découvrir jusqu'où peuvent aller ses connoissances; fixer ce qu'il peut concevoir & ce qui passe son intelligence; en un mot, faire connoître véritablement sa nature en considérant tous les objets, par rapport à la proportion qu'ils ont avec ses facultés. Voilà la tâche que s'imposa & que remplit le Philosophe dont on va lire l'Histoire.

Jean Loke naquit à Wrington, à sept ou huit milles de Bristol, le 29 Août de l'année 1632. Son père, nommé *Jean Loke*, qui étoit Capitaine dans l'Armée du Parlement pendant les Guerres Civiles, eut un soin tout particulier de son éducation. Il lui fit faire ses premières études à Londres; & lorsqu'il eut 19 ans, il l'envoya à l'Académie d'Oxford, où il obtint pour lui une place d'aggrégé au Collège de Christ-Church (c'est-à-dire de l'Eglise du Christ.) Le jeune Loke s'y distingua d'abord; mais comme il ne pouvoit goûter les choses qu'on lui apprenoit, il se dégoûta de l'Académie, & en négligea les exercices qui ne lui paroissoient d'aucune utilité. Un jour en cherchant quelque Livre qui contînt une Doctrine plus satisfaisante que celle qu'on professoit à l'Académie, il parcourut la Philosophie de *Descartes*. Cette lecture lui fit un plaisir infini; & il en retira tant de fruit, qu'il n'attribua point comme auparavant, le peu de progrès qu'il avoit

* *Eloge de Loke* dans le VIe. Tome de la *Bibliotèque choisie* de M. *Leclerc*. *Eloge de Loke* dans les *nouvelles de la République des Lettres*, mois de Février 1705. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, article Loke. *Jacobi Brukeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. IV, *Pars altera*. Et ses Ouvrages.

(*a*) *Pensées de Pascal.*

(*b*) *Essais de Morale*, Tom. I, pag. 31.

fait dans la ſcience de la Philoſophie, à ſon défaut de pénétration, mais aux Auteurs qu'il avoit lûs & conſultés. Il ſe livra donc de nouveau à l'étude, & principalement à celle de la Médecine. Il y devint ſi habile, qu'il acquit l'eſtime des plus ſavans Médecins. Il fit même un petit Ouvrage que le fameux M. *Sydenham* approuva beaucoup. Il ne voulut cependant pas prendre des grades dans la Faculté : il ſe contenta du titre de Maître-ès-Arts.

LOKE avoit alors 32 ans. C'étoit un âge aſſez avancé pour qu'il dût ſonger à prendre un parti : mais l'amour de la Philoſophie l'abſorboit entierement, & il ſentoit le prix d'une vie libre. Il ſe laiſſa pourtant gagner par l'Envoyé du Roi d'Angleterre en Allemagne, qui étoit bien aiſe d'avoir pour compagnon de voyage un homme auſſi éclairé que notre Philoſophe. LOKE partit avec lui pour l'Allemagne & la Pruſſe ; & il s'attacha pendant cette courſe à étudier les hommes & à les connoître. De retour à Oxford, après un an d'abſence, il reprit le cours de ſes études. Cette vie retirée qu'il menoit dans cette Ville, n'étoit ſurement pas propre à lui procurer un état ou une fortune beaucoup plus aiſée que celle dont il jouiſſoit : il le ſavoit, & ne s'en embarraſſoit pas beaucoup. Il y a même apparence qu'il eût toujours vécu dans la retraite, ſi on ne l'eût contraint d'en ſortir. Milord *Ashley* ayant eu occaſion de connoître ce qu'il valoit dans une ſeule converſation, l'engagea à venir chez lui ; & afin de l'obliger à s'y fixer, c'eſt-à-dire à profiter des avantages qu'il vouloit lui procurer, il le chargea du ſoin de ſa ſanté. Ce fut une raiſon pour LOKE de ſe tenir auprès de lui. Ce Comte étoit naturellement fort haut ; mais ce n'étoit point avec LOKE qu'il prenoit ce ton de ſupériorité qui lui étoit ordinaire. Il l'écoutoit toujours favorablement & avec beaucoup de déférence. Il le gratifia même d'une penſion conſidérable. Notre Philoſophe n'avoit cependant encore rien publié qui pût annoncer ce qu'il devoit être un jour. Mais ce Milord ſe connoiſſoit en mérite ; & quelque modeſte que fût LOKE, ſa profonde ſagacité perçoit à travers ſa modeſtie. Ces deux qualités d'autant plus eſtimables qu'elles ſont rarement réunies, accompagnées d'une extrême candeur, lui concilièrent l'amitié des perſonnes de la première diſtinction, parmi leſquelles on nomme le Duc de *Buckingham* & Milord *Halifax*, qui avoient de l'eſprit & de la lecture, & qui ſe plaiſoient beaucoup à ſa converſation. Quoiqu'il eût l'air ſérieux, & qu'il leur parlât toujours avec des égards, il mêloit cependant dans ſes diſcours mille traits agréables & aſſez libres. Un jour ces Seigneurs, au lieu de converſer comme à leur ordinaire, demandèrent des cartes & jouèrent. LOKE les regarda jouer pendant quelque temps : après quoi ayant tiré des tablettes de ſa poche, il ſe mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces Seigneurs y prit garde, & lui demanda ce qu'il écrivoit. *Milord*, dit-il, *je tâche de profiter autant que je puis en votre compagnie ; car ayant attendu avec impatience l'honneur d'être préſent à une aſſemblée des plus ſages & des plus ſpirituels hommes de notre temps, & ayant eu enfin ce bonheur, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'écrire votre converſation ; & en effet j'ai mis ici en ſubſtance ce qui s'eſt dit depuis une heure ou deux.* On comprit par cette réponſe le ridicule qu'il y avoit à s'occuper de la ſorte. On quitta le jeu, & on paſſa le reſte du jour à s'entretenir de choſes également agréables & utiles.

Ce fut par cette manière de ſe comporter que notre Philoſophe devint ſi ami de Milord *Ashley*, que celui-ci ne pouvoit ſe paſſer de lui ; de ſorte qu'étant tombé malade à ſa maiſon de campagne, LOKE ne fut pas ſeulement chargé de lui adminiſtrer les remèdes qui lui étoient néceſſaires : il eut auſſi ſoin de mettre ordre à ſes affaires tant civiles qu'Eccléſiaſtiques.

Dans ce temps-là le Comte de *Northumberland* & ſon épouſe lui proposèrent de faire avec eux le voyage de France & d'Italie. Cette propoſition étoit trop attrayante, par l'envie que notre Philoſophe avoit de voir ces deux Etats, pour qu'il ne l'acceptât point. Les Mémoires

ſur ſa vie ne nous ont point inſtruit de ſes occupations dans des Pays peuplés d'illuſtres Savans, & où il dût faire une ample moiſſon de connoiſſances. Nous ſavons ſeulement qu'il y perdit le Comte; & que de retour à Londres, il logea comme auparavant chez Milord *Ashley*, qui étoit Chancelier de l'Echiquier, & qui le pria de ſe charger de perfectionner l'éducation de ſon fils unique âgé de 15 à 16 ans. LOKE s'acquitta de cette fonction avec tant de ſageſſe & de prudence, que les parens de ſon élève lui laiſsèrent le ſoin de le marier. Ce fut ici la dernière complaiſance qu'eut notre Philoſophe. Dégagé de tout ſoin, il ſe retira dans un endroit ſolitaire, & y forma le projet de ſon *Eſſai ſur l'Entendement humain*. Il avoit trente-huit ans. Il fut reçu alors de la Société Royale de Londres. Sa retraite ne fut pas longue : on l'en tira malgré lui. Milord *Ashley*, qui étoit devenu Comte de Schaftſbury, & Grand Chancelier d'Angleterre en 1672, eut la préférence. LOKE conſentit à accepter un appartement dans ſon Hôtel; & en reconnoiſſance de cette faveur, ce Seigneur lui donna la Charge de Sécrétaire de la Préſentation des Bénéfices. L'année ſuivante il encourut la diſgrace du Roi, & LOKE fut enveloppé dans cete diſgrace. Cela ſuſpendit les fonctions & les émolumens de ſa Charge. Pour le dédommager, on le fit Sécrétaire d'une Commiſſion qui regardoit le Commerce, & dont le revenu étoit de 500 livres ſterlings; mais cette place ayant été ſupprimée au mois de Décembre 1674, il demeura ſans emploi. Par ſurcroît de malheur, il ſe ſentit attaqué d'étiſie. On lui conſeilla de changer d'air; & quoiqu'il prît alors des grades dans la Faculté de Médecine, où il venoit d'être reçu Bachelier, il quitta Londres pour ſe rendre à Paris. Il y lia amitié avec les perſonnes les plus diſtinguées. Dans cet intervalle, le Comte ayant regagné les bonnes graces de ſon Souverain, LOKE retourna en Angleterre (en 1679) & il ſe retira à la campagne pour y reſpirer un air plus pur que celui de la Ville. A peine fut-il arrivé, que ſon Bienfaiteur le Chancelier perdit encore les bonnes graces du Roi. Cette nouvelle diſgrace l'allarma encore plus que la première. Il en craignit les ſuites. Pour ſe mettre en ſureté, il alla à Amſterdam, ſous prétexte de ſa ſanté. C'eſt-là qu'il perfectionna ſon Ouvrage de l'Entendement humain. Cette fuite indiſpoſa le Roi. Sa Majeſté manifeſta ſon reſſentiment par un ordre qu'elle donna au Collège de Chriſt-Church à Oxford, de rayer le nom de LOKE, malgré les prières de l'Evêque de cette Ville, *Jean Fel*. Ce fut là un ſujet à notre Philoſophe de s'affermir en quelque ſorte à Amſterdam. Dans cette vue, il forma une Société compoſée de MM. *Limborch*, *Leclerc*, & quelques autres Savans. Cette nouvelle parvint à ſes amis, qui en furent affligés. L'un d'eux (M. *Guill. Penn*) employa ſon crédit auprès du Roi, pour obtenir le pardon de LOKE; & il eût été exaucé, ſi celui-ci n'eût répondu à la lettre que cet ami lui écrivit à ce ſujet, qu'il n'avoit pas beſoin de pardon, puiſqu'il n'avoit commis aucun crime. Le Roi fut ſans doute informé de cette réponſe; car il le fit demander comme un mauvais Sujet aux Etats Généraux, par ſon Envoyé à la Haye, avec quatre-vingt-quatre perſonnes, qui mécontentes du Gouvernement, s'étoient attachées au Duc *de Monmouth*, lequel avoit formé une entrepriſe contre ſa Patrie auſſi téméraire que mal concertée. Notre Philoſophe paſſa ainſi pour un des adjoints au Duc *de Monmouth*. C'étoit une injuſtice bien grande qu'on lui faiſoit. Non-ſeulement il n'avoit aucune liaiſon avec ce Duc : il en faiſoit encore peu de cas. Afin de détruire ce ſoupçon, il quitta Amſterdam où étoit M. *de Monmouth*, & ſe réfugia à Utrecht. A la recommandation de M. *Limborch* & de M. *Guenelon*, chez lequel il logeoit, il fut très-bien reçu dans cette Ville de M. *Veen*, qui n'oublia rien pour lui rendre ſervice, & qui obtint même des Magiſtrats qu'ils le feroient avertir, ſi le Roi continuoit à le demander. Cela tranquilliſa LOKE. Cependant quelqu'un lui ayant perſuadé qu'il ſeroit plus en ſureté à Cléves, il s'y rendit, & s'y tint caché. Enfin en 1689 il obtint la permiſſion de retourner chez lui, & repartit

pour l'Angleterre. Il fit le voïage sur la flotte qui y conduisit la Princesse d'Orange. Son premier soin fut de se faire rétablir dans sa place du Collège de l'Eglise du Christ à Oxford, non dans le dessein d'y retourner, mais pour montrer qu'on l'avoit déplacé injustement. La place étoit remplie ; & comme on ne put se résoudre à remercier celui qui l'occupoit, on lui offrit une place de surnumeraire qu'il refusa. Il songea après cela à sa fortune. Il ne tint qu'à lui d'obtenir un Emploi considérable; mais il se contenta d'être l'un des Commissaires des Appels, Charge qui rend 200 livres sterlings par an. Vers le même temps on lui offrit un caractère public ; & il eut à son choix d'aller en qualité d'Envoyé chez l'Empereur, chez l'Electeur de Brandebourg, ou à quelqu'autre Cour, où il croiroit pouvoir résider dans un air convenable à sa santé. LOKE étoit trop Philosophe pour être sensible à un faste qui charme tant les gens du monde. Il connoissoit les douceurs de la retraite, & il les préféroit à tout l'éclat des honneurs. Il refusa donc heureusement cette offre. Je dis heureusement ; car en se renfermant chez lui, il mit la dernière main à son Essai sur l'Entendement humain : ouvrage qui lui a acquis plus de gloire que toutes les dignités, & qui a été plus utile aux hommes que les services qu'il auroit pû leur rendre dans les postes les plus éminens. Cet ouvrage parut en 1697. Le succès qu'il eut l'engagea à le perfectionner autant que cette perfection pouvoit dépendre de lui ; de sorte qu'il en publia une belle édition en 1706. Il mit au jour cette même année un Traité sur le Gouvernement Civil, sous le titre *De Imperio Civili*, dans lequel il combat le despotisme absolu.

A Londres comme dans toutes les Villes policées, on n'y laisse pas languir le mérite. Si le Philosophe s'obstine à vivre dans la médiocrité, le Gouvernement de son côté ne le quitte point qu'il ne l'ait comblé de biens & d'honneurs. On s'étoit rendu aux raisons de LOKE, lorsqu'il avoit refusé un caractère dans les Cours étrangères ; mais une place parmi les Seigneurs Commissaires établis pour l'intérêt du Commerce & des Plantations, s'étant trouvée vacante, on le força en quelque sorte à l'accepter. Notre Philosophe obéit. Il exerça cet Emploi pendant plusieurs années ; & on dit qu'il étoit l'ame de ce noble Corps. Cependant il étoit obligé de rester à Londres, où l'air incommodoit toujours plus sa mauvaise poitrine. Cette puissante raison le contraignit à se démettre de sa Charge. Il résolut donc de s'en dépouiller entre les mains du Roi ; & il se comporta dans cette occasion avec un désintereissement que les hommes ordinaires regarderoient comme sans exemple, mais que les Philosophes trouvent très-conformes à la raison & à la justice. Cette Charge lui rapportoit mille livres sterlings de revenu. Avant que de donner sa démission, il lui étoit facile d'entrer dans une espèce de composition avec tout prétendant, qui, averti en particulier de cette nouvelle, & appuyé de son crédit, auroit été en état d'emporter la place vacante sur tout autre concurrent. Notre Philosophe le savoit, & il n'en fut que plus circonspect sur la résolution qu'il avoit prise de n'en parler qu'au Roi. La chose faite, on ne manqua pas de lui faire sentir l'avantage qu'il auroit pû se procurer, & même en forme de reproche. *Je le savois bien*, répondit-il ; *mais ç'a été pour cela même que je n'ai pas voulu communiquer mon dessein à personne. J'avois reçu la place du Roi, j'ai voulu la lui remettre, pour qu'il en pût disposer selon son bon plaisir.*

Il songea après cela à chercher quelqu'endroit dans la Campagne, où il pût respirer un bon air. Il en parla au Comte de *Pembrock* son ami, lequel lui conseilla de choisir la Terre du Comte de *Masham*, à vingt-cinq milles de Londres, dans la Province d'Essex. Il s'offrit de l'accompagner, & l'assura que ce Comte, qu'il connoissoit très-particulierement, seroit extrêmement flaté qu'il lui donnât la préférence. LOKE se rendit à ces raisons. Il partit de Londres avec M. *de Pembrock*, & il fut reçu de M. le Comte *de Masham* & de Madame la Comtesse son épouse le plus gracieusement du monde. Ils prirent l'un & l'autre tant de soin de lui, que sa

santé

ſanté ſe rétablit en peu de temps. Il profita de cette ſituation heureuſe & de ſon loiſir, pour compoſer un Traité de l'éducation des Enfans. En même temps il publia une Lettre ſur la Tolérance. Il travailla enſuite ſur le Commerce; & il comprit que pour le rendre plus floriſſant, il falloit réduire les monnoies à leur juſte prix. C'eſt ce qu'il établit avec tant de ſolidité en 1695, qu'on lui adjugea une penſion de mille livres d'Angleterre ſur la Compagnie du Commerce & des Colonies.

En cette même année il mit au jour un Diſcours, où il prouve que le Chriſtianiſme eſt très-conforme à la raiſon (*Chriſtianiſmum rationi maximè conformem*). Il n'y a rien, dit LOKE, dans les décrets de la Religion Chrétienne, tels qu'on les trouve dans les Ecrits ſacrés, qui ſoit contraire aux notions vraies & réfléchies que la raiſon nous procure. Cet Ouvrage lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. Tous les Théologiens crièrent hautement contre cette Propoſition. Le fameux M. *Samuël Bernard*, & M. *Edvard Stillingfleet* Evêque de Worceſter, l'examinèrent particulierement & la condamnèrent. LOKE répondit à ces critiques; & comme les diſputes théologiques ſont toujours deſagréables, parce que la Religion y eſt intéreſſée, il prit le parti d'abandonner cette controverſe. Il renonça même à tout projet d'ouvrage. Il crut que cette affaire étoit un avertiſſement de vivre un peu pour lui. Il ſe livra à cette penſée avec d'autant plus de plaiſir, qu'il jouiſſoit quelquefois de l'entretien de ſes amis, conſtamment de la compagnie de Madame *de Masham*, qu'il eſtimoit beaucoup, & qu'il ſentoit le prix d'une vie auſſi douce que tranquille. D'ailleurs ſa ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour. Il eût été téméraire de trop s'appliquer dans cet état. Notre Philoſophe comprit tout cela. Réfléchiſſant ſur le danger où il étoit, il crut que la ſeule choſe qui lui reſtoit à faire, étoit de s'occuper de l'étude de l'Ecriture Sainte. C'eſt auſſi ce qu'il fit juſqu'à la fin de ſa vie. Il jugea qu'elle approchoit par une obſervation qu'il fit ſur l'affoibliſſement dans lequel il tomba au commencement de l'Eté. Cette ſaiſon bien loin de produire cet effet chez lui, lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. De cette contrariété il conclut que ſa conſtitution étoit totalement dérangée. Il en parloit aſſez ſouvent, mais toujours avec beaucoup de ſérénité. Quoiqu'il penſât qu'il n'y avoit point de remède à ſon mal, il n'oublia rien pour ſe procurer les ſecours que ſon habileté dans la Médecine pouvoit lui fournir, afin de prolonger ſa vie. Sa prédiction ne tarda pas néanmoins à s'accomplir. Ses jambes commencèrent à s'enfler; & cette enflure augmentant tous les jours, ſes forces diminuèrent d'une manière très-ſenſible. Il vit clairement alors qu'il lui reſtoit peu de temps à vivre, & il ſe diſpoſa à quitter ce monde. Enfin les forces lui manquèrent tout à coup, & on le crut à l'extrêmité. On lui demanda s'il penſoit qu'il touchât à ſa dernière heure: il répondit que cela arriveroit dans trois ou quatre jours. Il eut tout de ſuite une ſueur froide, & qui ſe diſſipa heureuſement. La nuit étant venue, tout le monde ſortit de ſa chambre, & Madame *de Masham* ſe trouvant ſeule, LOKE lui dit: *qu'il avoit vécu aſſez long-tems, & qu'il remercioit Dieu d'avoir paſſé heureuſement ſes jours, mais que cette vie ne lui paroiſſoit que pure vanité.* Il pria en même temps cette Dame, qu'on ſe ſouvînt de lui dans la prière du ſoir. Elle répondit que s'il le vouloit, toute la famille viendroit prier Dieu dans ſa chambre: à quoi il conſentit, pourvû, dit-il, que cela ne cauſe pas trop d'embarras. On s'y rendit donc, & on pria en particulier pour lui.

Entre onze heures & minuit il parut un peu mieux. Madame *de Masham* ſe diſpoſoit à le veiller; mais il ne le voulut pas permettre, & il lui dit qu'il croyoit qu'il dormiroit, & que s'il ne dormoit point, il la feroit appeller. Il paſſa la nuit ſans fermer l'oeil. Le lendemain il ſe fit porter dans ſon cabinet; & là ſur un fauteuil & dans une eſpèce d'aſſoupiſſement, quoique maître de ſes penſées, comme il paroiſſoit par ce qu'il diſoit de temps en temps, il rendit l'eſprit vers les trois heures après midi le 8 Novembre de l'année 1704.

LOKE étoit prudent sans être fin. Ses manières douces & polies lui avoient acquis l'estime & l'amitié de toutes les personnes qui le connoissoient. Quoiqu'il aimât les conversations sur des sujets utiles, il croyoit que le temps étoit également employé dans celles où l'on parle beaucoup pour dire des riens ; & il disoit que pour employer utilement une partie de cette vie, il falloit passer l'autre à de simples divertissemens. Aussi se livroit-il volontiers à une conversation libre & enjouée. Il savoit plusieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la manière dont il les racontoit. La raillerie étoit aussi fort de son goût, mais c'étoit la raillerie innocente & délicate. Toujours aisé dans sa conduite, il dédaignoit ces airs de gravité par lesquels les Savans veulent se distinguer du reste des hommes. Il se divertissoit même à tourner cette gravité en ridicule, & il citoit avec plaisir à cette occasion cette définition de M. *de la Rochefoucault :* la gravité est un mistère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit. Il aimoit sur-tout l'ordre, & il l'observoit en toutes choses avec une exactitude admirable. Comme il n'estimoit les occupations des hommes qu'à proportion de leur utilité, il faisoit peu de cas de ces Critiques purs Grammairiens, qui consument leur temps à composer des mots & des phrases. Il goûtoit encore moins les disputeurs de profession. Et il méprisoit ouvertement ces Ecrivains qui ne travaillent qu'à détruire sans rien établir eux-mêmes. *Un bâtiment*, dit-il, *leur déplaît : ils y trouvent de grands défauts : qu'ils le renversent à la bonne heure, pourvu qu'ils tâchent d'en élever un autre à la place, s'il est possible.* Il conseilloit de jetter sur le papier ce qu'on avoit assez médité, afin de soulager l'esprit dans l'effort qu'il fait pour retenir clairement une longue suite de conséquences, & d'en pouvoir mieux juger en le voyant tout ensemble. Il vouloit aussi qu'on communiquât ses pensées à quelque ami, sur-tout lorsqu'on se proposoit d'en faire part au public ; parce que, disoit-il, notre esprit est trop borné & trop sujet à erreur, pour ne nous pas défier de nos lumières. Il étoit fort libéral de ses avis, & ne les refusoit à personne ; mais l'expérience lui avoit appris qu'on doit être très-circonspect sur cet article. En effet tout le monde n'a pas l'esprit assez bien fait pour recevoir des avis; & en général les bons conseils ne servent point à rendre les gens plus sages. Au reste personne n'a jamais mieux connu l'art de s'accommoder à la portée de toutes sortes d'esprits. Avec un Jardinier il parloit jardinage, avec un Jouaillier pierreries, avec un Horloger Montres, &c. *Par-là*, disoit-il, *je plais à tous ces gens-là, qui pour l'ordinaire ne peuvent parler pertinemment d'autre chose. Comme ils voyent que je fais cas de leurs occupations, ils sont charmés de me faire voir leur habileté, & moi je profite de leur entretien.* Il avoit acquis ainsi une assez grande connoissance des Arts, dont il faisoit un cas infini. Quant à son humeur, il étoit naturellement assez sujet à la colère ; mais ses accès ne lui duroient pas long-temps, & il se blâmoit souvent lui-même de cette foiblesse. Par le détail de sa vie on a vu qu'il a vécu en honnête homme, & qu'il est mort pénétré de la bonté de Dieu. Comme ce dernier article est très-important pour sa mémoire, je vais copier ici une Lettre qu'il écrivit à M. *Collins* peu de jours avant sa mort, dans laquelle il expose ses derniers sentimens.

Lettre de LOKE *à M. Collins.*

» Je sai que vous m'avez aimé pendant ma vie, & que vous conserverez le souvenir de ma mémoire après ma mort. Tout l'usage que vous en devez faire, c'est de reconnoître que cette vie est une scène de vanité qui passe bientôt, & qui ne procure de véritable satisfaction qu'autant qu'on se rend témoignage d'avoir bien fait, & qu'on nourrit l'espérance d'une autre vie : c'est ce que je puis vous assurer par expérience, & ce dont vous reconnoîtrez la vérité quand vous en viendrez au compte. Adieu : je vous laisse mes vœux les plus doux. » *Jean Loke* (*a*).

(*a*) *Collection of Several, Pieces of M. John Loke*, pag. 328.

Système de LOKE *sur la nature & les facultés de l'Entendement humain.*

Un principe étoit reçu dans l'antiquité : c'est que toutes nos idées viennent des sens. Ce principe fut renouvellé à la renaissance des Lettres, adopté & combattu (*a*). Ceux qui l'attaquèrent, prétendirent qu'il y avoit des vérités, comme *ce qui est, est ; il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps*, &c. dont tous les hommes conviennent généralement ; & cela ne peut être, dit-on, à moins que ces vérités ne soient innées. A cela on répond que les enfans & les idiots n'en ont pas la moindre idée, & n'y pensent en aucune manière. Et sur ce qu'on réplique que les hommes ne donnent leur consentement à ces vérités que quand ils ont atteint l'âge de raison, on demande qu'est-ce que la raison, si ce n'est la faculté de déduire de principes déja connus des vérités inconnues ? Cela étant, on ne peut regarder comme un principe une vérité innée, ce qu'on ne sauroit découvrir que par le moyen de la raison ; car il faudroit admettre pour vérités innées toutes les vérités que la raison peut nous faire connoître ; & dès-lors il n'y auroit plus de différence entre les vérités les plus sensibles & les vérités les plus abstraites, entre les axiomes des Mathématiciens & les théorêmes qu'ils en déduisent. Le sens raisonnable qu'on peut donner à cette proposition, que les hommes donnent leur consentement à ces vérités lorsqu'ils viennent à faire usage de la raison, est que l'esprit venant à se former des idées générales & abstraites, & à comprendre les noms généraux qui les représentent, dans le temps que la faculté de raisonner commence à se déployer, & tous ces matériaux se multipliant à mesure que cette faculté se perfectionne, il arrive ordinairement que les enfans n'acquièrent ces idées générales, & n'apprennent les noms qui servent à les exprimer, que lorsqu'ayant exercé leur raison pendant un assez long-temps sur des idées familières & plus particulières, ils sont devenus capables d'un entretien raisonnable, par le commerce qu'ils ont eu avec d'autres hommes. Un enfant, par exemple, ne vient à connoître que 3 & 4 sont égaux à 7, que lorsqu'il est capable de compter jusqu'à 7 ; qu'il a acquis l'idée de ce qu'on nomme égalité, & qu'il sait comment on la nomme. Quand il en est venu là, dès qu'on lui dit que 3 & 4 sont égaux à 7, il n'a pas plutôt compris le sens de ces paroles, qu'il donne son consentement à cette proposition, ou pour mieux dire qu'il en apperçoit la vérité.

De-là il suit que [quoiqu'il y ait plusieurs propositions générales, qui sont toujours reçues avec un entier consentement, lorsqu'on les propose à des personnes qui sont parvenues à un âge raisonnable, & qui étant accoutumées à des idées abstraites & universelles, savent les termes dont on se sert pour les exprimer ; cependant comme ces vérités sont inconnues aux enfans dans le temps qu'ils connoissent d'autres choses, on ne peut point dire qu'elles soient reçues d'un consentement universel de tout être doué d'intelligence ; & par conséquent on ne sauroit supposer en aucune manière qu'elles soient *innées*. Car il est impossible qu'une vérité *innée* (s'il y en a de telles) puisse être inconnue du moins à une personne qui connoît déja quelqu'autre chose ; parce que s'il y a des vérités innées, il faut qu'il y ait des pensées innées : car on ne sauroit concevoir qu'une vérité soit dans l'esprit, si l'esprit n'a jamais pensé à cette vérité. D'où il s'ensuit évidemment que s'il y a des vérités *innées*, il faut de nécessité que ce soient les premiers objets de la pensée, la première chose qui paroisse dans l'esprit].

La conséquence qu'on tire de ce raisonnement, est que nous n'avons d'idées que des choses sensibles, ou que celles qui paroissent ne point venir des sens sont en quelque sorte des idées de définition, c'est-à-dire des idées formées par des mots qu'on a définis, ou auxquels on a attaché un sens. Le mot *Dieu* ne nous donne point assurément l'idée du Créateur ; mais il

(*a*) Voyez *la Logique ou l'art de penser*, pag. 10 & suiv. de la sixième Edition.

exprime un Etre ſuprême, tout-puiſſant, infiniment ſage, & doué d'une intelligence infinie, toutes qualités que nous ne connoiſſons que par la définition des mots dont nous nous ſervons pour les exprimer (*a*).

Cela poſé, le Comte de *Schatsbury* demande ſi l'idée d'une femme & ce qu'on en deſire eſt une idée innée, & ſi elle s'enſeigne dans quelque Catéchiſme. Si nous n'avions, dit-il, ni Ecoles de Venus, ni des Livres qui nous inſtruiſiſſent là-deſſus, nous ſerions donc dans une parfaite ignorance à cet égard, juſqu'à ce que nos parens nous euſſent donné des leçons ſur cette matière. Et ſi la tradition venoit à ſe perdre, le genre humain pourroit fort bien périr (*b*).

Cette objection porte ſur l'appetit propre aux hommes, ſur certains penchans qui leur ſont naturels, qu'on confond avec nos connoiſſances. Car [la nature a mis dans tous les hommes l'envie d'être heureux, & une forte averſion pour la misère. Ce ſont-là des principes de pratique véritablement *innés*, & qui ſelon la deſtination de tout principe de pratique ont une influence continuelle ſur toutes nos actions. On peut d'ailleurs les remarquer dans toutes ſortes de perſonnes de quelqu'âge qu'elles ſoient, en qui ils paroiſſent conſtamment & ſans diſcontinuation : mais ce ſont-là des inclinations de notre ame vers le bien, & non pas des impreſſions de quelque vérité, qui ſoient gravées dans notre Entendement. Je conviens (c'eſt *Loke* qui parle) qu'il y a dans l'ame des hommes certains penchans qui y ſont imprimés naturellement, & qu'en conſéquence des premières impreſſions que les hommes reçoivent par le moyen des ſens, il ſe trouve certaines choſes qui leur plaiſent, & d'autres qui leur ſont deſagréables, certaines choſes pour leſquelles ils ont du penchant, & d'autres dont ils s'éloignent & qu'ils ont en averſion : mais cela ne ſert de rien pour prouver qu'il y a dans l'ame des caractères innés, qui doivent être les principes de connoiſſance, qui règlent actuellement notre conduite. Bien loin qu'on puiſſe établir par là l'exiſtence de ces ſortes de caractères, on peut inférer au contraire qu'il n'y en a point du tout : car s'il y avoit dans notre ame certains caractères qui y fuſſent gravés naturellement comme autant de principes de connoiſſance, nous ne pourrions que les appercevoir agiſſant en nous, comme nous ſentons l'influence que les autres impreſſions naturelles ont naturellement ſur notre volonté & ſur nos deſirs : je veux dire l'envie d'être heureux, & la crainte d'être miſérables. Deux principes qui agiſſent conſtamment en nous, & les motifs inſéparables de toutes nos actions, auxquelles nous ſentons qu'ils nous pouſſent & nous déterminent inceſſamment].

Voilà donc deux principes innés : mais ces principes ne renferment-ils pas une idée du moins confuſe du bonheur & de la misère ?

Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y a point d'idées innées, l'ame eſt comme une table raſe, vuide de tous caractères, ſans aucune idée quelconque. Cela étant (ou ſuppoſé) comment reçoit-elle des idées ? D'où puiſe-t-elle tous ces matériaux, qui ſont comme le fond de tous ſes raiſonnemens & de toutes ſes connoiſſances ? De l'expérience. Les obſervations que nous faiſons ſur les objets extérieurs & ſenſibles, ou ſur les opérations intérieures de notre ame que nous appercevons, & ſur leſquelles nous réfléchiſſons nous-mêmes, fourniſſent à notre eſprit les matériaux de toutes ſes penſées. Ce ſont là les deux ſources d'où découlent toutes les idées que nous avons ou que nous pouvons avoir naturellement.

Premierement, nos ſens frappés par les objets extérieurs, font entrer dans notre ame pluſieurs perceptions diſtinctes des choſes, ſelon les diverſes manières dont ces objets agiſſent ſur nos ſens. C'eſt ainſi que nous acquerons les idées que nous avons du *blanc*, du *jaune*, du *chaud*, du

(*a*) Voyez ci-après la démonſtration de *Clarke* ſur l'exiſtence de Dieu.

(*b*) *Several Letters Written by a Nobleman.* Lett. VIII.

froid, du *dur*, du *mou*, du *doux*, de *l'amer*, & en général de tout ce que nous appellons *qualités ſenſibles*.

La ſeconde ſource, c'eſt la perception des opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par les ſens : opérations, qui devenant l'objet des réflexions de l'ame, produiſent dans l'entendement une autre eſpèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir : telles ſont les idées de ce qu'on appelle *appercevoir*, *penſer*, *douter*, *croire*, *raiſonner*, *connoître*, *vouloir*, & toutes les actions de notre ame, de l'exiſtence deſquelles étant pleinement convaincus, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, nous recevons par leur moyen des idées auſſi diſtinctes que celles que les corps produiſent en nous, lorſqu'ils viennent à frapper nos ſens.

Ainſi les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles, & l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations. D'où il ſuit que l'homme n'a d'autres idées que celles qui y ont été produites par ces deux voies.

Les idées que les objets extérieurs nous fourniſſent, entrent dans notre ame de quatre manières différentes. Nous acquerons les unes par un ſeul ſens. Les autres entrent dans l'eſprit par plus d'un ſens. Les troiſiémes y viennent par la ſeule réflexion. Et nous recevons les quatriémes par toutes les voies de la ſenſation auſſi-bien que de la réflexion. Il y a des idées qui n'entrent dans l'eſprit que par un ſeul ſens. La lumière & les couleurs entrent uniquement par les yeux ; le bruit & le ſon entrent par les oreilles ; les différens goûts par le palais, & les odeurs par le nez. Les organes ou nerfs, après avoir reçu les impreſſions de dehors, les portent au cerveau, qui eſt pour ainſi dire la *chambre d'audience*, où elles ſe préſentent à l'ame ; & ſi quelques-uns de ces organes viennent à être détraqués, enſorte qu'ils ne puiſſent point exercer leur fonction, ces ſenſations n'y ſont point admiſes : elles ne peuvent plus ſe préſenter à l'entendement, & en être apperçues par aucune autre voie.

Les idées qui s'introduiſent dans l'eſprit par toutes les voies de la ſenſation & par réflexion, ſont le *plaiſir*, la *douleur* ou *l'inquiétude*, *l'exiſtence*, *l'unité* & *la puiſſance*.

On entend par *Plaiſir* & *Douleur* tout ce qui nous plaît ou nous incommode, ſoit qu'il procéde des penſées de notre eſprit, ou de quelque choſe qui agiſſe ſur notre corps. Ainſi quoiqu'on appelle l'un *ſatisfaction*, *contentement*, *bonheur*, &c. & l'autre *inquiétude*, *peine*, *douleur*, *tourment*, *affliction*, *misère*, &c. ce ne ſont dans le fond que différens degrés de la même choſe, leſquels ſe rapportent à des idées de plaiſir & de douleur, de contentement ou d'inquiétude. L'une (la douleur) & l'autre (le plaiſir) ſont ſouvent produites par les mêmes objets & par les mêmes idées qui nous cauſent du plaiſir. C'eſt ainſi que la chaleur, qui dans un certain degré nous eſt agréable, venant à s'augmenter, nous cauſe de la douleur.

L'*Exiſtence* & l'*Unité* ſont deux autres idées qui ſont communiquées à l'entendement par chaque objet extérieur, & par chaque idée que nous appercevons en nous-mêmes. Lorſque nous avons des idées dans l'eſprit, nous les conſiderons comme y étant actuellement ; de même que nous conſiderons les choſes comme étant actuellement hors de nous, c'eſt-à-dire comme actuellement *exiſtantes* en elles-mêmes. D'autre part, ce que nous conſiderons comme une ſeule choſe, ſoit que ce ſoit un être réel ou une ſimple idée, ſuggère à notre entendement l'idée de *l'unité*.

Et la *Puiſſance* eſt une de ces idées ſimples que nous recevons par ſenſation & par réflexion. Lorſque nous obſervons en nous-mêmes que nous penſons & que nous pouvons penſer, & que nous pouvons quand nous voulons mettre en mouvement certaines parties de notre corps qui ſont en repos, nous avons alors l'idée de la *puiſſance*. Cette idée s'acquiert par les ſenſations que font en nous les effets que les corps ſont capables de produire les uns ſur les autres, & par la réflexion que nous faiſons ſur ces ſenſations.

Reſte encore une dernière idée plus abſtraite que les autres dont je viens de parler, c'eſt celle de la *ſucceſſion*. Elle naît de

la réflexion que nous faisons sur nos idées, quand nous les considerons de suite l'une se succédant à l'autre, sans aucune intermission.

Ce sont là presque les seules idées que nous ayons, & dont notre esprit tire toutes ses autres connoissances. Nous les retenons de deux manières : la première, en conservant l'idée qui a été introduite par l'esprit, actuellement présente pendant quelque temps ; ce qu'on appelle *attention* ou *contemplation :* l'autre manière, en rappellant & ranimant, pour ainsi dire, dans l'esprit ces idées, qui après y avoir été imprimées, avoient disparu, & avoient été entierement éloignées de sa vue. On donne à cette seconde faculté de l'entendement le nom de *répétition* ou de *réminiscence.* L'attention & la répétition servent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire ; & comme celles qui font des impressions plus durables & plus profondes sont plus aisées à retenir, telles que celles qui sont accompagnées de plaisir ou de douleur, elles sont aussi plus aisées à rappeller. D'où il suit que quoique les idées qui ont été déja imprimées dans l'esprit ne lui soient pas constamment présentes, elles lui sont pourtant connues à l'aide de la réminiscence, comme y ayant été auparavant empreintes.

L'esprit a une autre faculté qui consiste à discerner ou distinguer ses différentes idées, & par laquelle il juge de l'évidence & de la certitude de plusieurs propositions, de celles-là même qui sont les plus générales ; de sorte qu'il apperçoit que deux idées sont semblables ou différentes entr'elles. Cela s'opère par plusieurs actes qui forment d'autres idées tirées des idées simples qu'il a reçues, & qui sont les matériaux & les fondemens de toutes ses pensées. Ces actes consistent principalement, 1°. A combiner plusieurs idées simples en une seule ; & par ce moyen décomposer toutes les idées complexes qui sont formées de plusieurs idées simples mises ensemble, comme une *Armée*, *l'Univers*, &c. 2°. A joindre deux idées ensemble, tant simples que complexes, & à les placer l'une près de l'autre, ensorte qu'on les voie tout à la fois sans les combiner en une seule idée : c'est par-là que l'esprit se forme toutes les idées de relation. 3°. Et à séparer des idées d'avec toutes les autres qui existent actuellement avec elles : c'est ce qu'on nomme *abstraction ;* & c'est par cette voie que l'esprit forme toutes ses idées générales.

Par cette faculté que l'esprit a de répéter & de joindre ensemble des idées, il peut varier & multiplier à l'infini les objets de ses pensées au-delà de ce qu'il reçoit par sensation ou par réflexion : mais ces idées se réduisent toujours à ces idées simples que l'esprit a reçues de ces deux sources, & qui sont les matériaux auxquels se résolvent enfin toutes les compositions qu'il peut faire, comme on va le voir.

Les principales idées simples sont celles du plaisir & de la douleur : je l'ai déja dit. Or toutes les choses sont bonnes ou mauvaises relativement à ces deux sentimens ; d'où découlent toutes les idées du bien & du mal. En effet nous nommons BIEN, *tout ce qui est propre à produire & à augmenter le plaisir en nous, ou à diminuer & à abreger la douleur ;* ou bien *à nous procurer ou conserver la possession de tout autre bien en l'absence de quelque mal que ce soit.* Au contraire nous nommons MAL, *ce qui est propre à produire ou augmenter en nous quelque douleur, ou à diminuer quelque plaisir que ce soit ;* ou bien *à nous causer du mal, ou à nous priver de quelque bien que ce soit.*

Ces deux sentimens sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions. En réfléchissant sur le plaisir qu'une chose absente ou présente peut produire en nous, nous avons l'idée que nous appellons *Amour.* Au contraire la réflexion du desagrément ou de la douleur qu'une chose présente ou absente peut produire en nous, nous donne l'idée de ce que nous nommons *Haine.* L'inquiétude que nous ressentons pour une chose qui donneroit du plaisir si elle étoit présente, c'est ce qu'on nomme *Desir*, lequel est plus ou moins grand, lorsque cette inquiétude est plus ou moins ardente.

La *Joie* est un plaisir que l'ame ressent ; lorsqu'elle considère la possession d'un bien présent ou futur comme assurée ; & nous sommes en possession d'un bien, lorsqu'il est

de telle ſorte en notre pouvoir que nous pouvons en jouir quand nous voulons. La *Triſteſſe* eſt une inquiétude de l'ame, lorſqu'elle penſe à un bien perdu, dont elle auroit pu jouir plus long-temps, ou quand elle eſt tourmentée d'un mal actuellement préſent. *L'Eſpérance* eſt ce contentement de l'ame que nous trouvons en nous-mêmes, lorſque nous penſons à la jouiſſance qu'elle doit probablement avoir d'une choſe qui eſt propre à lui donner du plaiſir. La *Crainte* eſt une inquiétude que nous reſſentons, quand nous penſons à un mal futur qui peut nous arriver. Le *Deſeſpoir* eſt la penſée qu'on a qu'un bien ne peut être obtenu : penſée qui agit différemment dans notre eſprit; car quelquefois elle y produit l'inquiétude & l'affliction, & quelquefois le repos & l'indolence. La *Colère* eſt cette inquiétude ou ce déſordre que nous reſſentons après avoir reçu quelque injure, & qui eſt accompagnée d'un deſir de nous venger. Enfin *l'Envie* eſt une inquiétude de l'ame cauſée par la conſidération d'un bien que nous deſirons, lequel eſt poſſédé par une autre perſonne, que nous eſtimons ne l'avoir pas ſi bien mérité que nous.

Ces deux dernières paſſions ne ſont pas ſimplement produites en elles-mêmes par la douleur ou par le plaiſir, mais elles renferment certaines conſidérations de nous-mêmes & des autres jointes enſemble. Et comme tous les hommes n'ont pas de l'eſtime de leur propre mérite, ou le deſir de la vengeance, qui ſont les mobiles de ces deux paſſions, elles ne ſe trouvent pas chez tous les hommes. A l'égard des autres qui ſe terminent purement à la douleur & au plaiſir, tout le monde les reſſent. Car nous *aimons*, nous *deſirons*, nous nous *réjouiſſons*, nous eſpérons ſeulement par rapport au plaiſir. Au contraire, c'eſt uniquement en vue de la douleur que nous *haïſſons*, que nous *craignons*, & que nous nous *affligeons*.

Concluons donc que nous n'avons d'autre objet de nos penſées & de nos raiſonnemens que nos propres idées, qui ſont la ſeule choſe que nous contemplions ou que nous puiſſions contempler, & que par conſéquent c'eſt ſur ces idées que roule toute notre connoiſſance. On donne le nom de CONNOISSANCE *à la perception de la liaiſon & convenance, ou de l'oppoſition & diſconvenance qui ſe trouvent entre deux de nos idées.* Cette convenance ou diſconvenance ſe réduit à quatre eſpèces, qui ſont : 1. *Identité* ou *Diverſité*. 2. *Relation*. 3. *Coexiſtence* ou *Connexion néceſſaire*. 4. *Exiſtence réelle*.

L'Identité & la Diverſité ſont un acte de l'eſprit par lequel il apperçoit les idées qu'il a; voit ce que chacune eſt en elle-même; diſtingue leur différence, & comment chacune n'eſt pas l'autre. La Relation eſt la perception du rapport qui eſt entre deux idées de quelque eſpèce qu'elles ſoient, ſubſtances, modes ou autres. La troiſiéme eſpèce de convenance ou de diſconvenance qu'on peut trouver dans nos idées, & ſur laquelle s'exerce l'eſprit dans la Coexiſtence ou la Non-coexiſtence, c'eſt le même ſujet : ce qui regarde particulierement les ſubſtances. Enfin la dernière eſpèce de convenance, c'eſt celle d'une Exiſtence actuelle & réelle, qui convient à quelque choſe dont nous avons l'idée dans l'eſprit.

Les idées qu'on fait intervenir pour montrer la convenance de deux autres, on les nomme des *Preuves*. Et lorſque par le moyen de ces preuves on vient à appercevoir la convenance ou la diſconvenance des idées que l'on conſidère, on a une *Démonſtration*, par laquelle l'eſprit voit clairement que la choſe eſt ainſi & non autrement. On donne le nom de *Sagacité* à la diſpoſition que l'eſprit a de trouver ces idées moyennes, qui montrent la convenance ou la diſconvenance de quelqu'autre idée, & à les appliquer comme il faut.

On appelle cette connoiſſance *connoiſſance démonſtrative*, pour la diſtinguer de la connoiſſance de ſimple vue, qu'on nomme *intuitive*. Cette dernière eſt plus parfaite que l'autre, parce que l'eſprit apperçoit la vérité dès qu'elle eſt tournée vers lui, comme l'œil voit la lumière à l'inſtant que la vue eſt dirigée vers un corps lumineux : au lieu que dans une démonſtration ce n'eſt point par une ſeule vue paſſagère qu'on peut la découvrir, mais en

s'engageant dans une certaine progreſſion d'idées faites peu à peu & par degrés : ce qui ne ſe fait pas ſans peine & ſans attention.

Au reſte, à chaque pas que l'eſprit fait dans une démonſtration, il faut qu'il apperçoive par une connoiſſance de ſimple vue la convenance ou la diſconvenance de chaque idée, qui lie enſemble les idées entre leſquelles elle intervient pour montrer la convenance ou la diſconvenance des deux idées extrêmes. Sans cela, on auroit encore beſoin de preuves pour faire voir la convenance ou la diſconvenance que chaque idée moyenne a avec celles entre leſquelles elle eſt placée, puiſqu'il n'y a point de connoiſſance, lorſqu'il n'y a point de perception d'une telle convenance ou diſconvenance.

Les deux premiers degrés de connoiſſance ſont donc l'intuition & la démonſtration. Tout ce qui ne peut pas ſe rapporter à l'un d'eux, avec quelqu'aſſurance qu'on le reçoive, eſt *Foi* ou *Opinion*, & non point connoiſſance du moins à l'égard de toutes les vérités générales. Car l'eſprit a encore une perception qui regarde l'exiſtence particulière des êtres finis hors de nous : connoiſſance qui va au-delà de la ſimple probabilité ; mais qui n'a pourtant pas toute la certitude des deux degrés de connoiſſance dont on vient de parler : c'eſt celle qui regarde l'exiſtence des objets particuliers qui exiſtent hors de nous, en vertu de cette perception & de ce ſentiment intérieur que nous avons de l'introduction actuelle des idées qui nous viennent de la part de ces objets. Ceci forme une troiſiéme connoiſſance qu'on appelle *Senſitive*, qui a, comme les deux précédentes, je veux dire *l'Intuitive* & la *Démonſtrative*, différens degrés & différentes voies d'évidence & de certitude.

De tout cela il ſuit : I. Que nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance où nous n'avons aucune idée.

II. Que nous ne ſaurions avoir de connoiſſance qu'autant que nous pouvons appercevoir la convenance ou la diſconvenance de nos idées : ce qui ſe fait, comme on a vu, de trois manières ; ou par *Intuition*, c'eſt-à-dire en comparant immédiatement deux idées ; ou par *Raiſon*, en examinant la connoiſſance de deux idées par l'intervention de quelques autres idées ; ou par *Senſation*, en appercevant l'exiſtence des choſes particulières.

III. Que nous ne ſaurions avoir une connoiſſance intuitive qui s'étende à toutes nos idées, & à tout ce que nous voudrions ſavoir ſur leur ſujet, parce que nous ne pouvons point examiner & appercevoir toutes les relations qui ſe trouvent entr'elles, en les comparant immédiatement l'une avec l'autre.

IV. Que notre connoiſſance raiſonnée ne peut point embraſſer toute l'étendue de nos idées ; parce qu'entre deux différentes idées que nous voudrions examiner, nous ne ſaurions trouver toujours des idées moyennes, que nous puiſſions lier l'une à l'autre par une connoiſſance intuitive dans toutes les parties de la déduction ; & par-tout où cela manque, la connoiſſance & la démonſtration nous manquent auſſi.

V. Que la connoiſſance ſenſitive eſt beaucoup moins étendue que les deux autres, parce qu'elle ne s'étend pas au-delà de l'exiſtence des choſes qui frappent actuellement nos ſens.

Ainſi l'étendue de notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes ; mais elle ne répond point encore à l'étendue de nos propres idées. Cela forme des bornes très-étroites ; & il eſt viſible que notre ignorance a beaucoup plus d'étendue. Les choſes les moins conſidérables & les plus communes ont des côtés obſcurs où la vue la plus pénétrante ne ſauroit rien diſcerner. Les cauſes de cette ignorance ſont telles. Nous manquons d'idées. Nous ne ſaurions découvrir la connexion qui eſt entre les idées que nous avons. Nous négligeons de ſuivre & d'examiner exactement nos idées.

Premierement, nous n'avons que des idées imparfaites & incomplettes des corps qui ſont à notre diſpoſition ; & pour que nous acquerions à leur égard une véritable connoiſſance, il faudroit que nos idées fuſſent claires & complettes. En ſecond

lieu,

lieu, nous ne pouvons trouver la connexion qui eſt entre les idées que nous avons actuellement ; parce qu'il y a dans pluſieurs de nos idées des relations & des liaiſons qui ſont ſi viſiblement renfermées dans la nature des idées même, qu'il eſt impoſſible de concevoir qu'elles en puiſſent être ſéparées par quelque puiſſance que ce ſoit; comme nous ne pouvons découvrir aucune connexion entre la manière dont les ſenſations des couleurs & des ſons ſe produiſent en nous avec aucune idée que nous ayons. Enfin là où nous avons des idées complettes, & où il y a entr'elles une connexion certaine que nous pouvons découvrir, nous ſommes ſouvent dans l'ignorance, parce que nous ne ſuivons point ces idées que nous avons ou que nous pouvons avoir, & que nous ne trouvons point les idées moyennes qui peuvent nous montrer quelle eſpèce de convenance ou de diſconvenance elles ont l'une avec l'autre.

En nous renfermant donc dans le cercle de nos connoiſſances, nous pouvons les étendre, en acquerant & fixant dans notre eſprit des idées claires, diſtinctes & complettes, autant que nous pouvons les avoir, & en leur aſſignant des noms propres & d'une ſignification conſtante. Ainſi tout l'art de devenir ſavant ou d'étendre la capacité de l'entendement, conſiſte 1°. A acquerir & à établir dans notre eſprit des idées déterminées des choſes dont nous avons des noms généraux ou ſpécifiques, ou du moins de toutes celles que nous voulons conſiderer, & ſur leſquelles nous voulons raiſonner & augmenter notre connoiſſance. 2°. A trouver des idées moyennes qui puiſſent nous faire voir la convenance ou l'incompatibilité des autres idées qu'on ne peut comparer immédiatement.

En méditant ſur ce ſyſtême, on ſaura ce que c'eſt que l'Entendement; quelles ſont les ſources de ſes connoiſſances; comment il les acquiert, & de quelle manière il peut en étendre les limites.

Syſtême de LOKE *ſur l'éducation des enfans.*

Le bonheur dont on peut jouir dans le monde, conſiſte à avoir l'eſprit bien réglé & le corps en bonne diſpoſition. (*Mens ſana in corpore ſano*, dit *Juvenal*). Ces deux avantages renferment tous les autres. Celui qui poſſede tous les deux, n'a preſque rien à deſirer; & celui qui eſt privé de l'un ou de l'autre, eſt aſſurément malheureux. Car ſi l'on n'a pas l'eſprit droit, on ne trouve jamais le véritable chemin du bonheur; & quand notre corps eſt foible & mal ſain, on ne ſauroit faire de grands progrès. Tout l'art de bien élever les enfans conſiſte donc à leur former un bon tempérament, & à bien régler leur eſprit.

I. La première choſe à laquelle on doit prendre garde quand un enfant vient au monde, c'eſt de ne pas le couvrir trop chaudement en Eté comme en Hiver. Car la chaleur tient les pores extrêmement ouverts, facilite une tranſpiration trop abondante, affoiblit par-là le corps, & occaſionne pluſieurs maladies qui ne viennent que de la ſuppreſſion de la tranſpiration. En nous conformant à la nature, nous devrions aller tout nuds, & nous ſentirions moins les effets du froid & du chaud. Lorſque nous venons au monde, le viſage n'eſt pas moins tendre qu'aucune autre partie du corps: c'eſt la coutume d'être à découvert qui l'endurcit & le rend ſupportable au froid. Il y a des gens en Angleterre qui portent les mêmes habits en Hiver qu'en Eté, ſans être plus ſenſibles au froid que les autres hommes, & ſans en ſouffrir aucun inconvénient. Mais la partie du corps qu'on doit couvrir le moins, c'eſt la tête; car il n'y a rien qui cauſe plus de maux de tête, de rhumes, de toux, &c. que de ſe tenir la tête chaude. Ainſi les enfans doivent aller le jour en plein air la tête nue, & coucher même ſans bonnet, la nature ayant pris ſoin d'endurcir la tête comme il convient, & de la couvrir de cheveux.

Il faut auſſi accoutumer les pieds au froid. A cette fin, il faut ſouvent laver les pieds pour les fortifier, & prévenir par ce moyen les incommodités, comme les engelures, les corps aux pieds, qui viennent d'ordinaire aux perſonnes élevées

d'une autre manière, lorſqu'elles ſe mouillent les pieds. C'eſt au Printemps qu'on doit commencer à laver les pieds aux enfans. On commencera d'abord par l'eau tiéde ; on ſe ſervira après d'eau toujours plus froide ; & on continuera ainſi en Eté comme en Hiver.

Les habits des enfans doivent être plutôt larges qu'étroits, ſur-tout autour de la poitrine. Autrement cette partie de leur corps ſe rétrecit ; leur haleine devient courte & puante ; ils gagnent des maux de poulmon, & deviennent tout voutés. C'eſt donc une mauvaiſe invention que celle des corps de baleine qu'on met aux jeunes filles pour rendre leur taille fine & déliée, puiſqu'ils ne ſervent qu'à la leur gâter.

On ne doit nourrir les enfans qu'avec des alimens communs & ſimples. Peu de ſucre & de ſel dans leurs mets, & point d'épicerie. Du pain & quelque ſorte de laitage ou de fromage à leur déjeûner ; de la viande ordinaire & ſans apprêt à leur dîner & à leur ſouper ; & du pain ſeul entre les repas. Il faut varier l'heure de ces repas tous les jours, & n'en fixer aucune ; car ſi l'appetit n'étoit pas ſatisfait lorſqu'il ſe fait ſentir, les enfans deviendroient chagrins & de mauvaiſe humeur, & leur eſtomac ſouffriroit. Mais on ne doit pas permettre qu'ils boivent ſans avoir mangé ; & il eſt même important d'attendre qu'ils ayent mangé raiſonnablement quand ils ſont échauffés, avant que de les laiſſer boire. L'eau eſt ſans contredit la meilleure boiſſon. Un peu de vin ne peut cependant pas leur faire de mal ; mais la moindre liqueur forte leur ſeroit très-préjudiciable. Excepté les pêches & les melons, on peut leur donner toutes ſortes de fruits.

Quant au ſommeil, laiſſez-les dormir tant qu'ils le demandent. Mais comme la nature n'exige pas un ſommeil de vingt-quatre heures, accoutumez-les à ſe lever matin, parce que cette habitude une fois priſe, ils s'accoutument à dormir peu : ce qui eſt autant de gagné pour la vie. S'il ſe trouvoit cependant des enfans qui aimaſſent le ſommeil, ne leur accordez que huit heures, & éveillez-les doucement ſans bruit pour ne pas les émouvoir. Leur lit doit être tantôt haut tantôt bas à la tête ou aux pieds, afin qu'ils s'accoutument à dormir de toutes façons.

Enfin ſoyez attentifs à leur tenir le ventre libre, pour faciliter le mouvement périſtaltique des boyaux. Le temps le plus convenable aux évacuations eſt le matin ; & on peut être aſſuré que les ſecretions ſe font bien lorſqu'un enfant ſatisfait à ce beſoin de la nature dans ce temps-là. Afin qu'il en contracte l'habitude, préſentez-le tous les jours après ſon déjeûner au lieu convenable, crainte que ſes jeux ne le diſtraient & n'empêchent qu'il n'y aille lui-même.

II. Voilà pour le corps. Quant à l'ame, on doit ſonger à former de bonne heure les mœurs. Une attention très-importante pour cela eſt de ne point contenter les vaines fantaiſies des enfans ; parce que le principe des vertus & du véritable mérite conſiſte à vaincre ſes propres deſirs, lorſqu'ils ne ſont pas autoriſés par la raiſon. Ainſi lorſqu'on leur a refuſé une fois quelque choſe, il faut ſe réſoudre à ne la point accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on ne veuille leur apprendre à devenir impatiens & chagrins.

Accoutumez-les à être ſoumis à votre volonté. Tenez-les toujours dans le reſpect ſans les humilier ; car l'humiliation détruit la vivacité & l'induſtrie, & flétrit l'ame. C'eſt pourquoi il ne faut les frapper qu'à la dernière extrêmité, & même point du tout, ſi cela ſe peut, le châtiment rendant le tempérament ſervile. Le moyen le plus propre pour les corriger comme il faut, c'eſt après leur avoir donné une forte idée de la honte & de l'infamie, de les mépriſer & de les regarder froidement lorſqu'ils ſont mal ; comme la meilleure récompenſe qu'on puiſſe leur donner quand ils ſont bien, eſt de les careſſer & de les louer, en leur faiſant ſentir le prix des éloges & des careſſes. Au reſte, il faut leur permettre de s'amuſer à des jeux innocens.

Lorſque le temps de leur inſtruction eſt venu, ne chargez point leur mémoire de trop de préceptes. Donnez-leur des règles ſimples, & faites-les-leur réduire en

pratique. Soyez polis devant eux, si vous voulez qu'ils le deviennent. Prenez garde que les Domestiques ne les gâtent. Et veillez à ce qu'ils ne fréquentent pas de mauvaises compagnies. Pour parer à cet inconvénient, il seroit avantageux qu'un enfant fût élevé dans la maison de son père, s'il pouvoit le faire comme il faut.

Quand on instruit les enfans, on doit ne leur rien prescrire sous l'idée du devoir, & avoir égard à leur humeur en les instruisant. C'est encore une chose importante à observer, que de ne pas les laisser sans rien faire. Ayez aussi attention de leur bien inculquer dans l'esprit, qu'en commettant des fautes, ils se couvriront de confusion; se rendront méprisables, & encourront votre disgrace. Lors même que vous les châtiez, représentez-leur la honte du châtiment, & non la douleur qu'il produit. Souvenez-vous sur-tout de ne pas les châtier dans l'instant qu'ils ont commis des fautes, mais quelque temps après les leur avoir fait connoître, afin qu'ils n'attribuent pas la peine que vous leur infligez à une passion de votre part. Empêchez qu'ils ne pleurent, & inspirez-leur du courage, en leur faisant comprendre qu'en toute occasion un homme doit se posseder tranquillement, & demeurer constamment dans son devoir, de quelque mal qu'il soit pressé, & à quelque danger qu'il soit exposé.

Il est inutile de dire qu'on doit inspirer aux enfans l'amour de toutes les vertus, comme la charité, l'humanité, la modestie, &c. Mais on ne sauroit trop répéter qu'il faut les corriger principalement de l'opiniâtreté, qui est le plus grand de tous les vices.

Dès qu'un enfant sait parler, apprenez-lui à lire & à écrire. Dans ses études fixez son esprit à ce qu'il apprend, & détournez-le adroitement de toute autre pensée, afin qu'il conçoive avec plus de facilité, & qu'il fasse plus d'attention à ce que vous lui dites. C'est ici le grand art de l'instruction, lequel consiste à rendre l'esprit de son Ecolier attentif. Si l'on y parvient, on peut être assuré qu'il fera de grands progrès. Faites-lui entendre que vous n'avez d'autre vue que son bien, en lui prescrivant le plan de ses études. Attachez-vous pardessus toutes choses à ce plan. Dans l'Histoire il faut suivre l'ordre des temps; dans la Philosophie celui de la nature, &c. Quel que soit le sujet des travaux de votre Ecolier, accoutumez-le à se former des idées claires & distinctes de tous les objets où l'esprit peut découvrir quelque différence réelle, & à éviter en même temps avec autant de soin les distinctions purement verbales, par-tout où il n'a point d'idées qui soient clairement & réellement distinctes.

Enfin faites réfléchir les enfans; meublez leur mémoire des plus beaux passages des meilleurs Auteurs; & obligez-les à revenir souvent sur leurs propres pensées. C'est-là le meilleur moyen de former le jugement, d'où dépendent presque toutes les vertus morales.



SPINOSA. *

J'Ai dit au commencement de cet Ouvrage, que la Métaphyſique n'eſt pas une Science ſimple, de même que la Géométrie ou l'Aſtronomie ; qu'on ne voit point dans ſon Hiſtoire les travaux des Métaphyſiciens enchaînés en quelque ſorte les uns aux autres ; & qu'on n'y apperçoit nullement les progrès qu'on y a faits à meſure qu'on l'a plus étudiée. Comme elle a pour objet tout l'Univers moral ou intellectuel, chaque Métaphyſicien a été en droit de s'attacher à la partie de cet Univers qui l'a affecté davantage, ou à laquelle il étoit plus propre, ſans être tenu de s'aſſujettir à un ordre particulier. Voilà pourquoi il n'y a point de liaiſon intime entre les découvertes ou les ſyſtêmes métaphyſiques. Je viens d'expoſer l'anatomie entière de l'Eſprit humain ; & il va être queſtion de la nature de Dieu & de celle des Etres, quoique tout ce qu'on a publié juſqu'ici ſur l'Homme n'ait point épuiſé la matière, comme on le verra dans la ſuite. Mais telle eſt la marche des Métaphyſiciens que leur génie leur a fait faire, & que je dois par conſéquent ſuivre. Que le Lecteur ſoit donc prévenu que la ſcène actuelle de cette Hiſtoire a changé, & que la vie du Philoſophe qui doit nous occuper, & ſes découvertes, forment un des plus hardis, je dirois preſque des plus téméraires tableaux qui ayent paru.

Ce Philoſophe eſt *Benoît* Spinosa, né à Amſterdam au mois de Novembre de l'année 1632, de parens Juifs Portugais. On le nomma *Baruche*, lorſqu'on le circoncit ; & il changea lui-même ce nom dans la ſuite en celui de *Benoît*. Spinosa montra dès ſon enfance beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il apprit d'abord l'Hébreu, ſuivant l'uſage des Juifs. Les Rabins qui l'inſtruiſoient, s'attachèrent davantage à lui enſeigner cette Langue par mémoire, qu'à la lui montrer par principes. Cette inſtruction de pure routine donnoit ſans ceſſe lieu à des objections de la part du jeune Ecolier, qu'on réſolvoit d'une manière plus propre à augmenter ſes doutes qu'à les éclaircir. Il avoit 15 ans, lorſqu'il comprit que l'autorité de ſes Maîtres n'étoit pas des raiſons, & qu'il falloit ſe ſervir de ſes propres lumières, s'il vouloit apprendre comme il faut la Langue Hébraïque. Dans cette vue, il ſe livra à l'étude de l'Ecriture Sainte & de la collection du droit des Juifs, que ces Peuples appellent *Talmud*. Il y fit tant de progrès, qu'il acquit l'eſtime d'un Juif très-conſidéré par ſon ſavoir, nommé *Morteira*. Il ne diſoit pas cependant tout ce qu'il penſoit ſur le Judaïſme : mais ayant eu une converſation avec deux amis ſur la nature de Dieu, ſur celle des Anges, ſur l'Ame, &c. il leur fit part de ſes doutes. Ce fut là une imprudence ; car il devint dès-lors ſuſpect de pyrrhoniſme, & on ſoupçonna même ſa Religion. Pour s'en mieux éclaircir, on l'émanda devant les Juges, pour faire ſa profeſſion de foi, & pour répondre à l'accuſation d'avoir mépriſé la Religion de ſa Patrie. Il nia cette accuſation. On lui répondit, en produiſant les faux amis à qui il avoit communiqué ſes ſentimens, leſquels ſoutinrent qu'il avoit dit des blaſphêmes ſur la Religion & la foi des Juifs : ce qui excita une indignation ſi univerſelle, qu'on cria tout haut anathême ſur Spinosa. Cette affaire fit grand bruit ; & *Morteira* qui aimoit notre Philoſophe, voulut en prévenir les ſuites. Il tâcha d'obtenir de lui un déſaveu de ſes ſentimens : à quoi il ne put réuſſir. Quoique jeune,

* *Vie de Spinoſa* par *J. Colerus*, ſeconde Edition. *Eloge de Spinoſa* par *Lucas*, dans les *Nouvelles Littéraires* de *Duſauzet*, pag. 40. *Dictionnaire* de *Bayle*, art. *Spinoſa*. *Jac. Brukeri*, *Hiſtoria critica Philoſophiæ*, Tom. IV, *pars altera*. Et ſes Ouvrages.



Desluy del.

Fr[illegible]

BENOÎT SPINOSA né en 1632, mort en 16--.

SPINOSA osa mépriser hautement toutes les menaces. Il encourut sans s'émouvoir les foudres de la Synagogue; & comme il étoit exposé à un plus grand châtiment, il quitta les Juifs & se réfugia chez les Chrétiens.

Son premier soin, lorsqu'il se crut en sureté, fut de se concilier la bienveillance des Savans de cette Religion, afin de s'assurer un asile. Il réussit. Les Savans lui conseillèrent d'étudier le Grec & le Latin. SPINOSA saisit cet avis avec empressement; & après avoir appris les premiers élémens de la Langue Latine d'un Allemand, il étudia la Langue Grecque sous *François vanden Ende*, qui les professoit à Amsterdam. Ce Professeur avoit une fille si savante en cette Langue, qu'elle en donnoit des leçons, & SPINOSA en prenoit volontiers d'elle.

Suffisamment Latiniste & Greciste, notre Philosophe étudia la Théologie. Il voulut ensuite s'appliquer à la Physique. Dans ce dessein, il chercha quelque Auteur qui pût lui servir de guide; & les Ouvrages de *Descartes* lui tombèrent ainsi entre les mains. La lecture qu'il en fit l'affecta tellement, qu'il adopta les principes de ce grand Homme. Il fut sur-tout charmé de celui-ci, de ne rien admettre que d'évident.

Mais quoique SPINOSA fût à Amsterdam chez les Chrétiens, il étoit aussi parmi les Juifs, avec lesquels il affectoit de ne pas se trouver. Il évitoit aussi de ne point passer devant leur Synagogue. Les Juifs remarquèrent cette affectation: ils la prirent en mauvaise part; & comme ils faisoient cas de son mérite, ils voulurent l'engager à rentrer dans leur Religion. Ils lui offrirent une pension de mille florins, à condition qu'il reprendroit la suite de son travail sur les écrits des Juifs, qu'il avoit commencé. SPINOSA refusa ces offres, parce qu'il ne crut pas devoir embrasser une Religion par interêt. Ce refus leur déplut, & ils le témoignèrent. Ce fut un avertissement pour notre Philosophe de se tenir en garde contre leurs sollicitations. Les Juifs ne se rebutèrent point. Ils employèrent d'abord l'adresse, & finirent par des voies de fait. Un Juif l'attendit à la sortie de la Synagogue, suivant *Colerus*, & de la Comédie, si l'on en croit *Bayle*, & lui donna un coup de couteau. La blessure fut légère, quoiqu'on eût sans doute intention de l'assassiner. SPINOSA comprit qu'il étoit temps d'abandonner les Juifs & leur Religion, & d'embrasser le Christianisme, dans lequel il étoit comme initié. Cette démarche alluma tellement la colère de ceux-ci, qu'ils lancèrent publiquement contre lui les foudres de leur excommunication. Il courut même un bruit qu'on vouloit le faire arrêter. Notre Philosophe, pour se mettre en sureté, se réfugia chez son Professeur M. *vanden Ende*; & il dissipa ses inquiétudes en se livrant à l'étude des Mathématiques. Il s'attacha particulierement à l'Optique: il travailla à polir des verres pour les Instrumens qui ont rapport à cette Science. Il réussit si bien à ce travail, qu'on venoit lui acheter des verres de toutes parts; de sorte qu'il se procura ainsi un modique revenu.

Cependant les Juifs ne le perdoient pas de vue. Ils étoient toujours acharnés à sa perte. Ils ne cessoient de le calomnier, & ils lui donnoient les noms les plus odieux. Enfin ils firent tant, qu'ils persuadèrent que c'étoit un impie & un blasphêmateur. En conséquence ils le déférèrent comme tel aux Magistrats d'Amsterdam, & demandèrent qu'il fût chassé de la Ville: ce qu'ils obtinrent d'autant plus aisément, que notre Philosophe absorbé dans l'étude, ne songeoit qu'à perfectionner l'Optique, & nullement à se défendre.

SPINOSA se réfugia d'abord dans la maison de campagne d'un de ses amis; mais comme il ne s'y crut pas en sureté, il se retira à Rhenorburge, Ville d'Hollande, située proche Leyde. Il y vécut dans une profonde solitude. Seulement il recevoit de temps en temps la visite de quelques amis, lesquels étoient presque tous Cartésiens, & qui faisant une estime particulière du mérite de notre Philosophe, venoient lui proposer leurs doutes sur la doctrine de leur Maître.

SPINOSA avoit un principe métaphysi-

que opposé à celui de *Descartes* : savoir, qu'il n'y a dans l'Univers qu'une seule substance susceptible de deux modifications, dont l'une consiste dans la pensée, & l'autre dans l'étendue ; & il avouoit qu'il ne connoissoit pas d'autre manière de philosopher. Cette idée se répandit & allarma les Cartésiens. Cela donna lieu à une prière que lui firent ses amis : ce fut d'exposer son sentiment touchant la doctrine de *Descartes* : ce qu'il fit en 1664 dans un Ouvrage intitulé : *Renati Descartes Principiorum Philosophiæ, part. I & II, more geometrico demonstratæ, per Benedictum de Spinosa, Amstelodamensem. Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica in quibus difficiliores, quæ tam in parte metaphysica generali, quam speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur.*

A la tête de cet Ouvrage est une Préface de *Louis Meyer*, par laquelle il paroît que le dessein principal de SPINOSA est d'éclaircir & de confirmer toujours plus la plupart des opinions de *Descartes*, afin de plaire aux Cartésiens qui vouloient apprendre de lui la Philosophie Cartésienne. On trouve aussi dans cette Préface des éclaircissemens sur la doctrine de SPINOSA, qui a pour objet l'entendement, la volonté & la liberté, que notre Philosophe ne distinguoit point.

Cet Ouvrage réveilla la jalousie que le mérite de *Descartes* avoit jadis excitée. On craignit qu'il ne répandît trop la gloire de ce grand Homme ; & pour en empêcher le progrès, on publia que les hypothèses Cartésiennes avoient conduit SPINOSA à l'Athéïsme, quoique la Métaphysique de notre Philosophe fût diamétralement opposée à celle de *Descartes*. SPINOSA comprit le mal que cela pouvoit lui faire. En homme sage, il songea à le prévenir. Il se retira à Worbuge, petite Ville distante d'un mille de la Haye, où il étoit. C'étoit du moins ce que faisoit entendre notre Philosophe, pour colorer sa retraite : mais les personnes instruites voyoient que ce n'étoit ici qu'un prétexte pour se dérober aux persécutions que devoient naturellement lui susciter deux Ouvrages qui venoient de paroître, si on découvroit qu'il en fût l'Auteur. Le titre du premier est, *De Jure Ecclesiasticorum*, dans lequel il abbaisse l'autorité Ecclésiastique, & releve celle des Rois & des Magistrats. Le second est intitulé, *Tractatus Theologico-Politicus*. Il parut en 1670, & il a été traduit en François en 1678 sous ces trois titres. Le premier est, *Reflexions curieuses d'un esprit desinteressé sur les matières les plus importantes au salut, tant public que particulier*. Le second, *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs, tant anciens que modernes*. Et le dernier titre est, *la Clef du Sanctuaire*. Le but que SPINOSA s'y est proposé, est de détruire toutes les Religions, & particulierement le Judaïsme & le Christianisme, & d'introduire la liberté de toutes les Religions. Il y soutient qu'elles ont été inventées pour porter les hommes à vivre honnêtement, à obéir aux loix, & à s'adonner à la vertu, non pour l'espérance d'aucune récompense après la mort, mais pour l'excellence de la vertu elle-même, & pour les avantages que ceux qui la pratiquent en reçoivent en cette vie. Enfin il insinue que Dieu n'est pas un Etre doué d'intelligence, infiniment parfait & heureux, comme nous nous l'imaginons ; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature, qui est répandue dans toutes les créatures.

Des principes si extraordinaires soulevèrent tous les gens de bien. Il parut plusieurs Ecrits où on les combattit victorieusement. Mais la réfutation qui eut le plus de succès, ce fut celle que publia un Bourgeois de Rotterdam, nommé *Jean Bredenbourg*, sous ce titre : *Joannis Bredenburgii Tractatus Theologico-Politici, una cum demonstratione geometrico ordine disposita*, Naturam non esse Deum ; *cujus effati contrario, prædictus Tractatus unice innititur*, in-4°. On trouve dans ce Livre une analyse très-fidelle des principes de notre Philosophe, & une méthode si subtile de raisonnement, qu'on y dévoile tout le fond de ses principes, & qu'on les renverse absolument.

SPINOSA avoit sans doute raison de garder l'*incognitò* ; & il eût mieux fait encore de ne pas composer son Traité Théologico-Politique. Il s'en défendit toute sa

vie, & ce n'a été qu'en comparant la doctrine répandue dans ce Traité, avec celle qu'on trouve dans ses Œuvres posthumes, qu'on juge qu'il en est l'Auteur.

Quoi qu'il en soit, il se tint caché pendant quelque temps. Il alla ensuite de Worbuge à Utrecht, où il reçut des visites des plus forts esprits de la Ville, & même de plusieurs filles de qualité, qui se piquoient d'avoir l'esprit au-dessus de leur sexe. Et lorsqu'il crut que l'orage étoit dissipé, il revint à la Haye. Il se logea chez un Peintre, qui connoissant sa frugalité, n'exigea pour son entretien qu'une très-modique pension. Là, entierement livré à la Philosophie, & à la composition de son grand systême, qui n'a paru qu'après sa mort, il menoit une vie très-solitaire. Peu d'amis avoient accès chez lui. Il se contentoit d'entretenir un commerce de lettres avec les plus grands Philosophes. Ses seuls délassemens consistoient à construire des Instrumens d'Optique. Ce grand recueillement, sa profonde application & son austère frugalité lui causèrent une maladie. On voulut l'engager à prendre plus de repos & à se mieux nourrir, pour rétablir sa santé : mais il ne se soucioit ni de vin, ni de bonne chère, ni d'argent.

Dans les différens petits comptes qu'on a trouvés parmi ses papiers après sa mort, on voit qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenoit à trois sols, & d'un pot de bierre d'un sol & demi. Un autre jour il n'a mangé que du gruau apprêté avec des raisins & du beurre; & ce plat lui avoit coûté quatre sols & demi. On lit aussi dans ces comptes, qu'il ne buvoit qu'une pinte de vin par mois. Et quand on l'invitoit à dîner, il disoit qu'il aimoit mieux manger du pain sec chez lui, que de faire bonne chère aux dépens de quelqu'un. Il ne souhaitoit d'amasser d'argent qu'autant qu'il en faudroit pour le faire enterrer avec bienséance. Il se vêtissoit proprement & modestement. *Ce n'est point*, disoit-il, *l'air de mal-propreté & négligé qui nous rend savans. Au contraire, cette négligence affectée est la marque d'une ame basse, où la sagesse ne réside point, & où les sciences ne peuvent trouver qu'impureté & corruption.* Il étoit obligé de se gêner d'ailleurs pour se mettre de cette manière : mais cette gêne ne le faisoit point départir de la résolution qu'il avoit prise de n'avoir recours à personne pour fournir à son entretien. Ses amis lui offroient en vain leur bourse : il répondoit qu'il savoit se contenter de peu, & qu'il ne dépenseroit jamais plus qu'il ne pouvoit gagner. L'un d'eux, nommé *Simon de Vries*, se hasarda cependant à lui faire présent de deux mille florins; & SPINOSA ne voulut point les recevoir. Il refusoit aussi les dons qu'on lui faisoit par testament. Il céda même à ses sœurs ses droits sur l'héritage de son père, moyennant une pension fort modique. *Colerus* dit même qu'il ne prit de tout l'héritage qu'un lit ; & cela est très-conforme à son grand désintéressement, comme on en peut juger par la manière dont il se comporta envers les héritiers de M. *de Witt*, Grand Pensionnaire de Hollande. Ce Seigneur lui faisoit une pension de 200 florins. Après sa mort, SPINOSA montra le titre de cette pension aux héritiers, qui firent quelque difficulté de la continuer. Notre Philosophe, sans s'émouvoir, leur remit son titre entre les mains, avec autant de tranquillité que s'il eût eu des fonds considérables.

Cette manière de vivre, ces sentimens & sa grande sagacité lui acquirent une réputation brillante. On venoit exprès à la Haye pour le voir. *Charles-Louis*, Electeur Palatin, voulut l'attirer à sa Cour : il lui offrit une Chaire de Philosophie à Heidelberg, qu'il refusa, comme un emploi incompatible avec le desir qu'il avoit de rechercher la vérité sans interruption. M. le Prince *de Condé*, qui étoit aussi savant que brave, étant à Utrecht en 1673, le fit prier de le venir voir. SPINOSA se rendit à cette invitation. Le Prince, après s'être entretenu long-temps avec lui, voulut l'engager à le suivre à Paris, & à y rester auprès de lui, en l'assurant de sa protection, d'une pension de mille écus, d'un beau logement & de sa table. SPINOSA s'excusa de ne pouvoir accepter ses offres. Il lui fit connoître qu'il avoit beau-

coup d'ennemis, & que l'oreille des Grands n'eſt pas toujours fermée à la calomnie. Il s'en retourna donc chez lui, où il fut très-mal reçu. Pendant ſon abſence, on avoit fait courir le bruit qu'il étoit d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Son hôte à qui on l'avoit perſuadé, voulut le mettre à la porte : mais SPINOSA le raſſura, & cette affaire n'eut point de ſuite. Rendu ainſi à ſon domicile, ce grand Métaphyſicien content de peu, mépriſant les honneurs & les richeſſes, & jouiſſant d'une foible ſanté, vécut preſque continuellement dans la retraite. Il entroit dans la 45e année de ſon âge, lorſqu'une maladie lente le mit au tombeau le 21 Février (d'autres diſent le 21 Mai) 1677, aſſiſté d'un ſeul Médecin, qu'on croit être *Louis Meyer*. Son hôte étoit au Sermon avec ſa femme, & ils le trouvèrent mort à leur retour, quelque tranquille qu'ils l'euſſent laiſſé avant que de partir.

Comme SPINOSA avoit l'odieuſe réputation d'athée, on répandit après ſa mort qu'il n'avoit voulu voir perſonne pendant ſa maladie ; qu'il avoit le ſuc d'une Mandragore qui le rendoit inſenſible à la douleur ; & qu'il s'écrioit quelquefois, *Miſerere Deus peccatoris miſeri.* Mais cela ſent la fable. Rendons plus de juſtice à ſa mémoire, en finiſſant par ces vérités. Il ne diſoit jamais rien en converſation qui ne fût édifiant. Il ne juroit jamais. Il parloit toujours avec révérence de l'Etre ſuprême. Il aſſiſtoit quelquefois aux Sermons, & il exhortoit les autres à être aſſidus aux Temples. Son entretien étoit poli & agréable. Il vécut tranquillement & modeſtement ſans aucune prétention, étant parfaitement déſintéreſſé & fort réglé dans ſes moeurs. Affable, honnête, officieux & obligeant pour tout le monde, il ne fut incommode à perſonne, & tâcha d'être toujours utile à ceux qu'il connoiſſoit, quelque mécontentement qu'il en reçût. Quand on lui apprenoit que quelqu'un à qui il avoit donné ſa confiance le trahiſſoit & parloit mal de lui, il répondoit que la calomnie ne doit point nous empêcher d'aimer la vertu & de la pratiquer. Enfin toujours content de ſon ſort & ſans inquiétude, il ſouffrit patiemment ſans ſe plaindre & les maux moraux, & les maux phyſiques.

Il étoit petit, jaunâtre, & avoit quelque choſe de noir dans la phyſionomie.

Syſtême de SPINOSA *ſur la nature de Dieu & ſur celle des Etres.*

Je ne connois point de ſyſtêmes ſi obſcurs, ſi embrouillés, ſi pleins de contradictions, & en même temps ſi fameux que celui-ci. MM. *Bayle* (*a*), *Boulainvilliers*, *de Fenelon*, *Dom Lami* (*b*), *Maclaurin* (*c*), *de Jariges* (*d*) y ont reconnu mille défauts. Malgré cela, il a des partiſans, à cauſe de ſa nouveauté & de ſa ſingularité. Tout le monde convient que c'eſt la choſe la plus abſurde : mais on avoue auſſi que rien n'eſt plus ingénieux ni plus ſpirituel. C'en eſt aſſez pour plaire & pour occuper agréablement ; & cette viſion ou chimère, quoique deſapprouvée par la raiſon, réjouit l'eſprit. Perſuadé que ſon expoſition ne peut produire que cet effet, je vais procurer ce plaiſir au Lecteur.

Il n'y a qu'une ſubſtance dans la nature, c'eſt l'étendue corporelle, & l'Univers n'eſt qu'une ſeule ſubſtance unique. On appelle *Subſtance* ce qui eſt en ſoi, ce qui ſe conçoit par ſoi-même. Cette ſubſtance exiſte par elle-même : elle eſt éternelle, indépendante de toute cauſe ſupérieure. Elle doit exiſter néceſſairement par l'idée vraie que nous en avons : car de même que *Deſcartes* a conclu de l'idée d'un Etre infiniment parfait exiſtant néceſſairement, qu'un tel Etre devoit exiſter ; ainſi de l'idée vraie que nous avons de la ſubſtance, on

(*a*) *Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, art. *Spinoſa.*

(*b*) *Réfutation des erreurs de Benoît Spinoſa*, par M. *de Fenelon*, Archevêque de Cambrai ; par le P. *Lami*, Bénédictin ; & par le Comte de *Boulainvilliers.* L'écrit de ce dernier eſt plutôt une adoption du ſyſtême de *Spinoſa*, qu'une réfutation.

(*c*) *Expoſition des découvertes Philoſophiques du Chevalier Newton.*

(*d*) *Mémoires de l'Académie Royale de Berlin*, Tom. I, II, &c.

on conclut qu'elle doit néceſſairement exiſter, ou que ſon exiſtence & ſon eſſence ſont une vérité éternelle. La ſubſtance a donc toutes les propriétés inſéparables de l'Etre exiſtant par lui-même. Elle eſt ſimple & exempte de toute compoſition. Elle ne peut être diviſée en parties; car ſi elle pouvoit avoir des parties, ou chaque partie de la ſubſtance ſeroit infinie & exiſteroit par elle-même, de ſorte que d'une ſubſtance il en naîtroit pluſieurs; ce qui eſt abſurde, & ces parties n'auroient encore rien de commun avec leur tout; ce qui n'eſt pas moins abſurde: ou les parties ne conſerveroient point la nature de la ſubſtance: ainſi la ſubſtance diviſée, en perdant ſa nature, ceſſeroit d'être ou de ſubſiſter par elle-même. De là il ſuit qu'il ne peut pas y avoir deux ſubſtances, & qu'une ſubſtance ne peut point en produire une autre.

Mais ſi la ſubſtance exiſte en ſoi, qu'elle ne tienne ſon exiſtence que de ſa propre nature, qu'elle ſe conçoive par elle-même, & qu'elle ſoit éternelle, ſimple, indiviſible, unique, infinie, la ſubſtance & Dieu ſont ſynonimes. Elle eſt donc douée d'une infinité de perfections. Comment! une étendue aura une infinité de perfections? Ceci mérite attention.

La ſubſtance comme ſubſtance n'a ni puiſſance, ni perfections, ni intelligence. Ces attributs découlent de ſes modifications, d'une infinité deſquelles elle eſt ſuſceptible: ces modifications ou affections exiſtent dans la ſubſtance, & ne ſe conçoivent que par elle. Ce ſont elles qui forment ſon intelligence & ſa puiſſance. Ainſi en ſe modifiant, la ſubſtance a formé les aſtres, les plantes, les animaux, leurs mouvemens, leurs idées, leurs deſirs, &c. Modifiée en étendue, elle produit les corps & tout ce qui occupe un eſpace. Et modifiée en penſée, cette modification eſt l'ame de toutes les intelligences. L'univers n'eſt donc autre choſe que la ſubſtance ou Dieu avec tous ſes attributs, c'eſt-à-dire toutes ſes modifications.

Voici les conſéquences qu'on tire de-là.

1. Il n'y a rien dans la nature de contingent; tout découle de l'Etre ſuprême (ou ſubſtance) & eſt déterminé par ce même Etre.

2. La volonté de Dieu n'eſt point une cauſe libre, mais néceſſaire; de manière que tout ce qui émane de lui n'eſt pas l'ouvrage d'une volonté ſpontanée, mais l'effet de ſa propre nature; & quand il agit, il le fait par la néceſſité de ſa nature. Ou ce qui revient au même, Dieu a tout prédéterminé, non par la liberté de ſa volonté, mais par ſa nature abſolue & ſa puiſſance infinie.

3. Tout eſt en lui, & tout dépend tellement de lui, que rien ne peut exiſter ni être conçu que par lui.

4. La puiſſance de Dieu eſt ſon eſſence même; & tout ce que nous concevons dans la puiſſance de Dieu eſt néceſſaire.

5. Rien ou aucune choſe n'exiſte, de la nature de laquelle il ne ſuive un effet.

En un mot, pour avoir une idée juſte & accomplie de l'Etre abſolu exiſtant dans ſes affections ou modifications, il faut faire abſtraction de l'Etre, toutes les fois qu'on veut imaginer le changement modal de chaque individu; de ſorte que ce qui exiſte, ce qui eſt animé eſt dans l'abſtraction de l'Etre, & tous les corps ſont dans l'abſtraction de l'étendue.

A l'égard de la penſée, c'eſt un attribut ou une modification de la ſubſtance: ce qui ſignifie que Dieu eſt la choſe même qui penſe; car la ſubſtance ſans égard à ces affections n'eſt pas Dieu; elle ne l'eſt que lorſqu'elle eſt modifiée, puiſque l'intelligence eſt une modification. Dieu eſt donc l'ame de l'homme. Or Dieu a l'idée de ſon eſſence & de toutes les choſes qui en découlent néceſſairement: & cette idée eſt une ou ſimple, quoiqu'elle ſe diviſe en pluſieurs manières. Car l'ordre & la connexion des idées ſont les mêmes que l'ordre & la connexion des choſes: ce qui forme le fond de nos connoiſſances, comme on va le voir.

Le corps de l'homme eſt un compoſé de pluſieurs individus de différente nature. De ces individus les uns ſont fluides, les autres mols, les troiſiémes durs. Quand la partie fluide du corps humain eſt dérangée par un corps étranger, ce corps étranger

en change l'œconomie, & il y imprime les vestiges de ce qu'il est. Pour que le corps humain se conserve, il faut qu'il soit renouvellé par plusieurs corps étrangers : mais le corps humain a toujours la puissance de mouvoir & de disposer les corps étrangers en plusieurs manières.

De ces principes il suit que l'esprit humain a d'autant plus de facultés, que le corps de l'homme peut recevoir différentes modifications ; ou ce qui pourroit bien revenir au même, qu'il a plus de sensations. Ce sont ces modifications qui forment toutes ses idées. Par exemple, si le corps est affecté de telle sorte, ou modifié par l'impression immédiate de quelque corps étranger, ou que ce corps étranger s'incorpore en lui ; alors l'esprit a l'idée de ce corps comme s'il lui étoit présent, jusqu'à ce que cette impression ou cette incorporation n'ayent plus lieu, ou que le corps reçoive une autre modification.

Lorsque plusieurs corps affectent à la fois le corps de l'homme, ou s'y incorporent en même temps, ils forment une nouvelle idée & en rappellent d'autres. L'esprit acquiert alors & se ressouvient de ce qu'il avoit déja acquis ; car la mémoire n'est qu'un certain enchaînement d'idées qui ont pour objet la nature des choses qui sont hors le corps humain, & qui sont rangées dans l'esprit suivant l'ordre & les affections de l'homme.

Cela étant, l'esprit humain ne peut pas connoître son propre corps, & il ne sait qu'il existe que par les idées que donnent les modifications différentes dont ce même corps est susceptible. D'où il résulte qu'un homme a d'autant plus d'esprit, que son corps a plus de rapport avec les corps étrangers ; parce qu'il est susceptible d'un plus grand nombre de modifications, & qu'il a conséquemment plus d'idées.

Cependant l'esprit n'apperçoit pas seulement ces modifications ou affections : il voit encore les idées de ces mêmes affections ; & il se connoît lui-même par ces mêmes idées. Toutes ces idées sont vraies lorsqu'elles se rapportent à Dieu, & alors elles sont parfaites. Au contraire elles sont fausses lorsqu'elles sont confuses & imparfaites. Les conséquences qu'on tire de-là sont :

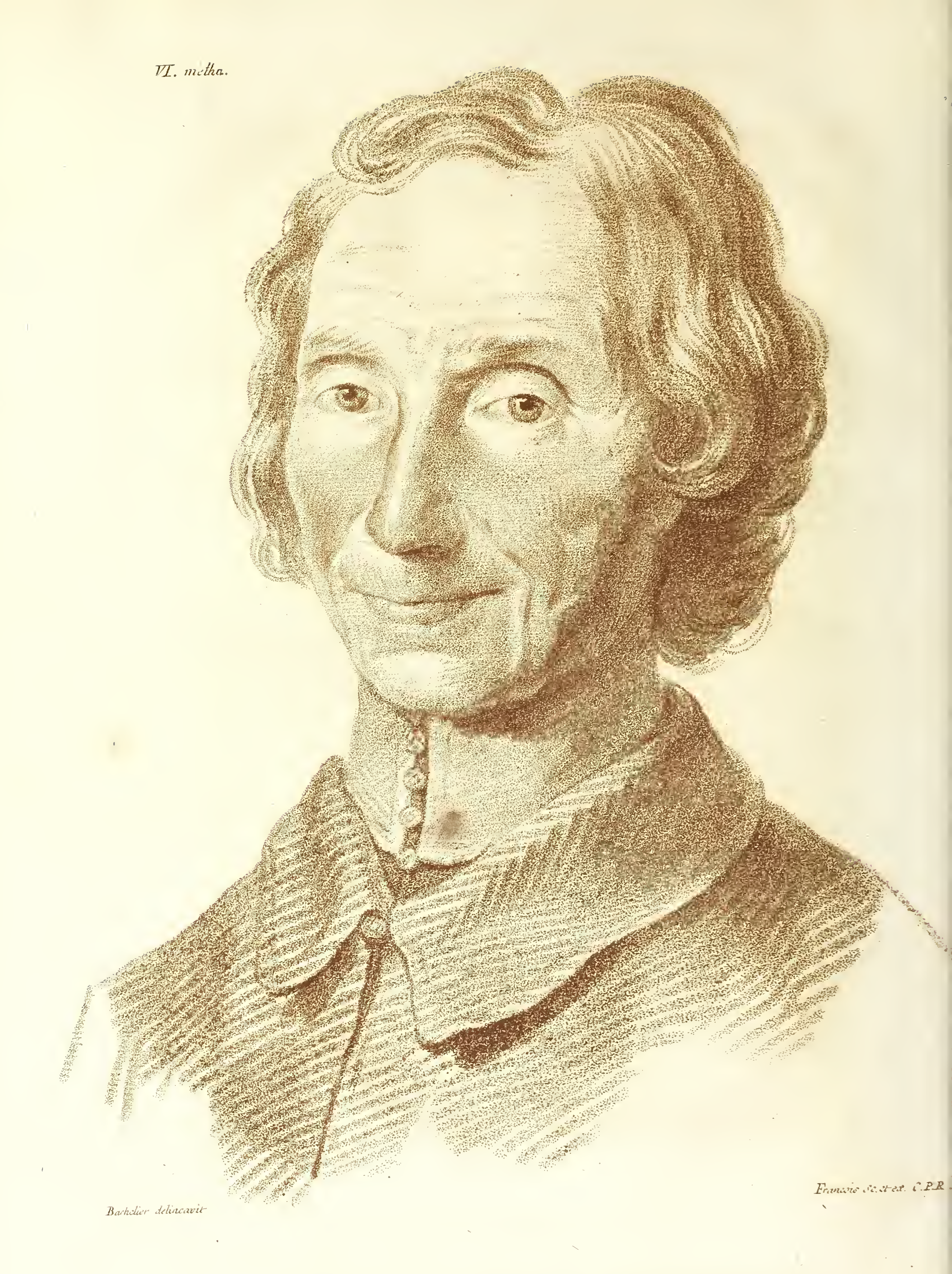
1°. Que toutes nos forces sont en Dieu ; que nous tenons à sa nature, & que nous sommes d'autant plus parfaits, que nous avons une connoissance plus distincte de l'Etre suprême.

2°. Que toutes choses émanant de Dieu & de son essence, nous devons nous soumettre à tout ce qui arrive, parce que tous les événemens sont nécessaires & déterminés.

3°. Que nous ne sommes pas libres ; que nous sommes déterminés par les sensations ou modifications qui forment les idées, & que ces idées déterminent la volonté.

Ces principes sont développés dans les Œuvres posthumes de Spinosa, sous le titre d'*Ethice*, ou Philosophie morale, laquelle est divisée en cinq parties. Dans la première, il est question de Dieu ; dans la seconde, de l'origine & de la nature de l'esprit ; dans la troisiéme, de l'origine & de la nature des affections ; dans la quatriéme, de la force des affections ; & dans la cinquiéme, de la liberté humaine. Le titre de ces Œuvres posthumes est : *B. D. S. Opera posthuma, quorum series post præfationem exhibetur*, 1677. On ne lit ici que les premières lettres du nom de Spinosa ; parce que ce Philosophe avoit exigé avant de mourir qu'on ne le nommât point à la tête de son *Ethice*, parce qu'il ne vouloit point, disoit-il, qu'on donnât son nom à son systême.





Bachelier delineavit

François Sc. et ex. C.P.R.

NICOLAS MALEBRANCHE né en 1638. mort en 1715.

MALEBRANCHE. *

S'Il étoit permis d'assigner des rangs aux Métaphysiciens, après avoir mis *Loke* au premier, je placerois le Philosophe dont on va lire l'histoire. Celui-là l'emporte sans doute sur tous les autres par la force & la subtilité du raisonnement ; celui-ci par la sublimité & la netteté des pensées. L'un a déterminé les facultés de l'esprit humain ; le second a fixé les sources de ses erreurs. Ainsi ces deux grands hommes ont presque perfectionné la Métaphysique proprement dite. On vient de voir en quoi consistent les découvertes de *Loke* : on jugera bientôt de celles de MALEBRANCHE.

Nicolas MALEBRANCHE naquit à Paris le 6 Août 1638, de *Nicolas Malebranche*, Sécrétaire du Roi, & de *Catherine de Lauzon*. Il étoit le dernier de dix enfans. Une complexion foible & des infirmités continuelles furent un grand obstacle aux progrès de son éducation. Il ne put suivre le cours ordinaire des Collèges, & un Précepteur lui apprit dans la maison de son père le Latin & le Grec. L'âge & les soins qu'on avoit eus de sa santé, ayant fortifié son tempérament, on le mit au Collège de la Marche, afin d'y faire son cours de Philosophie. Il alla ensuite étudier la Théologie en Sorbonne. Dans ses études rien n'annonça ce que devoit être MALEBRANCHE. Seulement on remarqua qu'il avoit du goût & pour la retraite & pour une sorte d'indépendance. Il crut pouvoir satisfaire ces deux penchans dans la Congrégation de l'Oratoire. Il demanda à y entrer & y fut reçu à l'âge de 22 ans.

La première connoissance qu'il fit dans cette Maison, fut celle du Père *Lecointe*. Cet Oratorien l'engagea à faire des recherches sur les antiquités Ecclésiastiques ; & le P. MALEBRANCHE se livra à l'étude des anciens Ecrivains Ecclésiastiques. Mais quoiqu'il travaillât nuit & jour, & avec une ardeur inconcevable, il n'avançoit guères, parce que sa mémoire étoit si ingrate, qu'il oublioit aisément tout ce qu'il avoit lû. Il comprit par-là que cette étude ne lui convenoit pas, & qu'il devoit en choisir une qui exigeât moins de mémoire. Le Père *Richard Simon*, si célèbre par son Histoire critique de l'ancien & du nouveau Testament, crut que l'étude de la critique sacrée lui conviendroit mieux : il la lui conseilla. Le P. MALEBRANCHE suivit ce conseil ; mais comme il n'y faisoit pas grand progrès, il résolut d'abandonner l'étude, & d'attendre de la Providence & du temps des lumières plus abondantes. Le hasard développa son goût.

Un jour en passant devant la Boutique d'un Libraire, il lut une affiche qui annonçoit une nouvelle édition des Ouvrages de *Descartes*. Il entra chez le Libraire ; demanda ces Ouvrages ; y jetta les yeux, & fut si saisi de la doctrine de l'Auteur, qu'il en fit l'acquisition. De retour chez lui, il ne les lut pas, il les dévora. Il étoit même obligé d'en interrompre de temps en temps la lecture, pour suspendre les accès d'une palpitation de cœur qu'elle lui causoit. Il prit ainsi tant de goût à la Philosophie de *Descartes*, qu'il abandonna toute étude qui ne conduisoit point à cette Philosophie. Il voulut en démêler le nœud. Pour y parvenir, après s'être profondément recueilli en lui-même, il forma le projet de chercher une voie sure de connoître la vérité. Il examina d'abord quel obstacle pouvoit apporter à la connoissance de la vérité, l'union qu'il y a entre l'ame & le corps,

* *Histoire de l'Académie Royale des Sciences de* 1715. *Jacobi Brukeri Historia critica Philosophiæ*, Tom. VI, *Pars altera. Mémoires pour servir à l'Histoire des* Hommes Illustres, par *Niceron*, Tom. II. *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*. Et ses Ouvrages.

& celle de l'ame avec Dieu. Il travailla ensuite à découvrir la nature de l'ame & à évaluer ses forces. Et il forma le projet de son grand Ouvrage, *de la Recherche de la Vérité*, dans lequel il prétend que les lumières de l'entendement viennent immédiatement de Dieu. L'ame, dit-il, ne peut avoir aucune influence sur le corps ; & lorsque la matière, comme cause occasionnelle, fait impression sur nos sens, Dieu produit une idée dans notre ame ; & réciproquement quand nous produisons un acte de volonté, Dieu agit immédiatement sur le corps en conséquence de cette volonté. Ainsi l'homme n'agit & ne pense qu'en Dieu : ce qui signifieroit que Dieu seul agit & pense pour nous. Développons mieux cette idée qui forme le grand principe du P. MALEBRANCHE.

Les corps ne sont visibles que par le moyen de l'étendue. Cette étendue est infinie, spirituelle, nécessaire, immuable : ce sont des attributs de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu est Dieu. C'est donc en Dieu que nous voyons les corps. Donc l'idée de Dieu ne se présente à notre ame que par son union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on connoisse par lui-même, comme on ne connoît tout que par lui.

Des idées aussi subtiles ne pouvoient sortir que de la tête d'un grand Métaphysicien. Il paroît même que la nature l'avoit formé tel : car la Recherche de la Vérité, qui est un des plus beaux Ouvrages qu'on ait publiés sur la Métaphysique, étoit son coup d'essai. MALEBRANCHE n'avoit que 32 ans quand il l'eut fini. En homme sage & prudent, il voulut savoir ce que les Savans en pensoient avant que de le donner au Public. Il communiqua d'abord à différentes personnes le manuscrit du premier volume. On le fit lire à M. l'Abbé *de Saint-Jacques*, qui disposoit de la Librairie sous M. le Chancelier *d'Aligre* son père ; & il en fut si content, qu'il en fit expédier le privilége *gratis*.

Ce suffrage détermina notre Philosophe à faire imprimer son Livre, qui eut le sort de toutes les belles productions, c'est-à-dire des approbations & des critiques. Les meilleurs esprits remarquèrent qu'il y régnoit une métaphysique très-subtile & très-lumineuse, de très-belles pensées, des raisonnemens judicieux, des réflexions extrêmement fines, & avec cela, suivant la remarque de M. *de Fontenelle*, un grand art de mettre des idées abstraites dans leur véritable jour, de les lier ensemble, & de les fortifier par leur liaison, le tout soutenu par une diction pure & châtiée, & qui a toute la dignité que les matières demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Mais il y eut des gens difficiles qui ne virent point ces beautés, ou qui en récusèrent quelques-unes. M. l'Abbé *Foucher*, Chanoine de Dijon, fut un de ceux-là. Il attaqua la *Recherche de la Vérité ;* & le Père *Gabets*, grand partisan de cet Ouvrage, répondit. C'étoit-là une critique prématurée ; car MALEBRANCHE, qui se joignit au P. *Gabets*, fit voir que M. *Foucher* ou n'avoit pas entendu ses principes, ou les avoit déguisés.

Le Public parut en convenir, & souhaita que notre Philosophe méprisât toutes ces objections, & ne s'occupât que de la perfection de son Livre. Il y avoit sur-tout un point qui l'affectoit extrêmement : c'étoit la promesse qu'il faisoit de former un systême de Religion qui devoit s'accorder avec la Philosophie. M. le Duc de *Chevreuse*, qui cultivoit les Sciences par goût, & qui les protégeoit avec succès, exhorta le P. MALEBRANCHE à ne pas laisser ce projet imparfait. Sensible à cette exhortation, notre Philosophe composa un Ouvrage intitulé : *Conversations Chrétiennes*, où il traite de l'existence de Dieu, de la corruption de la nature humaine par le péché originel, & de la nécessité d'un Médiateur & de celle de la Grace. Sur ce dernier article, le P. MALEBRANCHE avoit un sentiment particulier, qui étoit opposé à celui du fameux P. *Quesnel*, Prêtre de l'Oratoire, & Disciple de M. *Arnaud.* Cet Oratorien en fit part à son Maître, & lia entre lui & notre Philosophe une partie chez un ami commun. Il s'agissoit de savoir si l'ordre de la Grace avoit la même défectuosité que celui de la

nature. Le P. Malebranche soutenoit l'affirmative, & M. *Arnaud* étoit de l'avis contraire. On disputa beaucoup dans cette entrevue ; on ne s'entendit guères, & on se sépara sans rien conclure. Seulement on convint de mettre leurs sentimens par écrit, c'est-à-dire de donner au Public le spectacle d'un combat, dont il devoit sans doute retirer peu de fruit. Notre Philosophe entra le premier en lice. Il publia un *Traité de la Nature & de la Grace.* Cet Ouvrage s'imprima en Hollande ; & comme M. *Arnaud* s'y étoit retiré, il apprit de l'Imprimeur que son adversaire lui tenoit la parole qu'il lui avoit donnée. Soit par zèle pour son opinion, ou pour le Père Malebranche, il voulut empêcher la publication de cet Ouvrage ; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne songea plus qu'à répondre.

Dans cet intervalle, notre Philosophe composa des *Méditations Chrétiennes & Métaphysiques*, dans lesquelles il met ses principes dans un nouveau jour, & les fortifie de nouvelles preuves. Ces Méditations parurent en 1683 ; & cette même année M. *Arnaud* publia un Ouvrage contre le P. Malebranche, sous ce titre : *Des vraies & fausses Idées.* Ce n'étoit point une réponse au Traité de la Nature & de la Grace, mais une nouvelle querelle que le Docteur faisoit à l'Oratorien sur une matière bien différente. Il étoit question de cette opinion si chère au P. Malebranche, & exposée avec tant de soin dans sa Recherche de la Vérité : Que nous voyons toutes choses en Dieu. M. *Arnaud* avoit vanté autrefois ce sentiment, & il le censuroit sans ménagement dans son Traité des vraies & fausses Idées. Son intention étoit de mortifier le P. Malebranche, en détruisant ses plus chères spéculations métaphysiques ; de lui inspirer moins de confiance pour les autres ; & de le préparer ainsi à recevoir avec plus de docilité la critique qu'il méditoit du Traité de la Nature & de la Grace. M. *Arnaud* réussit en partie dans son dessein. Notre Philosophe fut très-sensible à cette diversion. Il se plaignit de ce que son adversaire, au lieu de répondre à ses objections, cherchoit à détourner l'attention du Public, en attaquant une opinion métaphysique & d'autant plus susceptible de mauvaises interprétations, qu'elle n'étoit à la portée que d'un très-petit nombre de personnes. Le P. Malebranche répondit ; & comme M. *Arnaud* le traitoit fort durement, & qu'il suspectoit même sa Religion, sa Philosophie fut ébranlée. Dans cette perplexité il s'adresse à Dieu, & le prie de retenir sa plume & les mouvemens de son cœur.

Pendant cette vive contestation, notre Philosophe mit au jour un Traité de Morale, qu'il avoit composé depuis longtemps, & dans lequel il tire tous nos devoirs, même ceux du Christianisme, de principes purement philosophiques. L'intention du P. Malebranche, en publiant cet Ouvrage, étoit peut-être de rompre sa dispute avec M. *Arnaud* : mais celui-ci ne perdoit pas son projet de vue. Après avoir ainsi inquiété notre Philosophe, & disposé les esprits à se défier de ses systêmes, il attaqua directement le Traité de la Nature & de la Grace. Malebranche répondit, & enfin ramassa toutes les matières contestées dans des *Entretiens sur la Métaphysique & sur la Religion*, qui furent imprimés en 1688.

Les idées des hommes de génie ne sont pas ordinairement à la portée de tous les esprits. Toujours fines & subtiles, il est difficile d'en bien saisir le sens, quelqu'évidentes qu'elles soient par elles-mêmes. Telles étoient la plupart de celles du P. Malebranche ; & comme elles étoient aussi nouvelles, il étoit naturel ou qu'on ne les entendît pas, ou qu'on les combattît. Parmi ces idées, on distinguoit sur-tout celles-ci. La première est que nous jugeons souvent de la grandeur des objets, non par les sens, mais par l'imagination ; de sorte que quoique la Lune nous paroisse plus grande à l'horison qu'au méridien, nos sens ne nous la représentent pas cependant de différente grandeur. C'est notre imagination qui la suppose plus grande là qu'ailleurs, parce qu'elle la juge plus éloignée à l'horison qu'au méri-

dien. M. *Regis*, ſavant Phyſicien, attaqua cette opinion. Le P. MALEBRANCHE répondit, & réduiſit la queſtion à ſavoir ſi la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de ſon image, & du jugement naturel que l'ame porte de ſon éloignement; de ſorte que tout le reſte étant égal, elle doive le voir d'autant plus grand qu'elle le juge plus éloigné. M. *Regis* avoit pris le premier parti, & notre Philoſophe le ſecond. Ainſi il ſoutenoit qu'un Géant ſix fois plus haut qu'un Nain, & placé à douze pieds de diſtance, ne laiſſoit pas de paroître plus haut que le Nain placé à deux pieds, malgré l'égalité des images qu'ils formoient dans l'œil; & cela, parce qu'on voyoit le Géant plus éloigné, à cauſe de l'interpoſition de différens objets. M. *Regis* ne ſe rendit pas à ces raiſons; & pour terminer la diſpute, il ſoumit ſon ſentiment à quatre Géomètres des plus fameux, leſquels déclarèrent que » les preuves qu'il apportoit de ſon ſentiment étoient démonſtratives & clairement déduites de l'Optique «. * Ces Géomètres étoient M. le Marquis *de l'Hopital*, M. l'Abbé *Catelan*, M. *Sauveur*, & M. *Varignon*.

M. *Regis* attaqua auſſi la ſeconde queſtion; mais elle devint ſi métaphyſique, que perſonne n'oſa ſe porter pour Médiateur. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le plaiſir nous rend heureux. MALEBRANCHE diſoit qu'oüi, & M. *Regis* prétendoit le contraire. M. *Arnaud* & M. *Bayle* ſe mêlèrent de cette diſpute. Le premier prit le parti de M. *Regis*, & le dernier celui du P. MALEBRANCHE. (Voyez ci-après *l'Hiſtoire de Bayle.*)

Pendant que cette diſpute s'échauffoit, M. *Arnaud* mourut (en 1694) & on s'attendoit qu'elle ſeroit terminée; mais elle renaquit en quelque ſorte de ſes cendres, par deux Lettres poſthumes de ce Docteur ſur les idées & les plaiſirs. Notre Philoſophe y répondit, & ajouta à ſa réponſe un petit *Traité contre la prévention*, dans lequel il prétend prouver que M. *Arnaud* n'eſt point l'Auteur des Ecrits qui ont paru contre lui.

Dans ce temps-là l'Académie Royale des Sciences fut renouvellée, & on penſa à donner au P. MALEBRANCHE une place d'Honoraire. Ce n'étoit point ſa qualité de Métaphyſicien qui lui valut cette diſtinction. Cet illuſtre Oratorien étoit encore Phyſicien; & on vouloit reconnoître particulierement ce mérite. Pour répondre à cette idée qu'on avoit de lui, il étudia les phénomènes de la nature. A l'aide des tourbillons de *Deſcartes*, il voulut expliquer la dureté des corps, leur reſſort, leur peſanteur, la génération du feu, la cauſe des couleurs, &c. & tout cela d'après cette hypothèſe, que la matière ſubtile répandue dans notre tourbillon eſt diviſée en une infinité de petits tourbillons preſqu'infiniment petits, dont la vîteſſe eſt fort grande. C'étoit alors le règne des tourbillons; & le mérite du P. MALEBRANCHE donnoit du poids à cette explication.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé à faire un ſyſtême général de l'Univers, il reçut une Lettre de l'Evêque de Roſalie qui étoit à la Chine, & qui lui marquoit que ſa Philoſophie y étoit ſi goûtée, que les Chinois deſiroient qu'il voulût bien compoſer quelqu'écrit qui pût contribuer à leur inſtruction particulière. Ce travail n'étoit pas fort attrayant; car quelle gloire à acquerir pour des peuples qu'on ne connoît pas? Mais l'eſtime qu'on faiſoit de lui, & la condition qu'on s'étoit impoſée de ne recevoir perſonne à la Chine, qui ne ſût les Mathématiques & ſa doctrine, exigeoient de ſa part quelque marque de reconnoiſſance. Ces conſidérations l'obligèrent à compoſer un petit Dialogue, qu'il intitula: *Entretien d'un Philoſophe Chrétien & d'un Philoſophe Chinois ſur la nature de Dieu.*

L'ardeur infatigable de notre Philoſophe pour l'étude, & ſon zèle pour la vérité, ne lui permettoient pas de prendre quelque repos, ſur-tout quand il étoit queſtion de défendre cette vérité. Un Livre devenu fameux ſous le nom *De l'action de Dieu ſur les Créatures* (par M. *Bourſier*) faiſoit beaucoup de bruit. On y traitoit de la pré-

* *Hiſtoire du renouvellement de l'Académie Royale des Sciences, Eloge de M. Regis.*

motion physique, c'est-à-dire de la science qui est en Dieu; & en conservant le nom de liberté, on l'anéantissoit. Le systême qu'on établissoit à cette fin, ne fut pas goûté par le P. MALEBRANCHE. Il le crut faux. Dans cette persuasion, il publia contre cet Ouvrage des *Réflexions sur la prémotion physique*. Ce fut là sa dernière production. Elle parut en 1715; & cette même année il fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Une défaillance de cœur, sans fluxion, mais accompagnée de vives douleurs, le conduisit dans quatre mois au tombeau. Son corps s'affoiblit peu à peu & se dessécha, jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette; & quoiqu'il fût réduit à très-peu de chose, son esprit conserva néanmoins toute sa vigueur. Il fut ainsi tranquille spectateur de son agonie : il en vit approcher le dernier moment, qui arriva le 13 Octobre, avec une si grande tranquillité, qu'il étoit déja mort qu'on le croyoit encore en vie.

Peu de Savans ont été tant en vénération que le P. MALEBRANCHE. M. *de Fontenelle* rapporte dans l'éloge de ce grand Homme, » qu'il ne venoit presque point » de Savans étrangers, qui ne lui rendissent » leurs hommages. On dit que des Princes » Allemands y sont venus exprès pour lui; » & je sai (c'est M. *de Fontenelle* qui parle) » que dans la Guerre du Roi *Guillaume*, » un Officier Anglois prisonnier se consoloit de venir ici (à Paris) parce qu'aussi-bien il avoit envie de voir *Louis* XIV » & M. MALEBRANCHE. Il a eu l'honneur de recevoir une visite de *Jacques* II » Roi d'Angleterre (*a*).

Les Savans du premier ordre, ceux dont le suffrage est de si grand poids, parce qu'il est toujours éclairé, faisoient un cas infini du P. MALEBRANCHE. M. *Jacques Bernoulli* se félicitoit de s'être rencontré avec lui dans son explication de la dureté des corps (*b*). L'Auteur ingénieux de *l'Analyse des Jeux de hasard* (M. *de Monmaurt*) dans une Lettre adressée à M. *Nicolas Bernoulli*, & imprimée à la fin de la seconde édition de cet Ouvrage, parle en ces termes de la Recherche de la Vérité & de l'Auteur : » Vous verrez que ce » grand Homme a porté dans ces matières » cette netteté d'idées, cette sublimité de » génie & d'invention, qui brillent avec » tant d'éclat dans ses Traités de Mé» taphysique «. M. *Loke* appelle le P. MALEBRANCHE Auteur subtil & savant; & il donne les plus grands éloges à la Recherche de la Vérité, quoiqu'il censure fortement cette opinion, que nous voyons toutes choses en Dieu, & que Dieu nous montre les idées en lui-même à l'occasion de la présence des corps à nos sens. Cela est avancé, selon M. *Loke*, fort gratuitement. Car pourquoi Dieu ne fera-t-il pas appercevoir des idées quand il lui plaît, sans qu'il y ait aucun des corps présens aux yeux? M. *Loke* prouve que cette opinion peut aussi-bien se soutenir que celle du P. MALEBRANCHE. Quoi qu'il en soit, rien n'est si beau que le systême de ce Philosophe pour connoître la vérité. On en va juger par l'analyse suivie que je vais en faire.

Systême de MALEBRANCHE *pour connoître la vérité.*

L'erreur est l'origine de la misère des hommes. Elle est le principe de tous les maux qui nous affligent; & nous ne pouvons esperer de bonheur solide & véritable, qu'en travaillant sans cesse à l'éviter. Pour cela, on ne doit jamais donner de consentement entier aux propositions qui paroissent si évidemment vraies, qu'on ne puisse le leur refuser, sans sentir une peine intérieure, & des reproches secrets de la raison; c'est-à-dire sans connoître clairement qu'on feroit mauvais usage de sa liberté, si on vouloit étendre son pouvoir sur des choses sur lesquelles elle n'en a plus. Voilà pour les Sciences. A l'égard de la Morale, on ne doit jamais aimer absolu-

(*a*) Eloge du P. *Malebranche*. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences* 1715, pag. 113, Edition de Paris.

(*b*) Eloge de M. *Bernoulli*, Tom. II de l'*Histoire du renouvellement de l'Académie*.

ment un bien, ſi l'on peut ſans remords ne le point aimer. D'où il ſuit que pour éviter l'erreur, il faut moderer l'empreſſement & l'ardeur de la volonté pour les ſeules apparences de la vérité; ſe délivrer de ſes préjugés; avoir une juſte défiance de nos facultés; car toutes ces manières d'appercevoir nous ſont autant d'occaſions de nous tromper. Il s'agit donc de connoître les chefs de ces manières d'appercevoir, & de déſigner les différentes erreurs auxquelles ils peuvent donner lieu.

L'ame peut appercevoir les choſes en trois manières; par l'*Entendement*, c'eſt-à-dire par la faculté que l'ame a de recevoir différentes idées; par l'*Imagination* & par les *Sens*. Par l'entendement, l'ame apperçoit non-ſeulement les choſes matérielles, l'étendue avec ſes propriétés; mais encore les notions communes, celles qui ſont univerſelles, & généralement toutes ſes penſées, lorſqu'elle les connoît par la réflexion qu'elle fait ſur elle-même. Par l'imagination, l'ame apperçoit les êtres matériels, quoiqu'ils ſoient abſens, en s'en formant pour ainſi dire des images dans le cerveau. Enfin l'ame n'apperçoit par les ſens que les objets ſenſibles, lorſqu'étant préſens, ils font impreſſion ſur les organes extérieurs du corps, & que cette impreſſion ſe communique juſqu'au cerveau; ou lorſqu'étant abſens, le cours des eſprits animaux fait dans le cerveau une ſemblable impreſſion.

L'ame n'apperçoit que de ces trois manières; & l'on doit regarder ces trois facultés comme les chefs auxquels ſe rapportent nos erreurs & la cauſe de ces erreurs. Il s'agit donc de ſavoir comment ces facultés trompent, & de quelle manière nous devons éviter les erreurs qu'elles occaſionnent.

I. Les erreurs des ſens ſont ſi conſidérables, que ces ſens ne font abſolument rien connoître par eux-mêmes.

Premierement, nous ne pouvons juger par la vue, ni de la figure, ni de l'étendue, ni du mouvement des corps. Nous avons beau regarder la ſituation de deux objets, ou d'un objet relativement à nous, il eſt impoſſible que nous déterminions la diſtance de l'un à l'autre. Quoique nous ayons une ligne immédiatement ſous les yeux, nous ne pouvons point décider ſi elle eſt droite; ſi un cercle n'eſt pas une ellipſe, & ſi un quarré n'eſt pas un parallelograme ou quarré long. Quant au mouvement, il eſt certain que nous ne ſaurions rien déterminer : car nous ne pouvons juger de la grandeur du mouvement d'un corps que par la longueur de l'eſpace que le corps a parcouru. Or nous ne pouvons déterminer avec les yeux la longueur de l'eſpace. Donc la vue ne peut pas nous faire connoître la grandeur du mouvement.

En ſecond lieu, nous connoiſſons plus ou moins parfaitement les objets par les ſens, ſuivant que les ſens ſont bien ou mal organiſés, que les parties qui les compoſent ſont plus ſaines, plus délicates ou plus ſenſibles. Une perſonne qui a bonne vue, voit mieux les objets qu'une autre qui a la vue foible. De même celui qui a les oreilles bien organiſées, entend mieux que celui qui les a mal organiſées. Une même perſonne peut encore juger diverſement des mêmes objets dans différens temps, ſuivant qu'il ſera malade ou en bonne ſanté. Un bilieux voit preſque jaunes tous les objets, & il ne connoît qu'il s'eſt trompé que quand il eſt guéri. Celui qui a reçu quelque coup bruſque dans les yeux, voit les objets rouges. En un mot les objets font des impreſſions plus ou moins grandes ſur les ſens, ſuivant que les ſens ſont plus ou moins parfaits ou mieux conſtitués.

La troiſiéme cauſe de l'erreur des ſens provient de ce qu'ils ne nous repréſentent que les impreſſions qu'ils reçoivent, & que ces impreſſions ſont quelquefois ſi ſemblables à d'autres, que nous ne pouvons les diſtinguer. Par exemple, lorſque nous ſommes dans un bateau qui eſt emporté par le courant d'une rivière ſans aucun balancement, ſi nous regardons le rivage, nous le verrons fuir, & nous nous croirons immobiles. Un homme qui marchera dans le même ſens que nous, mais beaucoup plus lentement, nous paroîtra reculer. Si nous faiſons tourner avec vîteſſe un charbon de feu allumé, nous jugerons que c'eſt

un cercle de feu que nous voyons. Et pour dernier trait, lorſque nous regardons quelqu'objet qui eſt placé derrière un autre, nous le jugeons contigu à cet autre objet, quoiqu'il en ſoit ſouvent diſtant de pluſieurs toiſes.

Enfin la dernière eſpèce d'erreur dans laquelle les ſens nous font tomber, eſt que nous n'avons aucune ſenſation de dehors qui ne renferme quelque faux jugement. En effet l'ame ne connoît les objets que quand les ſens en ſont affectés. Elle les voit donc uniquement dans les ſens même. Si elle apperçoit, par exemple, des Etoiles, elle les voit dans le corps même; & puiſque ces Etoiles ſont immédiatement unies à l'ame, leſquelles ſont les ſeules que l'ame puiſſe voir, elles ne ſont donc pas dans les cieux. D'où il ſuit que tous les hommes qui voyent les Etoiles dans les cieux, & qui jugent enſuite volontairement qu'elles y ſont, font deux faux jugemens, dont l'un eſt naturel & l'autre libre. Le premier eſt un jugement des ſens, ou une ſenſation compoſée qui eſt en nous, ſans nous, & même malgré nous, & ſelon laquelle on ne doit pas juger. L'autre eſt un jugement libre de la volonté que l'on peut s'empêcher de faire, & par conſéquent qu'on ne doit pas faire, ſi l'on veut éviter l'erreur.

Pour ſe garantir donc de toutes ces erreurs, on doit ſuivre cette règle : *Ne jugez jamais par les* S E N S *de ce que les choſes ſont par elles-mêmes, mais ſeulement du rapport qu'elles ont avec nos corps.*

II. La ſource des erreurs de l'imagination vient de la nature de l'imagination même. Nous n'imaginons des objets qu'en nous formant des images; & ces images ne ſont formées que par les traces que les eſprits animaux font dans le cerveau. Nous imaginons les choſes d'autant plus fortement, que ces traces ſont plus profondes & mieux gravées, & que les eſprits animaux y ont paſſé plus ſouvent & avec plus de violence. Et lorſque les eſprits animaux y ont paſſé pluſieurs fois, ils y entrent avec plus de facilité que dans d'autres endroits tout proches, par leſquels ils n'ont jamais paſſé, ou par leſquels ils n'ont point paſſé ſi ſouvent.

C'eſt-là la cauſe de la confuſion & de la fauſſeté de nos idées. Car les eſprits animaux qui ont été dirigés par l'action des objets extérieurs, même par la réflexion, pour produire dans le cerveau de certaines traces, en produiſent ſouvent d'autres, qui à la vérité leur reſſemblent en quelque choſe, mais qui ne ſont point les traces de ces mêmes objets, ni celles qu'on vouloit ſe repréſenter; parce que les eſprits animaux ſe portent toujours avec plus d'abondance dans les traces profondes des idées qui nous ſont plus familières, & ne vont qu'en petite quantité vers les endroits où ils devroient actuellement ſe diriger.

Telle eſt la ſource de toutes les erreurs qui viennent de l'imagination. Préoccupés de quelque objet, nous rapportons tout ce que nous voyons à cet objet. C'eſt ainſi que ceux qui ſe ſont imaginés que la Lune étoit une tête, parce qu'ils ſe ſont familiariſés avec cette idée, en voyant des images de la Lune qu'on repréſente comme un viſage, y voyent ordinairement deux yeux, un nez & une bouche; que des perſonnes voyent dans les nues des chariots, des hommes, des lions ou d'autres animaux, quand il y a quelque rapport entre leurs figures & ces choſes-là; & que ceux qui ont coutume de deſſiner, voyent quelquefois des têtes d'hommes ſur des murailles, & même des figures, des groupes, &c. ſur du papier où l'on a donné pluſieurs coups de crayon.

C'eſt par la même raiſon qu'on juge de la nature des choſes ſuivant l'idée qu'on s'en eſt formée. Une maladie eſt nouvelle, & fait des ravages étonnans. Cela imprime des traces ſi profondes dans le cerveau, que cette maladie eſt toujours préſente à l'eſprit. Si on l'appelle le ſcorbut, toutes les maladies nouvelles ſeront le ſcorbut. Une perſonne s'applique à un genre d'étude. Les traces du ſujet de ſon occupation s'impriment ſi profondément dans ſon cerveau, qu'elles confondent & qu'elles effacent quelquefois les traces des choſes même fort différentes.

Il y a un Auteur, par exemple, qui a fait pluſieurs volumes ſur la croix. Cela

lui a fait voir des croix par-tout. Un Chimiste entierement rempli de son art, quand il raisonne de quelque corps, les trois principes de Chimie lui viennent d'abord dans l'esprit. Un Péripateticien pense d'abord aux quatre élémens. Un Cartésien voit par-tout des tourbillons. Et un Neutonien est persuadé que tous les phénomènes sont des effets de l'attraction. Ainsi il ne peut rien entrer dans l'esprit d'un homme, qui ne soit infecté des erreurs auxquelles il est sujet, & qui n'en augmente le nombre. La raison de ceci est que nous ne pouvons apprendre quoi que ce soit, si nous n'y apportons de l'attention; & nous ne saurions être guères attentifs à quelque chose, si nous ne l'imaginons. Or nous ne pouvons rien imaginer, que nous ne fassions plier quelque partie de notre cerveau, pour former les traces auxquelles sont attachées les idées que nous imaginons. De sorte que si les fibres du cerveau se sont un peu durcies, elles ne seront capables que de l'inclination & des mouvemens qu'elles auront eus autrefois. D'où il suit que l'ame ne pourra imaginer ni par conséquent être attentive à ce qu'elle vouloit, mais seulement aux choses qui lui sont familières.

Concluons donc qu'on ne peut éviter les erreurs de l'imagination, qu'en s'exerçant à méditer sur toutes sortes de sujets, afin d'acquerir une certaine facilité de penser à ce qu'on veut. Or le meilleur moyen d'acquerir cette habitude, c'est de s'accoutumer dès sa jeunesse à chercher la vérité des choses fort difficiles, parce qu'à cet âge les fibres du cerveau sont susceptibles de toutes sortes d'inflexions; car dans l'âge mûr on a trop de difficultés à vaincre, pour éviter les erreurs de l'imagination.

Premierement, on a de la peine à se livrer à la méditation.

Secondement, on a peu d'amour pour les vérités abstraites, qui sont le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici bas.

En troisiéme lieu, on a de la satisfaction à connoître les ressemblances qui sont agréables & fort touchantes, parce qu'elles sont appuyées sur des notions sensibles.

Mais une chose sur laquelle on doit être en garde dans tous les temps, c'est de ne se point laisser préoccuper par l'air des personnes avec qui l'on parle, & d'examiner avec attention ce qu'elles disent, sans se laisser prévenir par la manière dont elles parlent. Ainsi on doit savoir: 1°. Que l'air de fierté & de brutalité est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui néglige assez l'estime des autres. 2°. Que l'air modeste est l'air d'un homme qui s'estime peu, & qui estime assez les autres. 3°. Que l'air grave est l'air d'un homme qui s'estime beaucoup, & qui desire fort d'être estimé. 4°. Que l'air simple est l'air d'un homme qui ne s'occupe guères ni de lui ni des autres. 5°. Enfin qu'il est des gens qui ont assez d'estime d'eux-mêmes & de mépris des autres, pour s'être fortifiés dans un certain air de fierté mêlé de gravité & d'une feinte modestie qui préoccupe & qui gagne ceux qui les écoutent.

III. Les erreurs qui dépendent de l'esprit pur ou de l'entendement, sont encore plus abondantes que celles qui proviennent de l'imagination. La plupart des hommes n'ont guères fait attention à la nature de l'esprit, quand ils ont voulu l'employer à la recherche de la vérité; & comme ils n'ont jamais été bien convaincus de son peu d'étendue, & de la nécessité qu'il y a de le bien ménager, & même de l'augmenter, ils tombent dans des erreurs sans nombre & très-considérables. Ils s'occupent davantage à méditer sur des objets infinis, ou sur des questions qui demandent une capacité infinie, que sur d'autres qui sont à la portée de leur esprit. Persuadés que leurs lumières sont sans bornes, ils rejettent avec dédain tout ce qu'ils ne peuvent y soumettre. Cette haute idée qu'ils ont de la force de l'esprit humain, les porte à croire qu'ils sont capables d'acquerir toutes sortes de connoissances, & de s'appliquer même à plusieurs sciences à la fois; & par cette faute ils mettent une telle confusion dans les idées, qu'ils rendent leur esprit incapable de quelque science véritable.

En un mot, pour éviter les erreurs de

l'entendement, il faut être bien convaincu que notre esprit n'est point infini; qu'il a une capacité fort médiocre; que cette capacité est ordinairement remplie par les sensations de l'ame; & enfin que l'esprit recevant sa direction de la volonté, ne peut regarder fixement quelqu'objet, sans être détourné par son inconstance & par sa légereté. Voici quelques exemples de ces sortes d'erreurs.

1°. Comme le néant n'a point d'idée qui le représente, l'esprit est porté à croire que les choses dont il n'a point d'idée n'existent point. 2°. Lorsque nous considerons quelqu'objet, nous ne l'envisageons ordinairement que par un côté; & nous ne nous contentons pas de juger du côté que nous avons consideré, mais nous jugeons de l'objet tout entier. 3°. Parce qu'on a d'autres idées de substance que celle de l'esprit & du corps, c'est-à-dire d'une substance qui pense & d'une substance étendue, on croit avoir droit de conclure que tout ce qui existe est ou esprit ou matière. Voilà pour le Physique.

En Morale, cette facilité que l'esprit trouve à imaginer des ressemblances partout où il ne remarque pas visiblement des différences, fait porter des jugemens très-faux envers les hommes. Un François sera avec un Anglois. Cet Anglois aura son humeur particulière; il sera fier & incommode: de-là ce François jugera que tous les Anglois ont le même caractère; qu'ils sont fiers & incommodes. Un Religieux de tel Ordre est un grand homme, un homme de bien: on en conclut que tout l'Ordre est rempli de gens de bien & de grands hommes. Au contraire un Religieux d'un Ordre est dans de mauvais sentimens: donc tout l'Ordre est corrompu & dans de mauvais sentimens, &c.

Telles sont les erreurs qui dépendent des trois facultés de notre ame, je veux dire des sens, de l'imagination & de l'entendement. Nous avons encore en nous d'autres sources d'égarement: ce sont nos inclinations & nos passions, qui éblouissent notre esprit par de fausses lueurs, & le remplissent de ténèbres. Ainsi nous devons nous tromper lorsque nous suivons ces faux jours qu'elles produisent en nous. Mais quels sont ces faux jours? Ce sont ceux que donnent 1°. l'inclination que nous avons pour le bien en général; 2°. pour l'amour de nous-mêmes; 3°. pour l'amour du prochain: trois nouvelles sources d'erreurs.

IV. Cette inclination que tous les hommes ont pour le bien en général, les porte ordinairement dans deux excès. Les uns veulent croire ou croyent volontiers aveuglément; & les autres veulent toujours voir évidemment. Les premiers n'ayant presque jamais fait usage de leur esprit, croyent sans discernement tout ce qu'on leur dit. Les autres au contraire voulant toujours faire usage de leur esprit sur des matières même qui le surpassent infiniment, méprisent indifféremment toutes sortes d'autorités. Ceux-là sont ordinairement des stupides, des esprits foibles, comme les enfans & les femmes. Ceux-ci sont des esprits superficiels & libertins ou orgueilleux. Il n'y a que les personnes qui prennent un juste milieu entre ces deux excès, qui puissent éviter les erreurs qui en sont les suites, en ne cherchant point l'évidence dans les choses qui n'en sont pas susceptibles, par une vaine agitation d'esprit, & ne croyant point sans évidence des opinions fausses par une déférence indiscrette, ou par une basse soumission d'esprit.

La seconde inclination que l'Auteur de la Nature imprime sans cesse dans notre volonté, c'est l'amour de nous-mêmes ou de notre propre conservation. De sorte que nous souhaitons trois choses qui peuvent satisfaire cette inclination. Ce sont le *Plaisir*, l'*Excellence* & la *Grandeur*, d'où naît l'indépendance. Le *Plaisir* est une manière d'être, que nous ne saurions recevoir actuellement, sans devenir actuellement plus heureux. L'*Excellence* nous éleve au-dessus des autres hommes, comme la science & la vertu. Et la *Grandeur* en nous donnant quelqu'autorité sur eux, en nous rendant plus puissans, comme les dignités & les richesses, semble nous rendre en quelque sorte indépendans. Mais l'amour du plaisir nous entraîne aisément dans l'erreur, lorsque cet amour n'est point

éclairé; parce que nous prenons souvent pour véritable plaisir ce qui n'en a que l'apparence. Le desir de la science nous porte à paroître savans. A cette fin, on n'examine guères quelles sont les sciences qui sont à notre portée, & qui sont les plus nécessaires, soit pour se conduire en honnête homme, soit pour perfectionner sa raison. Les sciences les plus solides & les plus nécessaires étant assez communes, elles ne font ni admirer ni respecter assez promptement ceux qui les possèdent, & ne réveillent point en eux ces idées de science qu'ils se sont formés. Ils cherchent donc à heurter les choses les plus naturelles; à se jouer de la vérité par des paradoxes, & à éblouir par un air & un ton de singularité. On fait gloire de savoir les choses rares, extraordinaires, éloignées, les choses que les autres ne savent pas; parce qu'on a attaché, par un renversement d'esprit, l'idée de savoir à ces choses, & qu'il suffit, pour être savant, de savoir ce que les autres ignorent, quand même on ignoreroit les vérités les plus nécessaires & les plus belles. C'est ainsi qu'on acquiert la science qui n'est que folie & que sotise.

L'inclination pour les dignités & les richesses nous empêche encore de trouver la vérité, & nous engage dans le mensonge & dans l'erreur. En effet, lorsqu'on possède des dignités & des richesses, on a de grandes affaires à conduire, & on n'est guères propre par conséquent à la recherche de la vérité. 1°. Parce qu'on a fort peu de temps à y employer. 2°. Parce qu'on ne se plaît point dans cette recherche qu'on regarde comme inutile. 3°. Parce qu'on est très-peu capable d'attention, la capacité de l'esprit étant partagée par le grand nombre de choses que l'on a ou que l'on souhaite. 4°. Parce qu'on s'imagine tout savoir, & qu'on a de la peine à croire que des gens qui nous sont inférieurs ayent plus de raison que nous. 5°. Parce qu'on est accoutumé à être applaudi en toutes ses imaginations, quelque fausses & éloignées du sens commun qu'elles puissent être. 6°. Et enfin parce qu'on s'arrête plus aux notions sensibles, qui sont plus propres aux conversations ordinaires, & à conserver l'estime des hommes, qu'aux idées pures & abstraites de l'esprit, qui servent à découvrir la vérité.

Mais de toutes ces inclinations, celles qui nous portent le plus dans l'erreur, sont l'amitié, la faveur, la reconnoissance, & en général tous les motifs qui nous engagent à parler trop avantageusement des autres en leur présence. Car nous n'aimons pas seulement la personne de nos amis & de nos bienfaiteurs : nous aimons encore avec eux toutes les choses qui leur appartiennent en quelque façon. Et lorsqu'ils témoignent assez de passion pour la défense de leur opinion, ils nous inclinent insensiblement à les croire, à les approuver, & à les défendre même. Ainsi nous adoptons leurs erreurs, de même que nous pouvons communiquer les nôtres à nos amis, par la même raison.

V. Que l'homme est malheureux ! Ce n'est pas seulement contre ses sens, son imagination, son entendement & ses inclinations, qu'il a à se prémunir pour éviter l'erreur : ses passions sont encore dans lui un obstacle à la connoissance de la vérité. Nous jugeons de toutes choses selon nos passions, & par conséquent nous nous trompons en toutes choses, les jugemens des passions n'étant jamais d'accord avec les jugemens de la vérité. Nous attribuons aux objets qui les causent ou qui semblent les causer, toutes les dispositions de notre cœur, notre bonté, notre douceur, notre malice, notre aigreur, & toutes les autres qualités de notre esprit. Lorsque nous aimons quelque personne, nous sommes naturellement portés à croire qu'elle nous aime, & nous avons de la peine à nous imaginer qu'elle ait dessein de nous nuire, ni de s'opposer à nos desirs. Tout nous paroît aimable dans cette personne. Sa difformité n'a rien de choquant. Ses grimaces sont des agrémens. Ses gestes mal composés sont justes, ou pour le moins naturels. Si elle ne parle jamais, c'est qu'elle est sage. Si elle parle toujours, c'est qu'elle est pleine d'esprit. Si elle parle de tout, c'est qu'elle est universelle. Si elle

interrompt les autres sans cesse, c'est qu'elle a du feu & de la vivacité. Enfin si elle veut toujours primer, c'est qu'elle le mérite.

Mais si la haine succède à l'amour, ces bonnes qualités se changent en vices. Tout nous déplaît en elle. Nous prenons ses actions en mauvaise part. Nous ne pouvons croire qu'elle nous veuille du bien ; & nous sommes toujours dans la défiance à son égard, quoiqu'elle ne pense pas à nous, ou qu'elle cherche même à nous rendre service.

Ajoutons à ceci qu'il y a des erreurs & des vérités de certains temps. Les passions causant des factions, produisent des vérités ou des erreurs aussi inconstantes que la cause qui les excite.

VI. Après avoir connu les sources de nos erreurs, c'est-à-dire les illusions des sens, les visions de l'imagination, les abstractions de l'esprit, les inclinations de la volonté, & les passions du cœur, il s'agit de savoir comment on doit se conduire dans la recherche de la vérité pour se garantir de ces erreurs. Mais un point essentiel qui doit précéder cette connoissance, c'est de mépriser pour un temps toutes les opinions vraisemblables ; de ne point s'arrêter aux conjectures, quelque fortes qu'elles soient ; de négliger l'autorité de tous les Philosophes, & d'être autant qu'il sera possible sans préoccupation, sans interêt & sans passion. Avec cette disposition on est presque sûr de ne point s'égarer dans les voies étroites qui conduisent au vrai, ni de se fatiguer en les suivant. L'entrée de ces voies est l'attention, qui rend toutes nos perceptions claires & distinctes.

Tout l'art de connoître la vérité consiste donc dans les moyens qui nous rendent plus attentifs, afin de pouvoir conserver l'évidence dans nos raisonnemens, & de voir même tout d'une vue une liaison nécessaire entre toutes les parties de nos plus longues déductions. Il y a en nous différens dégrés d'attention. L'esprit n'apporte pas naturellement une égale attention à toutes les choses qu'il apperçoit : il s'applique infiniment plus à celles qui le touchent, qui le modifient & qui le pénétrent, qu'à celles qui lui sont présentes, mais qui ne le touchent pas, & qui ne lui appartiennent pas. C'est ainsi que nous nous occupons entierement des qualités sensibles, sans pouvoir même nous appliquer aux idées pures de l'esprit. Et nous nous plaisons davantage aux choses que nous imaginons, qu'aux idées abstraites de l'entendement pur.

D'où il suit, que quand on veut s'appliquer sérieusement à la recherche de la vérité, on doit 1°. éviter, autant que cela se peut, toutes les sensations trop fortes, comme le grand bruit, la lumière trop vive, le plaisir, la douleur, &c. 2°. Veiller sans cesse à la pureté de son imagination, en empêchant qu'il ne se trace dans le cerveau de ces vertiges profonds qui inquiétent & dissipent continuellement l'esprit. 3°. Et arrêter sur-tout les mouvemens des passions, qui font dans le corps & dans l'ame des impressions si puissantes, qu'il est comme impossible que l'esprit pense à d'autres choses qu'aux objets qui les excitent. Quand on sera ainsi disposé, on pourra trouver la vérité, en faisant usage des règles suivantes.

1. Conservez toujours l'évidence dans vos raisonnemens.

2. Ne raisonnez que sur des choses dont vous avez les idées claires.

3. Commencez par les choses les plus simples & les plus faciles, & arrêtez-vous-y long-temps, avant que d'entreprendre la recherche des plus composées & des plus difficiles.

4. Concevez clairement l'état de la question que vous vous proposez de résoudre.

5. Découvrez par quelqu'effort d'esprit une ou plusieurs idées moyennes, qui puissent servir comme de mesure commune, pour reconnoître par leur moyen les rapports qui sont entr'elles.

6. Retranchez avec soin du sujet que vous devez considerer, toutes les choses qu'il n'est point nécessaire d'examiner, pour découvrir la vérité que vous cherchez.

7. Divisez le sujet de votre méditation

par parties, & considerez-les toutes les unes après les autres selon l'ordre naturel, en commençant par les plus simples, c'est-à-dire par celles qui renferment moins de rapport; & ne passez jamais aux composées, avant que d'avoir reconnu distinctement les plus simples, & se les être rendu familières.

8. Abregez les idées, & rangez-les ensuite dans votre imagination, ou écrivez-les sur le papier, afin qu'elles ne remplissent plus la capacité de l'esprit.

9. Comparez les idées selon les règles de la combinaison, alternativement les unes avec les autres, ou par la seule vue de l'esprit, ou par l'imagination accompagnée de la vue de l'esprit, ou par le calcul de la plume, joint à l'attention de l'esprit & de l'imagination.

10. De tous les rapports trouvés par ce moyen, retranchez ceux qui sont inutiles à la résolution de la question; rendez-vous les autres familiers; abregez-les & rangez-les par ordre dans votre imagination, ou les exprimez sur le papier; comparez-les ensemble selon les règles des combinaisons; & voyez si le rapport composé que vous cherchez, est un des rapports composés qui résultent de ces nouvelles comparaisons. Si cela n'est pas, il faut retrancher tous ces rapports inutiles, & se rendre les autres familiers.

Et telles sont les règles qu'on doit suivre pour découvrir la vérité, c'est-à-dire un rapport réel, soit d'égalité, soit d'inégalité; car la vérité n'est autre chose que cela. Elle est ce qui est; au lieu que la fausseté n'est point, ou si l'on veut, elle est ce qui n'est point.





Carle Vanloo del.

PIERRE BAYLE, né en 1647 mort en 1706.

François Sc et ex.

BAYLE. *

IL n'y a point de Philosophe si célèbre & si décrié que BAYLE. La beauté de son génie & la hardiesse de ses pensées sont également connues : mais cette hardiesse qui dégénère souvent en témérité, a étendu en mal la réputation qu'il s'est acquise par ses Ouvrages. Depuis quelque temps un cri s'est élevé contre cet homme illustre, parce que quelques Auteurs ont fait un pernicieux usage de ses principes, & qu'on les a peut-être trop analisés. Quoi qu'il en soit, il y auroit à craindre que les Lecteurs qui se sont laissés prévenir contre lui, dédaignassent de jetter les yeux sur son histoire, si je ne commençois à donner une juste idée de ce docte personnage. BAYLE a sans doute abusé quelquefois de ses talens : il s'est trompé plus qu'aucun Ecrivain, je le veux ; mais que de belles choses ce Philosophe ne nous a-t-il pas apprises ? A-t-il jamais paru un plus grand Dialecticien ? Tout seroit perdu, si, parce qu'il y a des erreurs dans un Livre, il falloit le proscrire, sans égard aux vérités qu'il contient. Détestons-les ces erreurs; mais recueillons ces vérités. Un homme comme BAYLE n'a dû aimer que le bien ; & s'il s'est quelquefois égaré, il faut rejetter cela sur le malheur des temps & des circonstances, & sur les infirmités de l'esprit humain. Voici en effet le caractère de ce Philosophe, tel qu'on le lit dans l'*Histoire de Bayle & de ses Ouvrages*, par M. *de la Monnoye*, page 49.

[M. BAYLE fut un Savant du premier ordre dans l'Histoire & dans les Belles-Lettres, un grand Philosophe, un excellent Métaphysicien. Il avoit un esprit juste, délicat, pénétrant, aisé ; une imagination vive, brillante & féconde ; une mémoire prodigieuse par sa facilité à saisir les faits avec leurs circonstances, sans les oublier jamais. Son cœur étoit bon, droit, accommodant, d'un commerce doux & aisé : il y mettoit toujours beaucoup plus du sien, qu'il n'en exigeoit des autres. D'un naturel tendre & officieux pour ses parens & pour ses amis, il ne leur manquoit jamais en rien. Son humeur étoit si pacifique, qu'il ne voulut point entrer dans les Académies, à cause des dissensions & des querelles de jalousie, qui y règnent trop souvent à la honte des Gens de Lettres. Il avoit les mœurs très-pures. Ceux qui l'ont connu plus particulierement, assurent qu'il n'a jamais eu la moindre apparence de commerce déréglé avec les femmes.

Sobre, tempérant, détaché de l'amour des plaisirs, des honneurs & des richesses, il savoit se passer de tout Domestique, & vivre sans revenu & sans indigence. Exempt de la vanité qui n'est que trop ordinaire aux Savans, il louoit volontiers les Ouvrages des autres. Il loua même un de ceux de son plus violent Accusateur, M. *Jurieu*, dans le temps qu'il ne pouvoit souffrir les justes louanges qu'on lui donnoit de toutes parts.

Plus sensible au plaisir d'apprendre qu'au déplaisir d'être trompé, il recevoit des Savans les avis qu'il leur avoit demandés sur ses Ouvrages. Il les suivoit avec une docilité surprenante, & en marquoit sa reconnoissance par des remercimens sincères & publics.

Laborieux & infatigable, il travailla jusqu'à l'âge de 40 ans quatorze heures par jour ; & il écrivoit à un de ses amis, *que depuis l'âge de 20 ans il ne se souvenoit pas d'avoir eu aucun loisir*. (Lettre à M. *des Maiseaux*, Tom. II.)

Il avoit une santé très-délicate qu'il

* *Eloge de Bayle*, par M. *Basnage* dans l'*Histoire des Ouvrages des Savans*. *Histoire de Bayle & de ses Ouvrages*, par M. *de la Monnoye*. *La vie de Bayle*, par M. *des Maiseaux*. *Mémoires des Hommes Illustres*, par le P. *Niceron*, Tom. VI. *Nouveaux Mémoires de Littérature*, &c. par M. *l'Abbé d'Artigny*, Tom. I. *Dictionnaire* de M. *Chauffepié*, art. *Baylé* & *Jurieu*. *Lettres de Bayle*. Et ses Ouvrages.

ne ménageoit point, tant étoit grande ſon indifférence pour la vie.

Son ſtyle approchant un peu de celui de *Montagne*, étoit vif, hardi, naturel, aiſé, aſſez régulier : mais ſa grande mémoire le jettoit ſouvent dans de longues & inſtructives digreſſions, qu'il avoit cependant l'art de ramener comme utiles & même néceſſaires aux conſéquences qu'il vouloit tirer.

Heureux s'il eût toujours conſervé dans ſes Ecrits l'eſprit de la Religion Chrétienne, & ne ſe fût jamais écarté des expreſſions qu'elle autoriſe !]

Voilà quel étoit BAYLE. On va juger de la vérité de ce caractère par l'hiſtoire de ſa vie.

PIERRE BAYLE naquit le 18 Novembre 1647 au Carlat, petite Ville du Comté de Foix, de *Jean Bayle* & de *Jeanne de Brugniere*, tous deux de la Religion Proteſtante. Son père, qui étoit Miniſtre du Carlat, étoit d'une bonne famille originaire de Montauban ; & ſa mère appartenoit à la Maiſon de Ducaſſe. BAYLE fit voir dès ſa première jeuneſſe une mémoire prodigieuſe & une grande vivacité d'eſprit. Il interrogeoit ſes parens avec un air empreſſé & attentif, & il profitoit de tout ce qu'on lui diſoit. Ses heures de récréation il les paſſoit dans ſa chambre pour y méditer. Il connoiſſoit déja les plaiſirs qui naiſſent de l'application à l'étude. Cette application fut ſi conſtante, qu'elle lui procura une maladie. Il guérit, & il retomba peu de temps après par la même cauſe. Son père, pour lui faire changer d'air & le priver de l'étude, l'envoya à Saverdun chez M. *Bayze*, qui étoit ſon beau-frere : mais le jeune BAYLE y ayant trouvé par malheur des Livres, gagna une autre maladie : ce fut une fièvre dangereuſe, dont il put à peine guérir. Ayant enfin recouvré la ſanté, il retourna à Carlat. Il y continua ſes études dans la maiſon de ſon père.

A l'âge de 19 ans il alla à Puylaurens faire ſes Humanités ſous la direction d'un Profeſſeur habile. On l'envoya enſuite à Toulouſe au Collège des Jéſuites, où il refit ſa Logique ſous le Père *Ignace*. Il avoit alors 22 ans, & c'étoit par conſéquent s'y prendre un peu tard. C'eſt un reproche que BAYLE fait à ſes parens dans ſes Ouvrages. Quoi qu'il en ſoit, il eut dans ce Collège une diſpute ſur la Religion avec un Prêtre qui logeoit dans la même maiſon que lui ; & les doutes que celui-ci lui fit naître ſur la Religion de ſon père qu'il avoit embraſſée, joints à la lecture qu'il avoit faite à Puylaurens de quelques Livres de controverſe qui l'avoient beaucoup ébranlé, l'engagèrent à abjurer la Religion Proteſtante pour entrer dans la Romaine. La nouvelle de ſon changement pénétra de douleur toute ſa famille, & particulierement ſon père qui l'aimoit tendrement. Ce fut bien pis quand il vit une Thèſe que BAYLE avoit ſoutenue, dédiée à la Vierge. Quoique cet acte eut fait un honneur infini à ſon fils, il en devint inconſolable. Dès ce moment il ne voulut plus entendre parler de lui ; & l'Evêque de Rieux, au défaut du père, ſe chargea de fournir à ſon entretien.

Les choſes en étoient là, lorſqu'un des amis de M. *Bayle*, nommé M. *de Pardals*, vint à Toulouſe. Il étoit chargé de voir le jeune BAYLE, & de le ramener, s'il étoit poſſible, à la Religion de ſes parens. C'eſt ce que fit auſſi M. *de Pardals*. Il gagna tellement les bonnes graces de BAYLE, que dans différentes converſations qu'il eut avec lui, notre Etudiant lui avoua qu'il croyoit qu'il avoit été trop vîte dans le nouveau parti qu'il avoit pris, & qu'il trouvoit véritablement pluſieurs choſes dans la Religion Romaine qui lui faiſoient de la peine. Charmé de cet aveu, M. *de Pardals* s'empreſſa d'en informer ſa famille, & cette nouvelle lui cauſa une joie inexprimable. Elle réſolut d'envoyer à Toulouſe ſon frère aîné qui étoit Miniſtre, & de prier M. *de Pardals* de lui ménager une entrevue avec le jeune BAYLE. Cela s'exécuta ainſi. Lorſque le frère fut arrivé, M. *de Pardals* invita notre Etudiant à dîner, comme il avoit coutume de le faire, ſans lui parler de l'arrivée de ſon aîné. Celui-ci ſe cacha dans un cabinet pendant qu'on ſe mit à table ; & après que M. *de Pardals* ſe fut entretenu quelque

temps

temps avec le jeune BAYLE, il fit ſigne à ſes Domeſtiques de ſe retirer. Alors M. *Bayle* parut. Cette ſurpriſe cauſa une ſi grande joie à ſon cadet, qu'il ne put proférer une ſeule parole, tant il étoit ſaiſi. Il ſe jetta aux genoux de ſon frère, qu'il arroſa de ſes larmes. Celui-ci ne put retenir les ſiennes. Et cette tendre entrevue ne ſervit qu'à pervertir entierement notre jeune Philoſophe. Il promit de renoncer à la Religion Romaine, & de quitter Toulouſe le plutôt qu'il pourroit. M. *de Pardals* & ſon frère ne jugèrent cependant pas à propos de faire cette rupture d'une manière trop bruſque, crainte d'irriter l'Evêque de Rieux & les Jéſuites. On crut qu'il falloit uſer de ménagement ; & ce ne fut qu'au mois d'Août 1670 qu'on conſomma ce projet.

BAYLE ſortit ſecretement de Toulouſe. Il ſe rendit à une Maiſon de campagne de M. *du Vivier*, à trois lieues de Carlat. Son frère s'y tranſporta auſſi avec quelques Miniſtres du voiſinage ; & le jour ſuivant il fit ſon abjuration. Il partit ſur le champ pour Genève, où il arriva le 2 de Septembre, & y reprit le cours de ſes études.

BAYLE avoit étudié chez les Jéſuites la Philoſophie d'*Ariſtote*, & il la défendoit très-bien. Mais comme on profeſſoit à Genève la Philoſophie de *Deſcartes*, il fut obligé de l'apprendre. Il ne tarda pas à ſentir la ſupériorité de celle-ci ſur l'autre. Il s'y diſtingua même d'une manière ſi éclatante, que le Syndic de la République, nommé M. *de Normandie*, le pria de ſe charger de l'éducation de ſes fils. Notre Philoſophe accepta cette propoſition. Il alla demeurer chez le Syndic, où il trouva M. *Baſnage*, avec lequel il contracta une amitié qui a duré juſqu'à la mort. Il ſe lia auſſi par la même occaſion avec M. *Minutoli*.

Deux ans s'étoient écoulés depuis ſon arrivée à Genève, lorſque le Comte de *Dhona*, Seigneur de Copet, pria M. *Baſnage* de lui chercher un Gouverneur pour ſes fils. M. *Baſnage* lui nomma BAYLE comme très-capable de les bien inſtruire. Il en parla en même temps à notre Philoſophe, qui ſe détermina avec bien de la peine à perdre les agrémens qu'il trouvoit à Genève, pour s'enterrer dans une Maiſon de campagne. Il y alla néanmoins, & il égaya ſa ſolitude par un commerce de lettres qu'il entretint & avec M. *Minutoli* & avec M. *Conſtant*. Il leur écrivoit ſur la Philoſophie, la Littérature, & principalement ſur les Nouvelles Politiques qu'il aimoit paſſionnément. Malgré cet adouciſſement à ſes ennuis, le ſéjour de la campagne lui déplaiſoit ſi fort, qu'il prit la réſolution de quitter ce lieu. Il en informa M. *Baſnage*, qui étoit alors en France, en lui demandant ſes bons offices. M. *Baſnage* lui répondit qu'un de ſes parens, qui avoit étudié à Genève, ayant ordre de revenir à Rouen, il pouvoit d'autant mieux profiter de cette occaſion pour venir en cette Ville, qu'il ſeroit charmé qu'il l'accompagnât ; & il lui promit en même temps de lui procurer quelque choſe à Rouen. Cette réponſe fit grand plaiſir à BAYLE : mais il falloit un prétexte pour quitter le Comte ; & notre Philoſophe ſuppoſa que ſon père lui avoit fait écrire qu'il étoit dangereuſement malade, & qu'il lui ordonnoit de partir en toute diligence pour ſe rendre auprès de lui.

Il quitta donc Copet le 29 du mois de Mai de l'année 1674, après avoir donné à ſes élèves une perſonne capable de les conduire. Il ne s'arrêta à Genève qu'autant de temps qu'il en fallut pour voir ſes amis, & il arriva à Rouen avec le parent de M. *Baſnage* le 15 du mois de Juin.

M. *Baſnage* le plaça chez un Marchand pour y avoir ſoin de l'éducation de ſon fils. Ce Marchand avoit une Terre auprès de Rouen, où BAYLE fut obligé d'aller paſſer cinq ou ſix mois avec ſon diſciple. L'ennui qui l'avoit chaſſé de Copet, vint le retrouver dans cette campagne. Il uſa des mêmes remèdes pour le diſſiper. Il écrivit à ſes parens & à ſes amis ; & il s'amuſa auſſi à compoſer quelques petits Ouvrages. Etant de retour à Rouen au commencement de l'hiver, il ſe lia avec M. *Baſnage* le père, M. *Bigot*, M. *Laroque*, & quelques autres perſonnes diſtinguées par leur ſavoir & leur mérite. Il ne paſſa à Rouen que cet hiver ; car ayant reconnu

que ſon élève n'avoit aucune diſpoſition à l'étude, il en avertit ſes parens & le quitta. Avant que de partir, il ſe fit peindre pour ſatisfaire aux deſirs de ſa mère, & il lui envoya ſon portrait avec une lettre qui fait honneur à ſon cœur.

La paſſion que BAYLE avoit pour les Lettres, lui faiſoit ſouhaiter ardemment de venir à Paris, où il devoit trouver tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon inclination. Dans cette vue, il pria un de ſes amis de lui faciliter les moyens de reſter dans cette grande Ville. Celui-ci découvrit une place auprès d'un jeune Gentilhomme qui y étoit attendu; & BAYLE partit de Rouen pour s'y rendre. Il n'y trouva pas le jeune homme qu'on lui deſtinoit; mais à la recommandation du Marquis de *Ruvigny*, il fut fait Gouverneur de MM. de *Beringhem*.

Le ſéjour de Paris mit BAYLE au comble de ſes deſirs. Il jouiſſoit du commerce des Gens de Lettres, & ſe trouvoit à portée de conſulter toutes ſortes de Livres. M. *Baſnage* étoit alors à Sedan, où il achevoit ſes études de Théologie. BAYLE lui faiſoit part de ce qu'il y avoit de nouveau dans la Littérature; & M. *Baſnage* liſoit ſes lettres à M. *Jurieu*, Miniſtre & Profeſſeur de Théologie dans l'Univerſité de Sedan. Ce M. *Jurieu* avoit l'eſprit pénétrant, l'imagination féconde; il écrivoit bien & facilement; mais il étoit préſomptueux & vain à l'excès. Eſprit impérieux & turbulent, il vouloit dominer par tout. Tel étoit l'homme à qui M. *Baſnage* fit connoître BAYLE. Ce Profeſſeur charmé des lettres de notre Philoſophe, s'intéreſſa en ſa faveur. Il s'employa d'abord avec feu pour lui rendre ſervice, & il devint dans la ſuite ſon plus cruel ennemi.

Dans ce temps-là une Chaire de Philoſophie vint à vaquer à Sedan. M. *Baſnage*, toujours ami zélé de BAYLE, le propoſa à M. *Jurieu* pour la remplir. Celui-ci promit qu'il le ſerviroit de tout ſon pouvoir; & il y étoit d'autant mieux diſpoſé, qu'on travailloit à y placer un homme qu'il n'aimoit pas. Pour être plus sûr de réuſſir, il pria M. *Baſnage* d'écrire à BAYLE de venir inceſſamment à Sedan. Notre Philoſophe refuſa d'abord de partir, parce qu'il craignoit d'être reconnu & inquiété comme relaps, & d'être puni en conſéquence ſuivant la rigueur des Ordonnances. Mais M. *Baſnage* l'ayant raſſuré par une ſeconde lettre, il partit de Paris le 22 Août. Il trouva un grand nombre de concurrens, dont chacun avoit un parti conſidérable. Cela formoit une brigue qui inquiétoit ceux qui devoient diſpoſer de la Chaire vacante. Pour ſortir d'embarras ſans deſobliger perſonne, on convint de nommer à la place vacante celui qui la remporteroit par la diſpute. On donna aux Prétendans pour ſujet *Le Temps*. BAYLE s'enferma donc avec ſes concurrens, & il compoſa dans ce recueillement ces Thèſes fameuſes, où l'on voit tous les principes qu'il a publiés depuis. La diſpute dura deux après-dînées entières, & la victoire ſe rangea du côté de BAYLE. On lui adjugea la palme. Il fut reçu le 2 Novembre, prêta ſerment le 4, & fit l'ouverture de ſes leçons publiques le 11.

Pendant les vacances, notre Philoſophe, pour ſe délaſſer de ſes travaux, vint faire un tour à Paris, & de-là il paſſa à Rouen, afin de voir M. *Baſnage*. Il apprit dans ce voyage l'affaire de M. *de Luxembourg*, qui étoit détenu dans les priſons, comme coupable de maléfices, d'impiété & d'empoiſonnement, crimes fictices dont il fut déchargé dans la ſuite. Cette affaire faiſoit alors beaucoup de bruit, à cauſe de certaines particularités qui la rendoient ſingulière. BAYLE voulut s'en amuſer & en réjouir le Public. Il compoſa à cet effet une Harangue, où M. *de Luxembourg* plaidoit ſa cauſe devant ſes Juges, & ſe juſtifioit d'avoir fait un pacte avec le Diable; 1°. pour jouir de toutes les femmes; 2°. pour être toujours heureux à la Guerre; 3°. pour gagner tous les Procès; 4°. pour avoir les bonnes graces du Roi. Ces quatre points faiſoient la diviſion de la Harangue. C'étoit une ſatire très-ingénieuſe, mais très-vive, & par cela même très-blâmable. BAYLE ne ſe fit point connoître, & cette pièce ne fournit qu'un amuſement paſſager.

Dans ce voyage, on procura à notre Philoſophe un Livre qui venoit de paroître, compoſé par le P. *Valois*, Jéſuite de Caen, ſous le nom de *Louis de la Ville*, & intitulé : *Sentimens de M. Deſcartes ſur l'eſſence & la propriété des corps, oppoſés à la Doctrine de l'Egliſe*, &c. BAYLE lut ce Livre, qu'il trouva bien écrit. Il jugea qu'on y prouvoit invinciblement ce qu'on vouloit établir ; c'eſt-à-dire que les principes de *Deſcartes* étoient contraires à la foi de l'Egliſe Romaine. Mais il n'en eſtima pas moins les principes de ce grand Homme. Il fit ſoutenir à ce ſujet des Thèſes à ſes Ecoliers, & compoſa ſur la même matière une diſſertation, où en défendant les principes de *Deſcartes*, il rétablit les raiſons de MM. *Clercelier*, *Rohault* & le P. *Malebranche*, en faveur de ce Philoſophe, & que le P. *Valois* avoit attaquées ; & ruine entierement toutes les ſubtilités de ce Jéſuite. Il s'attache ſur-tout, dans cette diſſertation, à prouver que l'impénétrabilité de la matière eſt impoſſible.

Il parut à la fin de 1680 cette fameuſe Comete, dont on a tant parlé, & qui allarmoit alors tout le Peuple. BAYLE, en qualité de Profeſſeur, étoit continuellement expoſé aux queſtions de pluſieurs perſonnes allarmées de ce prétendu mauvais préſage : il les raſſuroit autant qu'il pouvoit ; mais il gagnoit peu avec des raiſonnemens philoſophiques. On lui répondoit toujours, que Dieu montre ces grands phénomènes, afin d'avertir de faire pénitence. Il falloit donc oppoſer à cette réponſe quelque raiſon théologique. Après avoir rêvé à cela, BAYLE trouva celle-ci. *Si les Cometes étoient un préſage de malheur, Dieu auroit fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde.* Cette raiſon lui parut ſi triomphante, qu'il crut devoir la rendre publique. A cette fin, il envoya une Lettre à l'Auteur du *Mercure Galant*, en forme d'Ouvrage, en le priant de le donner à ſon Imprimeur, pour en obtenir la permiſſion du Lieutenant de Police. Notre Philoſophe garda l'*incognitò ;* & comme il ne vit pas paroître ſa Lettre, il demanda ſon manuſcrit, que l'Auteur du Mercure (M. *de Viſé*) lui rendit, en lui diſant que M. *de la Reynie*, Lieutenant de Police, ne pouvoit permettre l'impreſſion de cet Ouvrage, & qu'il falloit avoir l'approbation des Docteurs. Mais notre Philoſophe ne jugea pas à propos de prendre cette voie.

Il poſſéda paiſiblement ſa Chaire juſqu'en 1681, qu'elle fut ſupprimée par un Arrêt du Conſeil. Il ſe trouva ainſi ſans emploi. Tous les gens de bien prirent part à ſa ſituation, & nommément M. *van Zoelen*, qui avoit logé à Sedan avec lui, & qui avoit beaucoup profité de ſes converſations. Ce Monſieur en parla à un de ſes parens, nommé M. *Paets*, l'un des Conſeillers de la Ville de Rotterdam, lequel favoriſoit les Gens de Lettres, & dont le mérite lui avoit acquis une grande autorité. Ce Magiſtrat écrivit à BAYLE, pour lui offrir ſes ſervices ; & celui-ci, en le remerciant, lui demanda la continuation de ſa bienveillance.

Notre Philoſophe reſta encore ſix ou ſept ſemaines à Sedan, ſans entendre parler de M. *Paets*. Ennuyé de ne pas recevoir de ſes nouvelles, il quitta cette Ville & partit pour Paris. Il demeura quelque temps dans cette Capitale, ſans ſavoir s'il devoit y fixer ſon ſéjour. Pendant ce temps, le Comte de *Guiſchard* fit tous ſes efforts pour le porter à embraſſer la Religion Romaine : mais quelque grands que fuſſent les avantages qu'il lui offrit, il ne put le convertir. Enfin il étoit prêt à paſſer en Angleterre, lorſqu'il reçut une lettre de M. *Paets*, qui lui marquoit que la Ville de Rotterdam lui donnoit une Chaire de Philoſophie & une penſion. Il ajoutoit qu'on placeroit auſſi M. *Jurieu*, que l'Arrêt du Conſeil avoit dépouillé de ſa Chaire de Sedan, & pour lequel BAYLE s'étoit intereſſé. Ainſi BAYLE quitta Paris le 8 d'Octobre, & il arriva le 30 à Rotterdam, où il fut reçu très-gracieuſement par la famille de M. *van Zoelen* & par M. *Paets*. M. *Jurieu* ſuivit de près ; & à peine fut-il arrivé, qu'il lui échappa quelques bruſqueries, qu'on ne lui pardonna qu'en conſidération de ſon ami. La Ville de Rotterdam érigea en leur faveur une Ecole, qu'on appella l'*Ecole*

illuſtre. M. *Jurieu* en fut nommé Profeſſeur de Théologie, & BAYLE Profeſſeur de Philoſophie & d'Hiſtoire, avec cinquante florins de penſion annuelle. Il prononça ſa harangue d'entrée le 5 Novembre, & donna ſa première leçon le 8.

Quelque temps après ſon inſtallation, BAYLE publia ſa Lettre ſur les Cometes, ſans ſe faire connoître; mais le ſuccès qu'elle eut ne put contenir le Libraire: il le décela. Cela auroit procuré à notre Philoſophe une douce ſatisfaction, ſi elle n'eût été mêlée du chagrin qu'il eut de perdre Madame *Paets.* Cette Dame, qui l'eſtimoit ſingulierement, lui légua à ſa mort deux mille florins pour acheter des Livres; & il a conſervé toute ſa vie le ſouvenir de ſa générosité.

Il eût été à deſirer pour le repos de BAYLE qu'il eût joui tranquillement de l'honneur que lui faiſoit ſa Lettre ſur les Cometes, ou qu'il eût écrit ſans attaquer perſonne. Quelqu'intéreſſé qu'il pût être à le faire, il auroit évité des perſécutions qui empoiſonnèrent le reſte de ſes jours. Mais il ſe trouvoit maltraité dans un Ouvrage intitulé l'*Hiſtoire du Calviniſme*, par M. *Maimbourg*, où les Réformés de France étoient tancés durement; & il crut qu'il devoit réfuter cette Hiſtoire. C'eſt auſſi ce qu'il fit par un Ecrit qui n'étoit qu'un badinage ingénieux, plus triomphant qu'une réfutation ſolide. Cette Critique plut beaucoup, mais on la trouva repréhenſible pour le fond; & M. *Maimbourg* en fut ſi irrité, qu'il ſollicita vivement M. *de la Reynie* à la condamner. N'ayant pu réuſſir, il s'adreſſa au Roi, qui lui accorda un ordre à ce Magiſtrat de faire brûler la *Critique de l'Hiſtoire du Calviniſme* par la main du Bourreau, & d'en défendre la publication, ſous des peines très-ſévères. M. *de la Reynie* obéit, quoiqu'avec d'autant plus de regret, qu'il avoit lû cette Critique avec plaiſir. Il laiſſa la liberté à M. *Maimbourg* de mettre dans la Sentence ce qu'il jugeroit à propos; & celui-ci aveuglé par ſa paſſion, y employa le ſtyle d'un Auteur irrité. Il peignoit ſa colère ſi vivement, qu'on ne pouvoit le méconnoître. Pour répandre davantage le ridicule qu'il ſe donnoit ainſi, M. *de la Reynie* fit imprimer plus de trois mille exemplaires de cette Sentence, & ordonna qu'on l'affichât par tout Paris: ce qui excita tellement la curioſité du Public, que la première Edition de cette Critique fut enlevée dans peu de jours, & qu'il fallut pour la ſatisfaire en publier une ſeconde, laquelle parut bientôt augmentée de moitié. On ignoroit cependant le nom de ſon Auteur, & on l'attribuoit fauſſement à M. *Claude.* Ce ne fut que par haſard qu'on découvrit que c'étoit BAYLE. En répondant à une lettre qu'on lui avoit écrite ſur cet Ouvrage, il avoit oublié de retirer ſon manuſcrit, & ſon écriture le démaſqua. M. *Jurieu* fit auſſi une Critique de l'Hiſtoire de M. *Maimbourg*, qu'on mépriſa autant qu'on avoit loué l'autre. L'amour propre de ce Profeſſeur en fut cruellement bleſſé. Il regarda dès-lors notre Philoſophe comme ſon concurrent, & il ne put lui pardonner d'avoir plus d'eſprit que lui. De-là naquirent une jalouſie & une haine qui n'ont que trop éclaté depuis.

Sur la fin de 1682, on ſollicita fortement BAYLE de ſe marier. On lui propoſoit une Demoiſelle jeune, jolie, de très-bon ſens, maîtreſſe de ſes volontés, & qui avoit au moins quinze mille écus de dot: mais quelqu'avantageux que fût ce parti, il le refuſa. Les ſoins & les embarras d'une famille ne conviennent point, diſoit-il, à un Philoſophe, qui fait conſiſter ſon bonheur dans l'étude & dans la méditation.

Il publia en 1683 une nouvelle Edition de ſes *Penſées diverſes ſur les Cometes.* Et il mit au jour l'année ſuivante un *Recueil de quelques Pièces curieuſes ſur la Philoſophie de M. Deſcartes*, précédé d'une Préface, dans laquelle il fait l'hiſtoire de ces Pièces. Au milieu de ſes occupations, il avoit formé le projet de faire imprimer en Hollande un Journal ſemblable au Journal des Savans. Il étoit ſurpris que dans un endroit où l'on avoit une ſi grande liberté d'imprimer, & dans lequel il y avoit tant de Gens de Lettres, on ne ſe fût pas aviſé de compoſer un Journal. Il

fut tenté plusieurs fois de le faire : mais considérant qu'un pareil ouvrage demandoit beaucoup de temps & d'application, il s'en abstint. Cependant un Chirurgien ayant publié une espèce de Journal très-mal-fait, cette entreprise réveilla son projet. Il en parla à M. *Jurieu*, qui le pressa fortement de le mettre à exécution, parce qu'il étoit bien-aise d'avoir une plume assurée qui fît l'éloge de ses Ouvrages. Ses raisons le déterminèrent. Il publia son Journal sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres*, le 2 Mars 1684. Cette nouvelle production fut reçue comme elle méritoit de l'être, c'est-à-dire avec un applaudissement universel. C'est en effet un des meilleurs Journaux qui ait paru. BAYLE sait renfermer dans de courts extraits l'idée la plus précise d'un Livre, sans y rien mettre d'ennuyeux. Les matières les plus abstraites y sont égayées par des traits vifs, piquans, ingénieux. Aussi ces *Nouvelles* lui procurèrent-elles toutes sortes de satisfactions, qui ne furent troublées que par une petite aventure.

Notre Philosophe inséra dans son Journal une lettre entière de *Christine*, Reine de Suède, contre la conduite de la France envers les Huguenots, après la révocation de l'Edit de Nantes. Et il y joignit des réflexions qui déplurent à la Reine, sur-tout celle-ci : *Cette lettre est un reste de Protestantisme*. La colère de *Christine* éclata d'abord par une lettre très-vive, pleine de hauteur & de menaces, qu'écrivit à BAYLE un Officier de la Reine. Pour se disculper, notre Philosophe publia des Réflexions apologétiques ; mais elles ne calmèrent pas l'esprit irrité de *Christine*. Une seconde lettre part aussi vive & aussi menaçante que la première. BAYLE y répondit par une lettre également spirituelle & respectueuse, adressée à la Reine même. Il se justifia si bien, que Sa Majesté lui fit une réponse très-obligeante. Elle l'engagea en même temps à publier que *Christine renonça à la Religion de sa naissance, dès qu'elle eut l'âge de raison*. Et comme les mots *reste de Protestantisme* la choquoient toujours, elle exigea aussi une rétractation de la part de BAYLE à cet égard. Enfin elle lui imposa *pour pénitence* de lui envoyer désormais tout ce qu'il y auroit de nouveau en France, & sur-tout son Journal.

En faisant l'analyse des Livres, notre Journaliste se trouva engagé dans une dispute avec M. *Arnaud*, à l'occasion d'un Ouvrage que ce Docteur publia contre ce sentiment du P. *Malebranche* : *Que tout plaisir est un bien, & rend actuellement heureux celui qui le goûte*. BAYLE adopta cette proposition, & soutint, *que tout plaisir rend heureux celui qui en jouit, pour le temps qu'il en jouit, & que néanmoins il faut fuir les plaisirs qui nous attachent au corps*. M. *Arnaud* lui répondit par un Ecrit intitulé : *Avis à l'Auteur des Nouvelles*, &c. Notre Philosophe répliqua. Et quoique M. *Arnaud* mît au jour un second Ecrit pour répondre à cette réplique, la dispute se termina là.

Le mérite de BAYLE faisoit tant de bruit dans le monde savant, que les Etats de la Province de Frise jettèrent les yeux sur lui pour remplir la Chaire de Professeur de Philosophie dans l'Académie de Francker, avec 900 florins d'appointemens, ce qui formoit une somme presque deux fois plus considérable que celle qu'il recevoit à Rotterdam. Mais BAYLE pensoit trop noblement pour préférer son avantage à ce qu'il devoit à ses Bienfaiteurs. Il remercia donc poliment les Etats de Frise. Il perdit dans ce temps-là son frère, mort au Château Trompette, où il étoit détenu pour cause de Religion ; & son père, qui décéda peu de mois après. Cette double perte le jetta dans la plus grande consternation. Accablé de douleur & de tristesse, il chercha un soulagement à son chagrin. Comme il attribuoit la mort de ses parens à la manière dure dont on traitoit en France les Protestans, il voulut faire voir que cette conduite n'étoit pas conforme à la douceur de l'Evangile. A cette fin, il composa un Ouvrage qui parut sous ce titre : *Commentaire Philosophique sur ces paroles de S. Luc : compelle intrare* (contrains-le d'entrer.) L'Auteur y établit d'abord pour principe fondamental, *que la lumière naturelle ou les*

principes généraux de nos connoissances sont (philosophiquement parlant) *la règle matrice & originelle de toute interprétation de l'Ecriture, en matière de mœurs principalement.* Il examine ensuite les raisons qui tendent à prouver la tolérance des différentes Religions, & à renverser le sens littéral de ces paroles : *Compelle intrare.* On trouve après cela la réponse à plusieurs objections. Et le Commentaire est terminé par une réfutation des raisons particulières, dont *S. Augustin* s'est servi, pour justifier les persécutions contre les Hérétiques.

Il donna au Public vers ce temps-là une petite Pièce intitulée : *Ce que c'est que la France toute Catholique sous le règne de Louis le Grand*, qu'il a depuis fait servir d'introduction au *Commentaire Philosophique.* Le but de l'Auteur est de prouver qu'on doit souffrir *la tolérance de toute Religion ou Secte, qui n'a aucun principe tendant à troubler le repos, & qui ne fait pas injure à la Divinité, qu'elle fait profession de croire.*

M. *Jurieu* attaqua cet Ouvrage par un Traité intitulé : *Des droits de deux Souverains en matière de Religion, la conscience & le Prince, pour détruire le dogme de la tolérance universelle établie dans le Commentaire Philosophique.* M. *Saurin* fit une critique de ce Livre, & convainquit l'Auteur de mille bévues & d'autant de contradictions.

Au reste dans ce Commentaire, BAYLE paroît douter si les Sociniens & les Anabaptistes, qui rejettent le dogme de la contrainte, ne sont pas les seuls qui ont conservé la foi pure & dans son entier. Il y blâme aussi la conduite de Genève, qui défendit en 1535 tout exercice de la Religion Romaine, & qui ordonna que ceux qui ne vouloient pas embrasser la réformation, sortissent de la Ville, à peine de prison ou d'exil. Enfin il y condamne l'abolition de la Messe, & les Sentences contre *Servet*, &c.

La grande application que BAYLE apporta à cet Ouvrage, jointe à la plaie que la mort de ses parens avoit faite à son cœur, dérangea si fort sa santé, qu'il fut obligé de discontinuer son Journal en 1687 au mois de Février, qu'il n'acheva pas. Il eut pour successeur M. *Beauval de Basnage*, lequel en publia la continuation sous ce titre : *Histoire des Ouvrages des Savans ;* parce que, disoit-il, » en lui donnant celui de *Nouvelles de la République des Lettres*, on auroit cherché l'illustre » Auteur qui leur a donné naissance ; & » le titre mal soutenu n'auroit servi qu'à » redoubler les regrets d'un homme inimitable.

Cependant la santé de BAYLE alloit de mal en pis. Il étoit tourmenté d'une fièvre qui ne le quittoit pas. Pour s'en délivrer, il alla à Aix-la-Chapelle y prendre les eaux, qui le rétablirent assez bien. Avec un peu de repos & beaucoup de tranquillité, son tempérament se fût fortifié : mais on ne trouve ni l'un ni l'autre dans la République des Lettres. Elle est sujette comme les Empires à des révolutions ; & malheureusement il en arriva une terrible qui porta une atteinte mortelle à la vie de notre Philosophe.

Il parut en 1690 un Ouvrage intitulé : *Avis aux Refugiés sur leur prochain retour en France.* C'est un Ecrit en forme de Lettre, dans lequel on raille les Refugiés sur les espérances qu'ils avoient conçues de voir des événemens extraordinaires en 1689, prédits par M. *Jurieu* aux Réformés. On l'attribua à BAYLE, qui le desavoua toujours. Malgré ce desaveu, M. *Jurieu* rompit tout d'un coup avec lui d'une manière brusque & féroce. Il fit part en quelque sorte de cette incartade au Public, par un *Examen d'un Libelle contre la Religion, contre l'Etat, & contre la Révolution d'Angleterre, intitulé : Avis important aux Refugiés sur leur prochain retour en France.* Il accusa de plus notre Philosophe d'être l'Auteur d'une cabale dévouée à la France, pour perdre l'Angleterre, la Hollande & leurs Alliés, avec tout le Protestantisme ; & cela parce qu'il avoit voulu faire imprimer un projet de paix que l'Auteur (M. *Goudet*, Marchand de Genève) lui avoit adressé. Il étoit fort aisé à BAYLE de démontrer cette calomnie : c'est ce qu'il fit dans un Ouvrage intitulé : *La Cabale chimerique, ou Réfutation de l'Histoire fabuleuse & des calomnies que M.*

Jurieu vient de publier malicieusement contre un certain projet de paix, & touchant le Libelle intitulé : Avis important, &c. Il parut en même temps un Factum contre lui par un soi-disant de ses amis, dont le titre est : *Nouvelles convictions contre l'Auteur de l'Avis*, &c. Et notre Philosophe y fit une belle réponse sous ce titre : *La Chimere de la Cabale de Rotterdam démontrée*, &c.

Cette dispute fut calmée pendant quelque temps, à cause de la maladie de l'Accusateur. Elle paroissoit même assoupie, lorsqu'un ami de M. *Jurieu* la réveilla par cet Ouvrage : *Le Philosophe dégradé ou Réfutation de la Chimere*, &c. BAYLE y fit deux réponses, l'une intitulée *Avis au petit Auteur des petits Livrets*, & l'autre *Nouvel Avis*, &c. dans lesquels il se moque fort agréablement de son Adversaire.

Tous ces Ecrits humilièrent un peu M. *Jurieu* & ses Partisans. Mais ce Professeur voyant qu'il ne lui étoit pas avantageux de combattre avec des raisons, crut devoir employer la force. Comme il ne pouvoit mettre BAYLE en défaut du côté de l'esprit, il attaqua les qualités du cœur. Non content de le traiter de traître, de conspirateur d'Etat, d'impie & d'athée, M. *Jurieu* forma des cabales artificieuses pour le perdre ; & il eut le crédit de faire dénoncer par un Consistoire Flamand, le Livre des Cometes, aux Bourgmaistres de Rotterdam, comme un Livre dangereux & impie. Il leur fit entendre qu'il n'étoit pas décent de donner pension à un Professeur qui avoit de tels sentimens. On a écrit que les Bourgmaistres, qui n'entendoient rien à la doctrine des Cometes, mais qui écoutoient les calomnies de M. *Jurieu*, crurent devoir déférer à ses avis, & qu'en conséquence ils ne se contentèrent pas de déposer BAYLE, qu'ils révoquèrent encore la permission qu'ils lui avoient donnée d'enseigner en particulier.

Cependant, si l'on en croit M. *des Maiseaux*, * la vraie cause de sa disgrace venoit du Roi d'Angleterre, qui lui attribuant le projet de Paix, s'imagina qu'il y avoit une cabale pour faire conclure la Paix, à peu près comme on avoit procuré celle de Nimègue, par des Ecrits semés à Amsterdam & ailleurs. C'est-à-dire que Sa Majesté pensoit que BAYLE avoit travaillé pour engager les Hollandois à conclure la Paix avec la France à son préjudice. Dans cette persuasion, elle ordonna aux Magistrats de lui ôter sa Chaire.

Quoi qu'il en soit, notre Philosophe perdit sa place le 20 Octobre 1683. Privé de son revenu, & peu accommodé des biens de la fortune, il se trouva dans une situation fort triste. Mais sa Philosophie ne l'abandonna pas. Elle lui fit regarder comme inutile ce qui lui manquoit ; & l'esprit de desinteressement, la tempérance & la sobriété lui tinrent lieu d'un revenu suffisant. Cette patience & cette modération, bien loin de faire revenir ses ennemis, ranimèrent au contraire leur fureur. Ils répandirent par-tout que la déposition de BAYLE étoit fondée sur la dénonciation de *l'Avis aux Refugiés*, & de la *Cabale chimerique*, &c. BAYLE les laissa dire, & songea à tirer parti de ses talens. Il imagina de faire un Dictionnaire qui relevât toutes les faussetés que pouvoient contenir les Dictionnaires & les autres Ouvrages de conséquence, & qui les rectifiât. Il devoit l'intituler par cette raison *Dictionnaire Critique*, & il l'appelloit *La Chambre des Assurances de la République des Lettres*. Mais le projet & les fragmens qu'il en publia ne furent pas goûtés. Il abandonna donc cette entreprise ; & en même temps il forma le dessein de son *Dictionnaire Historique & Critique*, auquel il travailla avec beaucoup de diligence. Cet Ouvrage qui contient une métaphysique très-subtile, eut un succès étonnant. Il fut sur-tout si estimé en Angleterre, que le Duc de *Shrewsbury*, qui avoit beaucoup de mérite, desira que cet Ouvrage lui fût dédié. Il chargea à cet effet M. *Basnage* d'assurer BAYLE qu'il lui témoigneroit sa reconnoissance par un présent de deux cens guinées. Mais ni cette offre, ni les sollicitations les plus pressan-

* *Vie de Bayle*, Tom. II. pag. 56.

tes de la part de ſes amis, ne purent le gagner. Il répondit à ceux qui ſe mêloient de cette affaire, qu'il s'étoit moqué ſi ſouvent des dédicaces, qu'il n'oſeroit s'expoſer aux railleries qu'encouroient ceux qui en faiſoient. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Le véritable motif de ce refus eſt qu'il ne vouloit louer perſonne qui eût quelque rang à la Cour du Roi, dont il avoit ſujet de ſe plaindre ; & le Duc de *Shrewsbury* étoit alors dans le Miniſtère.

Dans ce Dictionnaire, BAYLE n'avoit pas oublié les menées de M. *Jurieu* contre lui. Il s'en venge un peu en relevant les fautes qui ſont dans ſes Ouvrages. De ſon côté, M. *Jurieu* ne perdit pas BAYLE de vue. Il diſoit que ſes ennemis étoient les ennemis de Dieu ; & à l'exemple de Tartuffe, il couvroit toute l'horreur de ſa méchanceté ſous le voile de la Religion. Dans la Chaire de Vérité, cet ennemi implacable oſoit débiter les choſes les plus odieuſes, dès qu'elles favoriſoient ſa paſſion. Tous les gens de bien furent ſurpris d'entendre prêcher une morale ſi ſcandaleuſe. Notre Philoſophe la dénonça dans une feuille volante intitulée : *Nouvelle Héréſie dans la Morale, touchant la haine du prochain, prêchée par M. Jurieu dans l'Egliſe Wallone de Rotterdam, dénoncée à toutes les Egliſes réformées.* Cette nouvelle querelle eut des ſuites. Un Officier ami de BAYLE voulut la terminer par une réconciliation : mais BAYLE lui en fit voir l'impoſſibilité. S'il ſe réconcilioit avec moi, dit-il, il faudroit qu'il ſe reconnût lui-même un infâme calomniateur ; & ſi je me réconciliois avec lui, il faudroit que je me reconnuſſe coupable.

M. *Jurieu* qui épioit cependant toutes les occaſions où il pourroit nuire à notre Philoſophe, en ſaiſit une à laquelle le Dictionnaire Hiſtorique donna lieu. Les Libraires de Paris inſtruits du cas qu'on faiſoit de ce Dictionnaire, voulurent le faire imprimer. Ils en demandèrent la permiſſion à M. le Chancelier, qui commit M. l'Abbé *Renaudot* pour l'examiner. Celui-ci en porta un jugement ſi défavorable, que M. le Chancelier refuſa la permiſſion qu'on demandoit. M. *Jurieu* fut inſtruit de ces démarches : il ſe procura ce jugement & le publia. M. de Saint-Evremont y répondit d'abord officieuſement ; & BAYLE ſe contenta de déclarer que ſi jamais il le réfutoit, ce ne ſeroit qu'après s'être aſſuré que l'Auteur le reconnoîtroit pour ſien. Mais cette affaire étant devenue plus ſérieuſe qu'il ne l'avoit cru, il fut obligé de ſe juſtifier par un Ecrit public. On répliqua : & l'éternel M. *Jurieu* qui avoit juré la perte de notre Philoſophe, eut aſſez de crédit pour faire procéder le Conſiſtoire de l'Egliſe Wallone de Rotterdam contre ce Dictionnaire. On trouve dans l'*Hiſtoire de Bayle & de ſes Ouvrages*, page 33, le détail de cette affaire, tiré d'une Lettre que BAYLE fit imprimer en 1698.

Ce ne furent pas là les ſeules tracaſſeries qu'occaſionna cet Ouvrage. Les Libraires qui l'avoient fait imprimer en éprouvèrent d'autres de la part de ceux de leurs confrères qui avoient le privilège du *Dictionnaire de Moreri*. Ils prétendirent que le nouveau *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* étoit ſemblable à celui-ci. Quelque mal fondée que fût cette objection, les Libraires de BAYLE n'obtinrent un privilège des Etats Généraux, qu'à condition que l'Auteur ſe nommeroit dans le titre. Et c'eſt ici le premier Ouvrage où notre Philoſophe ait mis ſon nom. On va juger s'il peut avoir quelque rapport avec *Moreri*, que les Anglois nomment le *Dictionnaire Bourgeois*, * par un précis de celui de BAYLE.

On peut regarder ce Dictionnaire comme diviſé en deux parties. L'une eſt purement hiſtorique ; & l'autre eſt un mêlange de preuves & de diſcuſſions, en forme de commentaire, mêlées de réflexions philoſophiques. Il y règne une variété infinie. Dans le texte ou le corps des articles, l'Auteur fait avec beaucoup d'exactitude & de préciſion l'hiſtoire des perſonnes dont il parle ; mais il ſe dédommage dans les remarques qui ſont au-deſſous du texte, &

* Voyez la Préface du *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*.

qui

qui lui servent de commentaire. Il donne le caractère de ces personnes : il démêle les circonstances de leur vie & les motifs de leur conduite : il examine le jugement qu'on en a fait & qu'on en peut faire. Il traite des matières très-importantes de Religion, de Morale & de Philosophie. Il semble même que le texte ait quelquefois été fait pour les remarques. Les actions ou les sentimens d'une personne obscure & presqu'inconnue, lui donnent occasion d'instruire ou d'amuser agréablement le Lecteur. Ainsi plusieurs articles qui semblent ne rien promettre, sont souvent accompagnés de choses les plus curieuses. Il fait par-tout la fonction d'un Historien exact, fidèle, desintéressé, & d'un Critique moderé, pénétrant & judicieux. En parlant des Philosophes, il s'attache à découvrir leurs opinions, & à en faire sentir le fort & le foible.

Persuadé que les disputes de Religion, qui ont causé des maux infinis dans le monde, ne viennent que de la trop grande confiance que les Théologiens de chaque parti ont en leurs lumières, il prend à tâche de les humilier, & de les rendre plus retenus & plus moderés, en montrant qu'une Secte aussi ridicule que celle des Machinéens leur peut faire des objections sur l'origine du mal & la permission du péché, qu'il n'est pas possible de résoudre. Il va même plus loin. Il établit en général, que la raison humaine est plus capable de réfuter & de détruire que de prouver & de bâtir; qu'il n'y a point de matière théologique ou philosophique, sur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés; de manière que si on vouloit la suivre avec un esprit de dispute aussi loin qu'elle peut aller, on se trouveroit souvent réduit à de fâcheux embarras; qu'il y a des doctrines certainement véritables, qu'elle combat par des objections insolubles; qu'il faut alors n'avoir point d'égard à ces objections, mais reconnoître les bornes étroites de l'esprit humain, l'obliger elle-même à se captiver sous l'obéissance de la foi, & qu'en cela la raison ne se dément point, puisqu'elle agit conformément à des principes raisonnables. Il donne en même temps plusieurs exemples des difficultés que la raison trouve dans la discussion des sujets les plus importans, & le plus souvent il le fait en simple rapporteur.

Il tâche d'inspirer la même retenue à l'égard des matières historiques. Il fait voir que plusieurs faits qu'on n'avoit jamais révoqué en doute, sont très-incertains, ou même évidemment faux : d'où il est facile de conclure qu'il ne faut pas croire légerement les Historiens, mais plutôt s'en défier & suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'un examen rigoureux nous ait assuré de la vérité de leur récit.

Voilà l'analyse qu'a donnée M. *des Maiseaux** du Dictionnaire de BAYLE, & que j'ai trouvé si exacte & si juste, que je n'ai pas cru devoir y rien changer.

Le succès qu'eut cet Ouvrage fit un honneur infini à notre Philosophe. Il en reçut de toutes parts des témoignages de considération & d'estime. En 1700 la Princesse *Sophie*, Electrice Douairière d'Hanovre, & l'Electrice de Brandebourg sa fille, depuis Reine de Prusse, voulurent voir la France & la Hollande. Comme elles aimoient les Lettres, qu'elles connoissoient le mérite de BAYLE, & qu'elles l'estimoient, le desir de voir la Hollande s'augmenta par le plaisir de connoître personnellement un homme aussi illustre. A peine arrivées à Rotterdam, elles envoyèrent prier BAYLE de les venir voir; mais il étoit fort tard, & notre Philosophe étoit au lit où une migraine le retenoit : il ne put avoir cet honneur. Ces Princesses partirent le lendemain pour la Haye, sans avoir vu BAYLE. M. le Comte de *Dhona*, pour leur faire sa cour, fit connoître à M. *Basnage*, qui étoit alors dans cette Ville, le desir qu'elles avoient de le voir. M. *Basnage* l'écrivit à BAYLE, qui partit sur le champ pour la Haye. Il fut reçu des deux Princesses avec beaucoup de distinction. La Princesse Sophie

* *La vie de Bayle*, Tom. II, page 99.

s'entretint long-temps avec lui en particulier ; & l'Electrice de Brandebourg lui témoigna son estime en lui montrant ses Ouvrages qu'elle faisoit porter toujours par-tout où elle alloit. Notre Philosophe demeura chez M. le Comte de *Dhona* pendant son séjour à la Haye. Les Princesses voulurent le mener à Delft ; mais il apporta quelque retardement à ce départ, & on se sépara.

De retour chez lui, il reçut de Milord Comte de *Schaftsbury* des lettres pleines de complimens les plus flateurs. Elles étoient accompagnées ordinairement de présens qu'il n'acceptoit qu'avec peine. Il s'abstenoit même de lui envoyer ses Ouvrages, pour ne pas donner occasion à ses libéralités. La Société de Dublin lui donna aussi des marques publiques de son estime par une lettre que le célèbre *Edouard Smith* lui écrivit de sa part. Enfin Milord Comte d'*Albemarle* lui fit écrire à la Haye, par le Baron de *Walef*, la lettre la plus polie & la plus obligeante, pour le déterminer à l'aller joindre & demeurer auprès de lui à la Haye avec toute liberté. On lui marquoit dans cette lettre, qu'il avoit assez honoré la Ville de Rotterdam par sa présence, & que la Capitale de la Hollande étoit en droit, avec tous ses avantages, de l'inviter à la préférer à un séjour destiné pour le commerce. BAYLE s'excusa sur l'uniformité de la vie, qui lui convenoit comme à un homme cassé & à la foiblesse de son tempérament.

En effet toutes ces distinctions venoient trop tard. Les chagrins & un travail forcé avoient ruiné la santé de notre Philosophe. Il étoit attaqué outre cela d'une maladie de poitrine, mal héréditaire dont plusieurs de ses parens étoient morts, & elle s'étoit déclarée depuis six mois. Dans cette situation, BAYLE étoit hors d'état de rien faire. Cependant comme M. *Jacquelot* avoit attaqué vivement sa Religion, & que M. *Leclerc* s'étoit déclaré l'accusateur, BAYLE s'appliqua à repousser cette accusation par un imprimé qu'on trouve à la fin du quatriéme volume de sa réponse aux questions d'un Provincial. Ce fut là son dernier Ouvrage. Son ardeur de poitrine, sa fièvre lente, sa toux & son amaigrissement augmentoient à vue d'œil. Il convenoit qu'il se hâtât à y apporter remède ; mais il ne vouloit user d'aucun. Il disoit *qu'il préféroit la mort à une vie languissante, & qu'il valoit mieux laisser agir la nature & lui laisser faire son coup, que de la traverser par des médicamens. Elle sera plus expéditive, quoique les Médecins la fassent plus avancer que reculer.* Malgré ses maux & sa foiblesse, il composa encore un Ouvrage intitulé : *Entretiens de Maxime & Themiste*, où il défend sa Religion contre ses adversaires.

Cependant la nouvelle de sa maladie se répandit parmi les Savans. L'un d'eux, d'un mérite distingué, & de ses amis particuliers, obtint de M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, une très-belle consultation, qui commence ainsi. » On ne peut » apprendre sans douleur que l'indifférence » pour la vie ait porté l'illustre M. BAYLE » à négliger les progrès d'une maladie, » dont les moindres établissemens sont » formidables «. Cette consultation vint trop tard. BAYLE n'existoit plus lorsqu'elle arriva. Ce grand homme mourut sans être alité, & sans avoir rien changé à sa façon de vivre. Seulement deux mois avant sa dernière heure il ne recevoit aucune visite, crainte d'augmenter son mal de poitrine. Il avoit donc défendu qu'on laissât entrer personne : mais sachant qu'on avoit refusé sa porte à M. *Terson* son ami, il voulut lui en faire des excuses par ce billet qu'il écrivit quelque temps avant que d'expirer : *Mon cher ami, ce n'étoit pas pour vous que j'avois donné des ordres qui m'ont privé de vous voir encore une fois. Je sens que je n'ai plus que quelques momens à vivre. Je meurs en Philosophe Chrétien, persuadé & pénétré des bontés de la miséricorde de Dieu. Je suis, &c.* *

Il vit venir la mort à pas lents sans la desirer ni la craindre, & conserva jusqu'au

* *Mémoires secrets de la République des Lettres*, pag. 106.

dernier moment toute sa tranquillité. Il parla à son Imprimeur peu de temps avant que de mourir, & ensuite à son Hôtesse, à laquelle il demanda si son feu étoit fait. Ce furent ses dernières paroles. Elle le trouva mort dans son lit, sans qu'on lui eût entendu pousser seulement un soupir, le 28 Décembre 1706, âgé de 59 ans, 1 mois & 10 jours.

Il fut généralement regreté. Le *Journal des Savans* (a) annonça sa mort en ces termes : » L'année ne pouvoit guère finir » par une perte plus sensible à la Répu- » blique des Lettres «. On trouva un Testament, par lequel il disposoit de son Bien & de ses Manuscrits en faveur de M. *de Brugniere*, l'un de ses cousins : mais les héritiers *ab intestat*, qui étoient ses plus proches parens, prétendirent qu'étant fugitif à cause de la Religion, & qu'étant mort dans les Pays prohibés, il n'avoit pu disposer de son Bien. Ils avoient pour eux les Edits, les Déclarations, & la jurisprudence des Arrêts. Néanmoins la Grand-Chambre du Parlement de Toulouse crut devoir passer par-dessus les règles en faveur d'un si grand Homme. Et M. *de Senaux*, digne Magistrat, soutint par ces raisons les dernières volontés de notre Philosophe. » Les Savans, dit-il, sont de » tous les Pays. Il ne faut point regarder » comme fugitif celui que l'amour des » Belles-Lettres a appellé dans le Pays » étranger ; & il est indigne de déclarer » pour étranger celui que la France se glo- » rifie d'avoir produit. Eh ! comment, » s'écria-t-il, BAYLE seroit-il mort ci- » vilement, puisque pendant tout le cours » de cette mort civile, son nom a éclaté » dans toute l'Europe ? (a).

Après tant de témoignages d'estime & de vénération, que faut-il de plus pour mériter à BAYLE les éloges de tous les gens qui pensent ? Quand il auroit fait l'*Avis aux Refugiés*, comme il y a tout lieu de le croire, à en juger par le style de cet Ouvrage, faussement attribué sans doute à M. *Laroque* ; & quand la source de l'inimitié entre lui & M. *Jurieu* viendroit de ce qu'il faisoit l'amour à la femme de celui-ci (b), quoique ce soupçon ait été assez détruit (c), BAYLE ne sera pas moins un très-honnête homme, & le plus grand Dialecticien qu'il y ait eu. Il a déterminé les bornes de notre raison. Personne n'a poussé plus loin les ressources de l'esprit. Et s'il s'est quelquefois égaré, rendons cette justice à ses mœurs qu'il avoit si pures, qu'il évitoit même jusqu'aux occasions de tentation.

(a) *Journal des Savans*, mois de Janvier 1707.
(b) *Mémoires des Hommes Illustres*, par le P. *Niceron*, Tom. X, Part. I, pag. 169 & 170.
(c) *Nouveaux Mémoires d'Histoire & de Critique*, par M. l'Abbé *d'Artigny*, pag. 334.
(d) *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chaufepié*, article BAYLE.



ABBADIE. *

QUOIQUE ce Philoſophe jouiſſe d'une grande réputation, on ne connoît guères la manière dont il a vécu. Il faut que ſa vie ait été aſſez obſcure & aſſez tranquille, & cela fait honneur à ſon caractère. Les Auteurs des Hommes Illuſtres en ont dit très-peu de choſe, quelqu'eſtime qu'ils faſſent de ſon mérite. Ils n'ont pu ſans doute être mieux inſtruits, & je n'ai pas été plus heureux qu'eux, quelque recherche que j'aie faite. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici de grands événemens. Je n'ai rien ajouté aux Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé, & j'ai choiſi les plus authentiques, parce que je ſai que cette Hiſtoire ne doit pas ſeulement contribuer à l'amuſement paſſager du Lecteur, mais à ſon inſtruction véritable.

Jacques ABBADIE naquit en 1654 à Naï, Ville de France ſituée à quatre lieues de Pau en Bearn. On ne ſait point quels étoient ſes parens : mais on eſt certain que le fameux M. *la Placette*, Miniſtre de Naï, prit ſoin de ſon éducation, & lui fit faire lui-même ſes premières études. On l'envoya enſuite ſucceſſivement à Puylaurens, à Saumur & à Sedan, pour y étudier la Philoſophie & la Théologie. Il fut reçu Docteur dans l'Académie de cette dernière Ville.

Quelques Auteurs prétendent que ſon premier voyage fut en Hollande. Le P. *Niceron* dit au contraire qu'il vint à Paris, où il fit connoiſſance avec le Comte d'*Eſpence*, premier Ecuyer de l'Electeur de Brandebourg, qui l'engagea à le ſuivre à Berlin. Ce Seigneur lui procura en arrivant la place de Miniſtre de l'Electeur dans l'Egliſe Françoiſe de Berlin, qu'il conſerva quelques années. Pendant ſon ſéjour en cette Ville, il alla pluſieurs fois en Hollande, tant pour faire imprimer des Ouvrages qu'il avoit compoſés, que pour d'autres affaires. Le premier de ſes Ouvrages parut en 1680. Ce ſont des Sermons ſur divers textes de l'Ecriture, & un Panégyrique de l'Electeur. Il publia quatre ans après un *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* en deux volumes. Ce Livre enleva tous les ſuffrages. Enhardi par ce ſuccès, notre Philoſophe mit au jour en 1685 des *Réflexions ſur la préſence réelle du Corps de J. C. dans l'Euchariſtie.* Cette production n'eut pas le même ſort que la précédente, & pluſieurs Théologiens la trouvèrent peu intelligible. Cela n'empêcha pas que ſa réputation n'en acquît un nouvel éclat. Son nom parvint au Maréchal de *Schomberg*, lequel inſtruit encore plus particulierement de ſa grande ſagacité, réſolut de ne rien oublier pour ſe l'attacher. Ses ſollicitations & ſes lumières déterminèrent enfin notre Philoſophe à le ſuivre en Irlande ſur la fin de l'Eté de 1689 : mais ce Maréchal ayant été tué le 22 Juillet de l'année 1690 à la Bataille de Boyne, ABBADIE quitta l'Irlande pour ſe rendre à Londres.

Il fut reçu dans cette grande Ville comme il méritoit de l'être. On commença d'abord à le placer à l'Egliſe Françoiſe de Savoye en qualité de Miniſtre. Peu de temps après, le Doyenné de Killalow en Irlande étant venu à vaquer, il fut promu à cette dignité, dont il a joui juſqu'à ſa mort. Il ne quitta même cet endroit que pour venir en Hollande, afin d'y faire imprimer ſes Ouvrages, qui parurent dans l'ordre ſuivant. I. *L'Art de ſe connoître ſoi-même, ou la recherche de la ſource de la Morale*, en deux Parties in-12, 1692. Ce Livre jouit d'une eſtime univerſelle. Il a été réimprimé pluſieurs fois, & on l'a traduit en diverſes Langues. II.

* *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres*, par le P. *Niceron*, Tom. 33. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Abbadie*. Et ſes Ouvrages.



C. Eisen del.
François Sculp. et ex. C.P.R.

L'ART DE SE CONNOÎTRE, *caractère du génie de* JACQ. ABBADIE *né en 1654 mort en 172*

Défense de la Nature Britannique, où les droits de Dieu, de la Nature & de la Société sont clairement établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'Auteur de l'Avis important aux Refugiés. Londres 1692. III. *Panégyrique de la Reine d'Angleterre.* La Haye 1695. IV. *Histoire de la dernière conspiration d'Angleterre*, &c. Londres 1695. Cette Histoire fut composée par ordre du Roi *Guillaume*, sur les Pièces originales que lui communiqua le Secretaire d'Etat. V. *La vérité de la Religion réformée.* Rotterdam 1718. VI. *Le triomphe de la Providence & de la Religion, avec une très-sensible démonstration de la Religion Chrétienne.* Amsterdam 1723.

Ses voyages & ses travaux altérèrent beaucoup sa santé déja affoiblie par l'âge. Il mourut de maladie à Sainte Marie la Bonne, près de Londres, le 25 Septembre 1727, âgé de 73 ans.

Personne n'a eu peut-être une mémoire si prodigieuse qu'ABBADIE. Il composoit ses Ouvrages dans sa tête, & ne les écrivoit qu'à mesure qu'il les faisoit imprimer. Cet avantage extraordinaire qu'il avoit de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux Livres importans. C'étoient *une nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'ame*, & des *Notes sur le Commentaire Philosophique* de *Bayle*. Cet illustre Métaphysicien possédoit parfaitement les Langues savantes & les Auteurs classiques. Il étoit versé dans l'Histoire tant Ecclésiastique que profane. Et il avoit sur-tout une grande pénétration d'esprit, beaucoup d'élévation dans le génie, & une éloquence mâle.

Systême d'ABBADIE sur l'art de se connoître soi-même.

Le premier principe de la connoissance de soi-même, est que l'homme est très-peu de chose. Tous ses âges lui apportent quelque foiblesse ou quelque misère particulière. L'enfance n'est qu'un oubli & une ignorance de soi-même, la jeunesse qu'un emportement, & la vieillesse qu'une mort languissante, sous les apparences de la vie, tant elle est suivie d'infirmités. Le corps de l'homme est le centre des infirmités; son esprit est rempli d'erreurs, & son cœur d'affections peu réglées. Il souffre par la considération du passé qui ne peut être rappellé, & par celle de l'avenir qui est inévitable. Son esprit veut toujours connoître, & son cœur ne cesse de desirer.

Quand il est dans la pauvreté, il fait seulement des vœux pour avoir le nécessaire. Lorsqu'il a le nécessaire à la nature, il demande le nécessaire à la condition. Est-il parvenu à cet état, il cherche ce qui peut satisfaire sa cupidité. Et quand il a obtenu tout ce que son cœur semble pouvoir desirer, il forme encore, contre la raison, de nouveaux desirs.

Tel est l'homme en général. Pour le connoître en particulier, il faut savoir quels sont ses devoirs & ses obligations naturelles. Cette connoissance est fondée sur deux principes. Le premier est, que naturellement nous nous aimons nous-mêmes, étant sensibles au plaisir, desirant le bien, & ayant soin de notre conservation. Le second, qu'avec ce penchant de nous aimer, nous avons encore une raison pour nous conduire.

Nous nous aimons naturellement nous-mêmes; c'est une vérité de sentiment. Nous sommes capables de raison; c'est une vérité de fait. La nature nous porte à faire usage de la raison pour diriger cet amour de nous-mêmes, parce que nous ne pouvons nous aimer véritablement, sans employer nos lumières à chercher ce qui nous convient.

Cette loi de nature ou naturelle se divise en quatre autres, qui sont ses espèces particulières. La première est la loi de tempérance, laquelle nous fait éviter les excès & les débauches, qui ruinent notre corps & font tort à notre ame. La seconde est la loi de justice, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & à le traiter comme nous souhaiterions qu'il nous traitât. La loi de modération est la troisiéme. Elle nous défend de nous venger, en nous faisant connoître que nous ne pouvons le faire qu'à nos dépens; & que respecter en cela les droits de Dieu, c'est

avoir ſoin de nous-mêmes. Enfin la dernière loi ſe nomme loi de bénéficence, & elle nous porte à faire du bien à nos prochains.

Tout cela peut ſe réduire à ces deux facultés de l'homme, ſentiment & raiſon. La raiſon eſt le conſeiller de l'ame. Le ſentiment eſt comme la force ou le poids qui la détermine. Nous comparons dans nos actions l'une avec l'autre. L'ame conſidère non-ſeulement ce qui lui donne du plaiſir dans le moment, mais encore ce qui peut lui en donner dans la ſuite. Elle compare le plaiſir avec la douleur; le bien préſent avec le bien éloigné; le bien qu'elle eſpère avec les dangers qu'il faut courir; & elle ſe détermine ſelon l'inſtruction qu'elle reçoit dans ſes différentes recherches, ſa liberté n'étant que l'étendue de ſes connoiſſances, & l'obligation où elle eſt de ne choiſir qu'après avoir tout examiné.

Ainſi nous ne ſommes point avares lorſque nous craignons de faire tort à notre honneur par les baſſeſſes de l'interêt. Nous ne ſommes point prodigues, ſi nous craignons de ruiner nos affaires, quoique nous aſpirions à nous faire eſtimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fait réſiſter aux tentations de la volupté. Enfin l'amour propre nous rend moderés & circonſpects; & par orgueil nous paroiſſons humbles & modeſtes.

Le plaiſir & la gloire ſont les deux biens généraux qui aſſaiſonnent tous les autres. Ils en ſont comme l'eſprit & le ſel. Il y a néanmoins entr'eux cette différence, que l'eſprit ſe fait aimer & deſirer pour l'amour de lui-même, au lieu que la gloire ſe fait ſentir par la ſatisfaction qui l'accompagne. Cette ſatisfaction conſiſte en ce que nous gagnons l'eſtime des autres, & que l'eſtime que les autres font de nous, confirme la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Ainſi, de quelque manière que nous acquerions cette eſtime, ſoit réelle ou apparente, notre amour propre eſt flaté. De-là naiſſent la préſomption, la vanité, l'ambition & la fierté.

Le deſir exceſſif que nous avons de nous faire eſtimer des autres hommes, fait que nous deſirons avec paſſion d'être doué des qualités eſtimables, & que nous craignons extrêmement avoir des défauts qui nous faſſent tort dans l'eſprit des hommes, ou de nous trahir nous-mêmes, en ne donnant point une opinion aſſez avantageuſe de nous. Or comme on ſe perſuade ce qu'on deſire & ce qu'on craint trop fortement, ou nous concevons une trop bonne opinion de nous-mêmes, ou nous tombons dans une exceſſive défiance de nous. Le premier de ces défauts s'appelle *Préſomption.* Le ſecond *Timidité.* La préſomption eſt un orgueil confiant, & la timidité un orgueil qui craint de ſe trahir.

La vanité eſt la diſpoſition à s'attribuer des avantages qu'on n'a point, ou de rehauſſer ceux qu'on a. Son aliment le plus ordinaire eſt le luxe. La broderie & la dorure entrent dans la raiſon formelle de l'eſtime. Un homme bien vêtu eſt moins contredit qu'un autre. On donne ſon eſtime & ſa conſideration à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées, &c. & la parure du corps partage la gloire qui nous paroît être la plus brillante parure de l'ame. *Ciceron* appelloit un homme qui oublioit la gloire de ſa profeſſion, pour s'attacher à cette ridicule vanité, *vir in dicendis cauſis benè veſtitus.*

La vanité ſe nourrit encore de l'oſtentation. On ſe pique d'avoir de l'eſprit, & on fait tout ce qu'il faut pour perſuader qu'on en a véritablement. On contredit les autres, afin qu'on croye qu'on a plus de lumières qu'eux. On dédaigne ceux qui en ſavent plus que nous, afin qu'ils ne nous humilient pas. On parle avec un ton de confiance des choſes qu'on connoît très-ſuperficiellement, pour qu'on croye qu'on les entend parfaitement. En un mot, & dans les diſcours & dans les actions on ſe ment ſans ceſſe à ſoi-même; c'eſt-à-dire qu'on tâche de perſuader aux autres qu'on poſsède des qualités qu'on ſait bien ne point avoir.

L'ambition eſt un deſir de s'élever au-deſſus des autres, deſir qui produit l'envie, ſentiment implacable qui vit autant

que le mérite fubfifte. On vous pardonnera les derniers outrages qu'on aura reçus de vous; mais on ne vous pardonnera pas vos bonnes qualités.

La fierté & l'orgueil font une forte d'ivreffe de l'ame, de même que la haine, l'envie & la malignité en font comme la fureur. Ce fentiment eft à peu près égal dans tous les hommes. Dans les uns il fe manifefte davantage : dans les autres il eft plus caché. Tous ne penfent pas à fe faire eftimer, parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations plus preffantes : mais tout le monde a du penchant pour l'eftime. L'orgueil vit de l'erreur des autres, & des illufions qu'il fe fait à lui-même. Pour fe guérir de ces illufions, il faut moderer l'amour de l'eftime qui règne dans notre cœur.

C'eft ainfi qu'en fe connoiffant on pourra fe défaire de fes défauts, & acquerir des perfections.



CLARKE. *

CE ſeroit une choſe bien avantageuſe pour la Philoſophie, ſi tous les Philoſophes reſſembloient au Métaphyſicien dont je vais écrire l'Hiſtoire. La nature l'avoit favoriſé d'une pénétration, d'un jugement exquis, & d'une mémoire prodigieuſe; & il avoit ſecondé ces belles qualités par une conſtante application à l'étude, & par une piété exemplaire. Il étoit doux, agréable, modeſte, obligeant, ſans aucune paſſion, proprement dite, & ſans vanité.

Heureux ceux qui ont pu jouir de ſa ſociété ! C'eſt un bonheur que peu de perſonnes ont eu, & de la perte duquel on ne peut être dédommagé que par la lecture de ſes actions & de ſes Ouvrages. Je vais faire connoître les unes d'après les Mémoires les plus authentiques, & je tâcherai d'analyſer les autres avec la plus grande attention : je dis avec la plus grande attention, parce qu'il s'agit ici principalement du ſujet le plus important & le plus difficile qu'on ait encore traité : c'eſt l'exiſtence & les attributs de Dieu. Il falloit autant de ſageſſe que de ſagacité pour toucher à cette matière; & on peut dire qu'il y a eu très-peu de Métaphyſiciens qui aient réuni ces deux avantages à un dégré ſi éminent que *Samuel* CLARKE, né à Norwich le 11 d'Octobre 1675, d'*Edouard Clarke*, Ecuyer & Alderman, c'eſt-à-dire Echevin de cette Ville, & d'*Anne Parmenter*, fille d'un Négociant du même endroit. Dès ſa plus tendre jeuneſſe CLARKE fit voir ce qu'il devoit être un jour. Les premières ſenſations formèrent en lui de véritables connoiſſances qui ſe développoient à meſure que ſes organes ſe fortifioient. Il combinoit des choſes différentes dans un âge où les bons eſprits ont de la peine à les ſaiſir ſéparément. On s'en appercevoit, & ce n'étoit point ſans admiration. Ses parens ſe plaiſoient à lui faire des queſtions auxquelles il répondoit avec une juſteſſe ſurprenante. On lui demanda un jour ſi Dieu pouvoit faire tout? il répondit oui. Il peut donc mentir, lui dit-on? & il répliqua non. Il étoit trop jeune pour comprendre pourquoi Dieu ne peut pas mentir; mais il concevoit que la queſtion ſuppoſoit que c'étoit la ſeule choſe que Dieu ne pouvoit pas faire. On lui fit d'autres queſtions ſur le même ſujet; & il raiſonna toujours comme un prodige, ſans jamais oſer affirmer qu'il y eût quelqu'autre choſe que Dieu ne pût pas faire. Il ſoutenoit pourtant que cet Etre ſuprême ne pouvoit point anéantir l'eſpace de la chambre dans laquelle ils étoient: ſentiment très-hardi & très-métaphyſique, & qui ſuppoſoit dans cette jeune tête une organiſation bien différente de celle des autres hommes.

Ses parens ne manquèrent pas de cultiver des diſpoſitions auſſi heureuſes. Ils lui firent faire ſes premières études dans l'Ecole publique de Norwich, & on l'envoya enſuite au Collège de Caïus dans l'Univerſité de Cambridge. Il avoit alors 16 ans. On lui enſeigna dans ce Collège la Philoſophie de *Deſcartes*. C'étoit dans la Phyſique de M. *Rohault* qu'on puiſoit cette Philoſophie. Elle étoit traduite en très-mauvais Latin, parce qu'on s'y étoit plus attaché aux choſes qu'à la manière de les dire. Cependant on ſentoit que la doctrine qui y eſt contenue ſeroit d'une plus grande utilité, ſi elle étoit exprimée en meilleurs termes : mais perſonne n'avoit oſé entreprendre ce travail. Quoique CLARKE fût Ecolier, on s'apperçut bientôt que ſi quelqu'un

* *Sermons du Docteur Clarke, contenant diverſes particularités de ſa vie*, par *Benjamin Hoadley*, Evêque de Salisbury. *Mémoires Hiſtoriques du Docteur Clarke*, par *Wiſthon*. *Eloge du Docteur Clarke*, par *Sykes*. Eloge de CLARKE dans le troiſiéme Tome des *Traités de l'exiſtence & des attributs de Dieu*, &c. *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, art. *Clarke*.



SAM. CLARKE *né en 1675. mort en 1729.*

quelqu'un étoit capable d'y réussir, c'étoit lui. En très-peu de temps il n'acquit pas seulement la réputation de bon Philosophe : il passa encore pour homme de goût. Ses lumières se manifestèrent à cet égard lorsqu'il prit le degré de Bachelier. Il prononça dans cette occasion un Discours Latin, autant recommandable par la beauté de la diction, que par la solidité & la justesse du raisonnement. Le sujet étoit tiré des principes mathématiques de M. *Newton*, dont le jeune CLARKE avoit pénétré les profondeurs : effort d'esprit d'autant plus extraordinaire, que ce Livre étoit au-dessus de la portée même des Savans. Aussi M. *Wisthon*, qui en avoit raisonné avec notre Ecolier, avoit dit hautement, qu'il ne connoissoit que deux personnes qui entendissent ces principes mathématiques aussi-bien que lui. CLARKE étoit donc l'homme qui pouvoit donner une bonne traduction de la Physique de *Rohault*. On n'en douta point, & son Professeur l'engagea à s'occuper de ce travail. CLARKE obéit. Il joignit à sa traduction des notes savantes, dans lesquelles il tâcha d'inspirer à la jeunesse le goût de la nouvelle Philosophie, celle de M. *Newton*. Ce fruit de ses veilles eut le plus grand succès ; & CLARKE à l'âge de 22 ans jouit d'une satisfaction qui n'est ordinairement la récompense que d'une longue assiduité à l'étude : ce fut de fournir aux jeunes gens un systême de science, que presque toutes les Universités adoptèrent (*a*).

Après avoir fait ses études, notre Philosophe songea à prendre un état ; & ayant choisi l'état Ecclésiastique, il ne s'occupa plus que de la Théologie. Il s'attacha d'abord à l'Ecriture Sainte. Il se nourrit pendant long-temps de la lecture de l'ancien & du nouveau Testament. Il les lisoit la plume à la main, & marquoit les fautes des versions ordinaires. Il étudia après cela les Ouvrages des Ecrivains des premiers siècles, tant pour y découvrir les véritables sentimens & les pratiques de l'antiquité, que pour appuyer l'autorité & le vrai sens des Livres sacrés. Les réflexions que ce travail fit naître, formèrent le fond de deux Traités qu'il publia en 1699, l'un intitulé : *Trois Essais pratiques sur le Baptême, la Confirmation & la Repentance ;* & l'autre sous le titre de *Réflexions sur un Livre qui a pour titre* Amyntor, (attribué à M. *Dodwell*,) *en ce qui regarde les Ecrits des Pères de la primitive Eglise, & les Canons du nouveau Testament*. Ces deux Traités lui firent beaucoup d'honneur ; & le dernier est, suivant M. *Wisthon*, l'Ouvrage le plus important qu'il ait jamais fait. On y voit briller, dit-il, son jugement & sa pénétration comme sa piété chrétienne.

Encouragé par ces succès, CLARKE publia peu de temps après des Paraphrases sur les Evangiles de S. *Mathieu*, de S. *Marc*, de S. *Luc* & de S. *Jean*, en deux volumes in-8°, qui furent universellement goûtées. Le Clergé d'Angleterre lui en témoigna en particulier sa satisfaction ; & l'Evèque de Norwich, touché de la beauté du génie de notre Philosophe, résolut de lui procurer quelque poste également honorable & lucratif. En attendant qu'il pût en trouver l'occasion, il lui donna la Cure de Drayton proche de Norwich, & un autre Bénéfice dans cette Ville, tous les deux de peu de valeur. CLARKE les desservit avec beaucoup d'édification. Les Sermons qu'il prêchoit dans sa Cure, procuroient d'autant plus de fruit, qu'ils étoient entierement Apostoliques. Il les prononçoit sans s'échauffer, & avec ce ton qui persuade. Ce n'étoient point des discours composés & qu'il récitât de mémoire : il préparoit seulement le sujet, & par une grande facilité d'expression, il trouvoit à point nommé les termes dont il avoit besoin. Il gagna ainsi l'estime & le cœur du troupeau confié à ses soins. Jaloux de mériter aussi ceux du Public, il fit imprimer ces Ser-

(*a*) Cet Ouvrage est intitulé : *Jacobi Rohaulti Physica : Latinè vertit, recensuit, & uberioribus jam annotationibus, ex illustrissimi* Isaaci Neutoni, *maximam partem haustis, amplificavit & ornavit* Samuel CLARKE.

mons qui rouloient tous sur des sujets interessans : c'étoit sur l'existence & les attributs de Dieu, sur les devoirs moraux de la Religion naturelle, & sur la vérité & la certitude de la Religion Chrétienne. Le premier volume parut en 1705, & il publia le second en 1706. Jamais Ouvrage n'a eu plus de succès que celui-ci. Le Docteur *Smalridge*, depuis Evêque de Bristol, disoit que c'est le meilleur Livre qui ait été écrit sur ces matières en quelque Langue que ce soit. Le Docteur *Sykes*, dans l'éloge de CLARKE, inseré dans le Journal qui a pour titre : *Etat présent de la République des Lettres* (*a*), convient que c'est l'Ouvrage de l'homme le plus pénétrant qu'il y ait eu au monde. Enfin l'Evêque de Salisbury, en rendant compte de ces Sermons, dont il est l'Editeur, nous apprend qu'ils ont surpassé l'attente de ceux-là même qui espéroient les plus grandes choses de CLARKE. C'est un édifice, dit-il, établi sur un fondement inébranlable, & élevé d'étage en étage avec autant de force que de dignité.

Malgré ces éloges & un applaudissement universel, sa démonstration de l'existence de Dieu, qui fait le sujet d'un de ses Sermons, fut attaquée par un nommé M. *Law*, dans des notes qu'il mit à l'*Essai sur l'origine du mal*, du Docteur *King*, Archevêque de Dublin. Un homme d'esprit, parent de notre Philosophe, nommé *Jean Clarke*, répondit à cette Critique par un Ecrit intitulé : *Défense de la démonstration de l'existence & des attributs de Dieu*, du Docteur CLARKE, où l'on examine particulierement la nature de l'espace, de la durée & de l'existence nécessaire, pour servir de réponse à un Livre intitulé : *Traduction de l'Essai sur l'origine du mal*, du Docteur *King*. M. *Law* répondit dans une seconde Edition qu'il donna de sa Traduction. On répliqua. Plusieurs Ouvrages parurent encore sur cette matière ; & CLARKE demeura toujours paisible spectateur de cette guerre littéraire.

Notre Philosophe eut vers ce temps-là la *Lecture* (*b*) fondée par M. *Boile* ; & cette place le mit en état de se livrer entierement à l'étude. Il s'attacha alors à une matière qui demandoit un grand recueillement & beaucoup de loisir : ce fut d'examiner si la doctrine d'*Athanase* sur la Trinité étoit celle des premiers siècles. En lisant les Auteurs anciens, il avoit cru s'appercevoir qu'elle ne l'étoit pas, & il se confirma dans cette idée. Ce travail n'eut pas d'autres suites. Il l'abandonna pour s'occuper de la nature de l'ame. Dans une lettre adressée à M. *Henri Dodwell*, qu'il publia en 1706, il établit que l'ame est immortelle de sa nature. Ce sentiment fut attaqué par M. *Dodwell* même, lequel prétendit prouver par l'Ecriture & par les Pères de l'Eglise, que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle est immortelle par la volonté de Dieu, pour la punir ou la récompenser. CLARKE répondit à cette lettre. Il y pressa son adversaire. Un des partisans de M. *Dodwell*, M. *Collins*, sentit les coups qu'il lui portoit, & crut devoir entrer en lice. La dispute s'échauffa. Notre Philosophe soutint ce qu'il avoit avancé : il publia même coup sur coup quatre défenses qui réduisirent ses adversaires au silence.

Pendant le cours de cette dispute, le hasard lui fit faire avec son père une découverte à Norwich. Comme ils observoient avec un Telescope d'environ soixante pieds l'anneau de Saturne, ils apperçurent distinctement une Etoile entre l'anneau & le corps de cette Planette : d'où ils conclurent que l'anneau étoit séparé de la Planette. Les Astronomes le croyoient ; mais il falloit cette preuve pour rendre la chose certaine. Ceci le ramena naturellement à l'objet de ses premières inclinations ; je veux dire à la Philosophie de M. *Newton*. CLARKE ne cessoit d'admirer ce grand homme ; & il aimoit assez le Public pour lui procurer, autant qu'il étoit en lui, la même satis-

(*a*) *The present State of Republik of Letters*. Juill. art. 11, page 61.

(*b*) On appelle ainsi en Angleterre les Sermons extraordinaires que l'on prêche hors des heures accoutumées, & qu'on lit au lieu de les réciter de mémoire.

faction. Dans cette vue, il traduisit l'Optique de M. *Newton* en beau Latin. Celui-ci la lut & en fut si charmé, qu'il força notre Philosophe d'accepter un présent de 500 livres sterlings, distribués à chacun de ses enfans qui étoient au nombre de cinq. Cela suppose que CLARKE étoit marié; & si à l'exemple de plusieurs de ses Historiens je n'ai pas parlé du temps de cet engagement, c'est que ce trait ne forme pas un événement dans l'Histoire de notre Philosophe, que les Ouvrages d'esprit ont absorbé entierement. Disons seulement, puisque l'occasion s'en présente, qu'il avoit épousé la fille unique de M. *Lokwood*, Curé du *Petit Massingham*, dans le Comté de Norfolk, dont il eut sept enfans.

Dans ce temps-là une Cure considérable vint à vaquer; & l'Evêque de Norwich, qui épioit avec soin toutes les occasions où il pouvoit lui rendre service, la lui procura. Ce Prélat, pour l'obliger plus efficacement, le produisit ensuite à la Cour; & à sa recommandation, il fut nommé Chapelain ordinaire de la *Reine Anne*. L'estime que cette Princesse conçut pour notre Philosophe, se manifesta peu de temps après cette nomination. La Cure de Saint James de Westminster vint à vaquer. Le bienfaiteur de CLARKE, l'Evêque de Norwich, toujours plus empressé de l'enrichir, fit sentir à la Reine que cette Cure convenoit à son nouveau Chapelain; & Sa Majesté le nomma sur le champ. (C'étoit en 1709.)

Notre Philosophe pourvu de cette Cure, crut qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre le degré de Docteur en Théologie. Il alla pour cela à l'Université de Cambridge; & il soutint à cette occasion deux Thèses avec un applaudissement sans exemple. Les sujets de ses Thèses étoient, 1°. *Sans la liberté des actions humaines, il ne sauroit y avoir de Religion.* 2°. *Nul article de la foi chrétienne contenu dans la Sainte Ecriture, n'est opposé à la droite raison.* Un des principaux Argumentateurs fut le Docteur *James*, Professeur en Théologie. Il poussa CLARKE très-vigoureusement. D'abord il examina toutes les parties de ses Thèses, & les discuta chacune en particulier avec beaucoup de subtilité. Il argumenta ensuite avec force pendant tout le cours de la dispute. Il falloit un homme tel que CLARKE pour soutenir cet assaut que sa réputation lui avoit sans doute procuré. Il parut ébranlé. Son imagination s'échauffa; & ce beau génie enflamé de l'amour de la gloire, fit voir qu'il étoit encore supérieur à lui-même. Il composa sur le champ un discours qui dura près d'une demi-heure, & dans lequel il démêla si bien & avec tant d'aisance la foiblesse des argumens du Professeur, que ceux même qui étoient présens, pénétrés de l'admiration la plus profonde, doutoient s'ils devoient croire ce qu'ils venoient d'entendre, tant la chose leur paroissoit extraordinaire. L'argumentateur plus jaloux encore de l'approuver, que de soutenir sa réputation & ses sentimens, s'écria tout haut : *Certes vous m'avez parfaitement endoctriné : Profecto me probè exercuisti.* Vous seul (ajouta-t-il, en s'adressant toujours à CLARKE) êtes digne de la place que je remplis, & j'en donne dès l'instant ma démission. Le Lecteur jugera à qui cette déclaration fait le plus d'honneur : mais que de grandeur d'ame dans M. *James* !

Un acte aussi éclatant mit le comble à la réputation de CLARKE. Il étoit sûr désormais de l'immortalité, & il ne tenoit qu'à lui de se reposer sur ses lauriers. Mais le travail est l'aliment des grands génies, comme la satisfaction d'avoir bien mérité des humains est leur récompense. Il eût été même fâcheux qu'un homme si éclairé n'eût pas procuré toutes les instructions qu'on pouvoit attendre de lui. D'abord pour se délasser, notre Philosophe publia une nouvelle Edition des Commentaires de *Cesar*, qu'il dédia au Duc de *Marlborough*. Presque dans le même temps il mit au jour un Ouvrage sous le titre de *la Doctrine de l'Eglise sur la Trinité*, qui essuia plusieurs critiques auxquelles il répondit.* Cette controverse lui fit une affaire avec

* On trouve la liste des Ecrits qui parurent à ce sujet dans le *Dictionnaire Historique & Critique* de M. *Chauffepié*, article CLARKE, note Q.

le Clergé. Dans une de ses Assemblées, les Députés du second Ordre portèrent plainte contre lui ; & CLARKE, pour avoir la paix, fut obligé de donner certaines explications qu'il dénioit au fond du cœur. Il dissipa ainsi un orage qui auroit pu lui être funeste. Ce qui le lui avoit suscité, c'est le peu d'égard qu'il avoit eu aux représentations des Ministres de la Reine *Anne*, & entr'autres de Milord *Godolphin*, de ne pas publier son Livre dans un temps où il y avoit à craindre qu'il ne causât beaucoup de troubles, & d'attendre des circonstances plus favorables. C'est sans doute une faute que fit CLARKE de ne point adherer à ces représentations ; & le sentiment de sa conscience qu'il donne pour excuse ne le justifie pas.

Afin de dissiper le chagrin que lui causa cette affaire, notre Métaphysicien reprit l'étude de la Philosophie ; car la Philosophie console l'ame & l'occupe véritablement. Il y étoit encore engagé par un autre motif. Il s'agissoit de venir au secours de M. *Newton*, attaqué par M. *Leibnitz* sur quelques points de Métaphysique. M. *Newton* étoit un grand homme, & ne le cédoit point en cette qualité à M. *Leibnitz*. Mais le sujet de leur contestation rouloit sur la Métaphysique, science que celui-ci manioit avec beaucoup de dextérité. CLARKE étoit sans contredit l'homme le plus capable de combattre ce savant adversaire de son ami ; & M. *Newton* qui le comprit, l'engagea à prendre sa défense.

M. *Leibnitz* reprochoit premierement à M. *Newton* d'avoir une idée fausse de la Divinité. Celui-ci prétend que l'espace est l'organe ou le *sensorium* dont Dieu se sert pour sentir les choses. Si cela est, disoit M. *Leibnitz*, Dieu a donc besoin de quelque moyen pour les sentir : elles ne dépendent donc pas entierement de lui, & ne sont pas sa production. CLARKE répondit que les conséquences que M. *Leibnitz* tiroit de l'idée de M. *Newton*, n'étoient pas déduites immédiatement de cette idée, & il expliqua ainsi la pensée de son ami. Dieu étant présent par-tout, apperçoit les choses par sa présence immédiate dans tout l'espace où elles sont, sans l'intervention ou le secours d'aucun organe. Cela conduisoit naturellement à une définition de l'espace, & CLARKE s'expliqua à ce sujet de cette manière. M. *Leibnitz* prétendoit que l'espace n'étoit que l'ordre des choses qui coexistent ; mais il soutint que l'espace est une propriété ou une suite de l'existence de l'Être infini & éternel. M. *Leibnitz* reprochoit encore à M. *Newton* de borner la puissance de Dieu, en établissant que le monde dépériroit, s'il n'y mettoit de temps en temps la main ; & CLARKE trouvoit dans ce sentiment l'idée de la Providence ; & il en concluoit que bien loin d'avilir son Ouvrage, le Créateur en faisoit connoître au contraire la grandeur & l'excellence. Enfin le troisiéme reproche que le Philosophe Allemand faisoit au Philosophe Anglois, étoit d'introduire les qualités occultes, en supposant une attraction réciproque dans les corps. CLARKE justifioit amplement son ami à cet égard. On sent bien que ces sujets maniés par des hommes tels que M. *Leibnitz* & notre Philosophe, donnoient lieu à d'autres discussions aussi subtiles que curieuses. CLARKE rendit encore la dispute plus interessante, en y faisant entrer le principe de la raison suffisante si cher à M. *Leibnitz*, principe qu'il attaqua avec force. Cela forma une sorte de spectacle, dont tous les Savans voulurent jouir. La feue Reine, alors Princesse de Galles, souhaita même y prendre part, ou du moins être témoin des coups que des hommes aussi grands pouvoient se porter. Le combat fut long. La dernière réplique sur-tout que CLARKE fit à M. *Leibnitz* parut victorieuse, & M. *Newton* lui assura *qu'il avoit touché Leibnitz au cœur.*

Presqu'au milieu & dans le feu de cette controverse, CLARKE s'engagea dans une autre dispute sur la liberté de l'homme. M. *Collins* venoit de publier un Ouvrage là-dessus, où il établissoit que l'homme est toujours porté à vouloir ou à choisir une chose plutôt qu'une autre par des motifs ; & que posé ces motifs ou raisons, il ne peut pas agir, ou du moins il ne

lui arrive jamais d'agir d'une manière différente ou opposée : d'où il concluoit qu'il est déterminé dans toutes ses actions. (*a*) Notre Philosophe s'éleva contre ce sentiment. Il fit voir premierement que l'homme est un être purement actif ; que les raisons & les motifs, les vues de plaisir ou d'utilité ne sauroient être la cause physique ou efficiente des actions de l'homme ; puisque ce ne sont, dit-il, que des idées abstraites ou des perceptions passives; & que les motifs offrent bien à la faculté matrice les occasions d'agir, mais qu'ils ne la déterminent point. Ainsi, ajoute-t-il, elle peut agir ou n'agir pas malgré toutes sortes de motifs & de raisons ; & c'est dans cette indépendance absolue que consiste la liberté de l'homme. Il objecta en second lieu, que si le systême de M. *Collins* étoit vrai, il ne pourroit y avoir dans les êtres intelligens des mérites ou des démérites personnels ; qu'ils ne seroient point des objets de récompense ou de châtiment ; qu'il y auroit de l'injustice à Dieu d'infliger des punitions à des êtres purement passifs ; enfin que s'il rendoit de pareils êtres heureux, ce seroit par un effet de son bon plaisir, & non par égard pour leur conduite. On a reproché à CLARKE d'avoir trop fait valoir ce raisonnement théologique, & de n'avoir pas combattu avec les seules armes de la Philosophie ; car cette science, suivant la remarque du Docteur *Sykes*, Auteur de l'Eloge de CLARKE, nous met en état de décider les questions touchant la liberté & la nécessité. Elle nous instruit des forces de la matière & du mouvement, & nous fournit les plus fortes preuves de l'influence de Dieu dans le gouvernement du monde.

M. *Collins* répondit à CLARKE, & choisit pour juge de leur différend M. *Leibnitz*. Il lui envoya ses réponses & ses remarques. Ce Savant les examina, refusa son approbation à plusieurs d'entr'elles, & renvoya le tout à notre Philosophe. Cette dispute se termina là. Mais il restoit à M. *Leibnitz* à répondre à un dernier Ecrit de CLARKE sur leur propre controverse. Il se disposoit à le faire lorsqu'il mourut. Ainsi finit en 1716 cette guerre philosophique. (*b*)

Il eût été à souhaiter pour le repos de CLARKE, qu'il se fût occupé plus long-temps à des matières de Philosophie. Il se seroit épargné un chagrin que lui causèrent ses études théologiques qu'il reprit à l'occasion d'une nouvelle Edition de Pseaumes & d'Hymnes choisis pour l'usage de l'Eglise Paroissiale & des Chapelles dépendantes de l'Eglise de Saint James. Ce Livre regardoit particulierement CLARKE, comme Curé de Saint James ; & par-là il sembloit qu'il étoit en droit d'y faire des remarques, & de réformer les formules des Doxologies comme il le jugeroit à propos, d'autant mieux que ces formules ne sont réglées ni par les loix, ni par aucune autorité ecclésiastique & civile. Ainsi le pensa notre Philosophe. En conséquence il changea ces formules. Cependant l'Evêque de Londres, sans examiner ses raisons, & sans aucun égard pour son mérite supérieur, osa le censurer & l'accuser de s'être laissé séduire par les illusions *de l'orgueil & de l'amour propre*. L'Evêque décidoit d'après ses propres lumières : mais n'eût-il pas été sage de s'en défier vis-à-vis d'un génie transcendant, digne de la plus haute considération, & qui à coup sûr en devoit savoir plus que lui ? De quel côté étoit *l'amour propre & l'orgueil*, de celui de CLARKE, qui admiré par les plus grands Hommes, pouvoit fort bien se croire autorisé à prendre quelque licence ; ou de celui de l'Evêque qui condamnoit avec aigreur un Savant du premier ordre, que la Reine honoroit d'une estime particulière, que le grand *Newton* consultoit, & qui étoit redoutable à l'illustre *Leibnitz* ? En vérité c'est une étrange chose que la prévention !

En Angleterre il est permis de montrer

(*a*) Voyez le systême de M. *Collins*, après sa vie.

(*b*) Toutes les Pièces de cette Controverse sont insérées dans le *Recueil de diverses Pieces sur la Philosophie, la Religion naturelle, l'Histoire, les Mathématiques*, &c. par MM. *Leibnitz, Clarke, Newton*, &c.

la vérité au grand jour, & de n'avoir aucun égard aux caractères des personnes qui peuvent l'avoir méconnue. Le fameux M. *Wisthon* profita de ce privilège. Il prit le parti de CLARKE, & attaqua sans ménagement l'Evêque de Londres. Celui-ci répondit, & cette controverse eut des suites : mais notre Philosophe se contenta d'être tranquille spectateur du combat, & se renferma dans le silence.

Il paroît qu'on lui tint compte de sa modération ; car la Charge de Maître de l'Hôpital de Wigstan étant devenue vacante, le Chancelier du Duché de Lancastre, Milord *Lechmere*, s'empressa à la lui offrir. CLARKE l'accepta avec d'autant plus de plaisir, que cela ne l'obligeoit à aucune signature ni aucun service qui eussent rapport au symbole & à la doctrine d'*Athanase*. La seule reconnoissance qu'on exigeoit de lui, étoit qu'il enrichît le Public de quelques-unes de ses productions. Il étoit donc invité à mettre quelque chose au jour. Pour répondre à cette invitation, il fit imprimer dix-sept Sermons prononcés en différentes occasions, parmi lesquels il y en avoit onze qui n'avoient pas encore paru. Et l'année suivante (1725) il publia un *Discours sur la connexion qu'il y a entre les Prophèties du vieux Testament, & l'application que les Ecrivains du nouveau Testament en font à J. C.* contre le Livre de M. *Collins*, intitulé : *Discours sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne.*

Il se présenta peu de temps après une autre occasion de reconnoître le mérite de CLARKE. M. *Newton* étant mort en 1727, on lui offrit la place d'Intendant de la Monnoye, qui rapporte annuellement 12 à 1500 livres sterlings : mais ce revenu très-considérable n'éblouit point notre Philosophe, qui connoissoit mieux le prix du temps que l'avantage des richesses : il le refusa. La Philosophie l'occupoit alors uniquement ; & on sait que cette science procure de si grandes satisfactions à ceux qui l'aiment véritablement, qu'ils ne desirent rien avec tant de passion que de pouvoir s'y livrer tout entiers. Une Lettre sur les forces vives, ou la proportion de la vîtesse & de la force des corps en mouvement, fut le fruit de ses méditations. Cette Lettre adressée à *Benjamin Hoadley*, parut dans les Transactions Philosophiques (N°. 401.) CLARKE y prouve que la force des corps est proportionnée à la vîtesse, & non au quarré de la vîtesse : vérité que M. *de Mairan* a mise dans le plus grand jour.

Enfin le dernier Ouvrage que publia notre Philosophe, fut une version des douze premiers Livres de l'Iliade d'*Homère*, avec des notes savantes. La Cour lui avoit ordonné de la faire pour l'usage du Prince *Guillaume*. Ce dut être un travail fort agréable pour lui ; car *Homère* avoit été son Poëte favori, & il portoit l'admiration pour cet Auteur jusqu'à l'enthousiasme. Aussi le traduisit-il avec soin. On l'apperçoit bien dans sa traduction & dans ses notes, où tout le feu de ce beau génie de l'antiquité est totalement développé. Ce Livre eut un si grand succès, qu'il lui valut le titre de Prince de tous les Auteurs. (*Longè omnium Princeps*).

CLARKE avoit alors 54 ans, & il jouissoit d'une santé assez robuste, pour qu'il dût se promettre une longue vie. Mais le 11 Mai 1729, en allant prêcher devant les Juges du Royaume dans leur Chapelle, il fut saisi tout d'un coup d'un mal de côté, ce qui l'obligea de retourner chez lui. On le mit au lit, & il se trouva si soulagé, qu'il ne voulut point qu'on le saignât, comme les Médecins l'avoient ordonné. Néanmoins le mal de côté ayant repris le lendemain, on lui fit deux saignées, & on lui administra quelques remèdes, qui produisirent un si bon effet, qu'on le crut absolument hors de danger. C'étoit une erreur, & sa convalescence n'étoit qu'apparente ; car le 17 Mai sa tête s'embarrassa tout-à-coup : il perdit ensuite l'usage de ses sens, & il expira le même jour sur les huit heures du soir.

Sa mort fut un deuil pour tous les gens de bien & pour tous les Savans. Sa famille, ses Paroissiens & ses amis versèrent sur sa tombe des larmes amères. Un cortège nombreux assista à ses obsèques. Le fameux Docteur *Burnet*, Evêque de Salisbury, fit

ſon Oraiſon funèbre ; & il remarqua que le Défunt avoit un ſi grand reſpect pour Dieu, qu'il ne prononçoit jamais ſon ſaint Nom, qu'il n'eût fait auparavant une petite pauſe qui interrompoit viſiblement ſon diſcours.

Clarke ne s'étoit pas ſeulement rendu recommandable par ſes Ecrits. Sa ſageſſe, la douceur de ſa converſation, ſon affabilité & ſa diſcrétion à l'égard des choſes qu'on lui confioit, l'avoient fait aimer & rechercher de tout le monde. La feue Reine l'honora conſtamment de ſon eſtime juſqu'à ſa mort. Elle conſerva toujours pour lui les ſentimens de reconnoiſſance qu'elle devoit aux inſtructions qu'elle en avoit reçu ; & pour en conſerver la mémoire, elle fit mettre ſon buſte avec ceux de MM. *Newton, Loke* & *Woollaſton*, dans une grote de ſes Jardins de Richmond.

Syſtême de Clarke *ſur l'exiſtence & les attributs de Dieu.*

1. Un être quelconque a exiſté de toute éternité. En effet, puiſque quelque choſe exiſte aujourd'hui, il eſt clair que quelque choſe a toujours exiſté : autrement il faudroit que les êtres qui exiſtent actuellement fuſſent ſortis du néant, & n'euſſent point de cauſe de leur exiſtence : ce qui implique contradiction. Tout ce qui exiſte doit donc avoir une cauſe de ſon exiſtence ; car il exiſte en vertu d'une néceſſité qu'il trouve dans ſa nature même, auquel cas il eſt éternel par ſoi-même ; ou en conſéquence de la volonté de quelqu'autre être ; & alors il faut que cet autre être ait exiſté avant lui au moins d'une priorité de nature & comme la cauſe eſt connue avant l'effet. C'eſt donc une vérité certaine & évidente, que *quelque choſe a exiſté réellement de toute éternité.*

2. Mais cette choſe ou cet être qui a exiſté de toute éternité, doit être un être indépendant & immuable, & duquel tous les autres qui ſont ou ont été, tirent leur origine. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'il y eût une ſucceſſion d'êtres dépendans & ſujets au changement, qui ſe fuſſent produits les uns les autres dans une progreſſion infinie, ſans avoir aucune cauſe originelle de leur exiſtence ; & cette ſucceſſion eſt impoſſible. Car il eſt évident que tout cet aſſemblage d'êtres ne peut avoir aucune cauſe interne de ſon exiſtence, parce qu'il n'y a aucun être qui ne dépende de celui qui le précéde, & aucun n'eſt ſuppoſé exiſter par lui-même & néceſſairement : ce qui eſt pourtant la ſeule cauſe intérieure d'exiſtence. Or ſi aucune des parties n'exiſte néceſſairement, il eſt clair que le tout ne peut exiſter néceſſairement ; la néceſſité abſolue d'exiſter n'étant pas une choſe extérieure relative & accidentelle, mais une propriété eſſentielle de l'être qui exiſte néceſſairement.

Une ſucceſſion infinie d'êtres dépendans ſans cauſe originelle & indépendante, eſt donc une choſe impoſſible : c'eſt ſuppoſer un aſſemblage d'êtres qui n'ont ni cauſe intérieure, ni cauſe extérieure de leur exiſtence ; c'eſt-à-dire des êtres qui conſidérés ſéparément, ont été produits par une cauſe, & qui conſidérés conjointement, n'ont été produits par rien : ce qui eſt contradictoire. D'où il ſuit, qu'il faut admettre de toute néceſſité, qu'*un être immuable & indépendant a exiſté de toute éternité.*

3. Cela étant, cet être exiſte néceſſairement & par lui-même. Car tout ce qui exiſte eſt ou ſorti du néant ſans avoir été produit par aucune cauſe que ce ſoit, ou il a été produit par quelque cauſe extérieure, ou il exiſte par lui-même. Or il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit ſortie du néant ſans avoir été produite par aucune cauſe ; & il eſt également impoſſible que tout ce qui exiſte ait été produit par des cauſes externes, puiſqu'on vient de voir que quelque être indépendant exiſte éternellement. Donc cet *être éternel & indépendant exiſte néceſſairement & par lui-même.*

Au reſte, exiſter par ſoi-même ne ſignifie pas s'être produit ſoi-même ; car cette ſignification renfermeroit une contradiction : c'eſt donc exiſter en vertu d'une néceſſité abſolue originairement inhérente dans la nature même de la choſe qui exiſte.

4. Mais quelle peut être l'idée d'un être

dont on ne ſauroit nier l'exiſtence ? C'eſt la première & la plus ſimple de toutes nos idées, une idée à laquelle il n'eſt pas poſſible de nous ſouſtraire, ſans renoncer tout-à-fait à la faculté de penſer ; c'eſt-à-dire l'idée d'un être très-ſimple, éternel, original, indépendant & infini. Ces trois premiers attributs découlent néceſſairement de l'exiſtence d'un être. A l'égard de celui de l'infini, on conçoit qu'il lui eſt auſſi eſſentiel que les autres, quand après avoir fait tous nos efforts pour nous perſuader que rien d'éternel & d'infini n'exiſte, nous ne pouvons nous empêcher d'imaginer je ne ſai quel néant éternel & infini. Ainſi nous ſommes réduits à dire le oui & le non ; à affirmer qu'il y a quelque choſe de réel dans les idées de l'éternité & de l'immenſité, & à nier en même temps qu'il y ait de la réalité dans ces idées. Donc l'idée d'immenſité & d'infini eſt une idée néceſſaire qu'il n'eſt pas poſſible de bannir de notre eſprit.

Cependant nous ne pouvons nous former l'idée de l'eſſence de cet être, & cette eſſence eſt une choſe incompréhenſible. Mais il eſt évident que cet être qui exiſte par lui-même, eſt néceſſairement éternel. Car exiſter par ſoi-même, c'eſt exiſter d'une néceſſité abſolue, d'une néceſſité de nature. Or cette néceſſité ne dépendant d'aucune cauſe extérieure, il eſt évident qu'elle doit être toujours la même, & que rien n'eſt capable de la changer, tout ce qui eſt ſujet au changement ne l'étant que par l'impreſſion qui lui vient de la part de quelque agent extérieur. Il eſt donc manifeſte qu'un être qui exiſte par lui-même, doit néceſſairement avoir exiſté de toute éternité, n'avoir point eu de commencement, & continuer à exiſter ſans qu'il y ait jamais de fin à ſon exiſtence.

5. Cet être qui exiſte néceſſairement, eſt donc un être original, indépendant, infini & éternel. Il eſt auſſi unique, & cela découle naturellement de ces attributs, comme on le démontre par ce raiſonnement.

La néceſſité abſolue eſt ſimple & uniforme : elle ne reconnoît ni différence ni variété ; car toute différence ou variété d'exiſtence procède néceſſairement de quelque cauſe extérieure dont elle dépend. Or il y a une contradiction manifeſte à ſuppoſer deux ou pluſieurs natures différentes exiſtantes par elles-mêmes néceſſairement & indépendamment. En effet chacune de ces natures étant indépendante de l'autre, on peut ſuppoſer que chacune d'elles exiſte toute ſeule ; & il n'y aura point dans cette ſuppoſition, de contradiction à imaginer que l'autre n'exiſte pas : d'où il s'enſuivra que ni l'une ni l'autre n'exiſteront néceſſairement.

Il n'y a donc que l'eſſence ſimple & unique de l'être exiſtant par lui-même, qui exiſte néceſſairement ; & tout ce qui eſt différent de cette eſſence ne ſauroit néceſſairement exiſter, puiſque la néceſſité abſolue ne connoît ni différence ni diverſité d'exiſtence. *L'unité de Dieu eſt donc une unité de nature & d'eſſence.*

6. Mais quels peuvent être les attributs particuliers de la Divinité ? Premierement cette Divinité doit être intelligente, puiſqu'elle eſt la cauſe de toutes les choſes différentes dont l'univers eſt compoſé, & que ces choſes ont des qualités diverſes, ſoit en beauté, ſoit en perfection. Or il eſt dans l'ordre naturel des choſes, que la cauſe doit être plus excellente que l'effet. Donc Dieu ou l'être exiſtant par lui-même, poſsède dans le plus haut degré toutes les perfections de tous les autres êtres. Cette vérité ſe démontre ainſi.

Il eſt impoſſible que l'effet ſoit revêtu d'aucune perfection, qui ne ſe trouve auſſi dans la cauſe. Sans cela, il faudroit que cette perfection eût été produite par rien : ce qui eſt contradictoire. Or il eſt évident qu'un être qui n'eſt pas intelligent, ne poſsède pas toutes les perfections de tous les êtres qui ſont dans l'univers, puiſque l'intelligence eſt une de ces perfections. Donc toutes choſes n'ont pu tirer leur origine d'un être ſans intelligence ; & par conſéquent l'être qui exiſte par lui-même, & à qui toutes choſes doivent leur origine, doit néceſſairement être *intelligent.*

7. De-là il ſuit que cet être doit être auſſi *libre ;* car une intelligence ſans liberté n'eſt pas, à proprement parler, une intelligence.

intelligence. Otez la liberté à un être, vous lui ôtez le pouvoir d'agir. Il ne peut être la cause de rien. Il n'y a en lui rien d'actif: tout y est purement passif; car agir nécessairement n'est point agir du tout : c'est être patient & non agent.

8. Il est également évident que ce même être existant par lui-même possède une *puissance infinie*. En effet, puisqu'il n'y a que lui qui existe par lui-même; puisque tout ce qui existe dans l'univers a été fait par lui, & dépend absolument de lui; & puisqu'enfin tout ce qu'il y a de puissance dans le monde vient de lui, & lui est parfaitement soumise & subordonnée, comme on l'a suffisamment démontré, il est évident que rien ne doit s'opposer à sa volonté. Il a donc une puissance sans bornes, & le pouvoir de faire ce qu'il lui plaît avec la plus grande facilité, & de la manière la plus parfaite qu'il soit possible de concevoir.

9. C'est encore une conséquence nécessaire de tout ce qui a été établi, que le Tout-Puissant possède *une sagesse infinie*. Il est en effet de la dernière évidence, qu'un être qui est infini, présent par-tout, & souverainement intelligent, doit parfaitement connoître toutes choses. Lui qui est seul éternel & existant par lui-même, qui est la cause unique & l'auteur de tout ce qui existe, de qui seul, comme de sa source, dérive tout ce que les êtres ont de faculté & de puissance, doit nécessairement connoître toutes les conséquences dont il est lui-même l'auteur, c'est-à-dire toutes les possibilités des choses futures. Il doit savoir ce qui s'accorde le mieux avec les règles de sa bonté & de sa sagesse. Revêtu d'ailleurs d'une puissance infinie, qu'est-ce qui peut s'opposer à sa volonté, & empêcher qu'il ne fasse ce qu'il connoît être le meilleur & le plus sage? D'où il suit manifestement que tout ce que le Tout-Puissant a fait ne peut qu'être *infiniment sage*.

10. Enfin un être infiniment sage, & qui fait toujours ce qu'il connoît être le meilleur, doit sans cesse agir conformément aux règles les plus sévères de la bonté, de la vérité, de la justice, & des autres perfections morales. Et par conséquent il possède *une bonté, une justice & une vérité infinies*, & toutes les autres perfections qui conviennent au souverain Gouverneur & au souverain Juge du monde.



COLLINS. *

VOICI un des plus ſubtils & en même temps un des plus dangereux Métaphyſiciens modernes. Il n'eût mérité que des éloges, s'il ſe fût toujours renfermé dans le cercle étroit des connoiſſances que peut acquerir l'eſprit humain : mais plus téméraire que ſage, il oſa toucher à des matières fort ſupérieures à ſes lumières. On dit que la corruption qui règne parmi les Chrétiens, & l'eſprit perſécuteur du Clergé, l'avoient porté à croire que la Religion, telle qu'elle étoit dans ſon temps, étoit pernicieuſe au genre humain. Cette erreur dans laquelle il étoit tombé, l'engagea à compoſer des Ouvrages qui ont indigné avec raiſon tous les gens de bien. Oublions, pour l'honneur de la Philoſophie, qu'il les a compoſés. Tirons un voile ſur des écarts qui tacheroient la réputation de ce beau génie. Rejettons-les ſur les foibleſſes de notre entendement ; & contens d'en gémir en ſecret, arrêtons-nous à ſa profonde ſagacité dans les matières métaphyſiques. C'eſt le moyen de le voir tel qu'il eſt, & de remplir le plan de ce volume.

Antoine COLLINS naquit à Heſton, dans le Comté de Midleſex, le 21 Juin 1676, de *Henri Collins*, Gentilhomme aſſez riche. Ses études n'annoncèrent rien d'extraordinaire ; & il ſe maria en 1698 avec la fille du Chevalier *François Child*, nommée *Marthe*, ſans avoir donné des marques de cette grande ſagacité qui lui a acquis une réputation ſi étendue. Mais ayant fait connoiſſance avec M. *Loke*, ſon génie ſe développa : cet illuſtre Anglois en porta un jugement avantageux. COLLINS entretint avec lui un commerce de lettres. Les lumières qu'il acquit par-là, jointes à ſon application à l'étude, mirent enfin en jeu toutes les facultés de ſon entendement. Il redoubla d'ardeur ; & s'étant livré à une profonde méditation, il compoſa un Ouvrage très-philoſophique *ſur l'uſage de la raiſon, dans les propoſitions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Il avança dans cet Ouvrage publié ſous le titre d'*Eſſai*, quelques opinions qui furent conteſtées par le Docteur *Clarke ;* & il attaqua en même temps les *Réflexions ſur la Trinité* du Docteur *François Gaſtrell*, depuis Evêque de Cheſter. Il ſe trouva ainſi engagé dans une petite diſpute qui l'entraîna dans une autre plus conſidérable. Ce fut avec MM. *Clarke & Dodwell*, qui étoient partagés ſur la queſtion de l'*immortalité naturelle ;* & il publia pluſieurs Pièces ſur cette matière.

Il paroît que cette occupation lui donna du goût pour la controverſe ; car il ſe mêla fort gratuitement d'une conteſtation purement théologique ſur ces queſtions : L'Egliſe a-t-elle le pouvoir d'ordonner des Rites & des Cérémonies ? Et quelle eſt ſon autorité dans les controverſes de foi ? On prétend avec raiſon qu'il y fut porté par un motif perſonnel ; car le titre de l'Ouvrage qu'il publia là-deſſus, décèle un homme chagrin & paſſionné. Ce titre eſt : *La Friponnerie Eccléſiaſtique portée à ſon comble ; ou découverte de la fraude, par laquelle on a inſeré dans l'Article XX de la Confeſſion de l'Egliſe Anglicane, que l'Egliſe peut ordonner des Rites*, &c. COLLINS ſoutenoit qu'elle ne le peut pas, & qu'elle n'a point d'autorité dans les controverſes de foi. Il adopta ce ſentiment avec tant de chaleur, qu'il ne laiſſoit rien échapper de ce qui pouvoit lui donner atteinte. Son Ouvrage fut attaqué par un Prêtre, lequel le traita fort dure-

* *History of Works of the Learned. Vol. IX. Bibliothèque raiſonnée*, Tom. IV, Part. I. *Critique deſintereſſée des Journaux Littéraires. Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. *Collins.* Et ſes Ouvrages.



LA LIBERTÉ

Caractere du genie de COLLINS *né en 1676 mort en 1729*

ment dans un Ecrit intitulé : *Apologie de l'Eglise Anglicane, contre les calomnies d'un Libelle intitulé : la Friponnerie Ecclésiastique*, &c. Notre Philosophe répondit ; & abandonna cette querelle pour s'occuper d'une autre matière qui l'affecta beaucoup.

L'Archevêque de Dublin ayant soutenu dans un Sermon, que la prédestination & prescience divine étoient d'accord avec la liberté de l'homme, COLLINS fut frappé de cette proposition. Il en fit le sujet d'une Brochure qui donna lieu à deux Ouvrages fameux, & d'une métaphysique très-subtile ; l'un sur la liberté de penser, & l'autre sur la liberté de l'homme. Ce fut en 1711 qu'il en conçut le projet. En examinant ces deux sujets, il en sentit toute la difficulté & l'importance. Les embarras se multiplioient même sous sa plume. Dans cette perplexité, il crut devoir consulter les Savans sur cette matière. Après avoir vu à Londres ceux dont il pouvoit recevoir des lumières, il partit pour la Hollande, afin de communiquer ses idées aux Philosophes de ce Pays. Les uns ne les approuvèrent pas ; & on ignore ce que les autres en pensèrent.

Il revint à Londres à la fin de la même année ; & ce ne fut qu'en 1713 que parut son Ouvrage sur la liberté de penser. Ce n'étoit qu'une Brochure, mais si pleine de choses, & de choses si répréhensibles, qu'elle fut dénoncée au Gouvernement comme impie. Véritablement l'Auteur y avoit fait un abus étrange de son esprit. Il osoit attaquer sans pudeur l'authenticité des Livres saints ; & par une suite de cette haine qu'il avoit pour les mauvais Prêtres, il faisoit un portrait odieux du Clergé. Cela étoit tourné généralement & d'une manière à faire croire qu'il en vouloit plutôt à l'idolâtrie payenne, & à ce qu'on appelle en Angleterre la superstition du Paganisme, qu'au Christianisme même & aux Livres sacrés. Cet artifice rendoit le mal encore plus dangereux. M. *Wisthon* fut le premier qui le dévoila. Il repoussa avec force les raisonnemens de COLLINS ; & son exemple lui suscita plusieurs adversaires, qui publièrent coup sur coup une foule de Brochures où les injures ne sont point épargnées. Notre Philosophe avoit gardé l'anonyme : mais son Imprimeur l'ayant découvert, il ne se crut point en sureté à Londres. Il se sauva en Hollande, & delà il passa en Flandres. Son dessein étoit de venir à Paris : il avoit même donné des ordres aux Domestiques qu'il avoit laissés chez lui, de venir le trouver à Calais : mais la mort d'un proche parent qui étoit aussi son ami, l'obligea de retourner à Londres. Il y trouva ses affaires pacifiées, & y vécut assez tranquille. Pour mettre cette tranquillité à profit, il travailla à son Ouvrage sur la liberté de l'homme. Cet Ouvrage parut en 1715 sous ce titre : *Recherches Philosophiques sur la liberté de l'homme* ; & il eut le sort de toutes les productions hardies, il fut admiré & fortement censuré *.

Des affaires convenables à son état occupèrent COLLINS pendant quelques années. Il exerça la Charge de Juge de Paix & de Lieutenant de Province dans le Comté d'Essex pendant trois ans. Il en fut ensuite nommé Trésorier : ce qui fit grand plaisir aux Créanciers de ce Comté. Car notre Philosophe ne passoit pas seulement pour homme de génie : il étoit encore estimé par les qualités du cœur. Extrêmement sensible & compatissant aux malheurs d'autrui, il mettoit tout en usage pour les adoucir. On le savoit, & c'est ce qui causoit cette grande joie. En effet, quoique ce Comté dût des sommes considérables, COLLINS arrangea si bien les affaires, qu'il les acquitta dans l'espace de quatre ans. Il commença d'abord à payer les pauvres de sa propre bourse : il promit aux riches de payer l'interêt de leur argent, jusqu'à ce qu'il pût rembourser le capital.

A peine COLLINS venoit de terminer cette bonne œuvre, qu'il perdit son fils. Ses entrailles s'émeurent, & cette perte lui rappella encore avec plus de vi-

---

* Voyez l'Histoire de *Clarke*.

vacité celle de son épouse qu'il avoit faite quelque temps auparavant. Ses amis craignant que seul livré à sa douleur & à ses réflexions, il ne tombât dans quelque fâcheuse maladie, employèrent tout le crédit que son amitié pour eux leur donnoit, pour le déterminer à prendre une nouvelle compagne. Ils y parvinrent, & COLLINS se remaria en 1724 avec la fille du Chevalier *Wothesley*, Baronnet.

Il auroit été à souhaiter que ce nouvel engagement eût desormais distrait notre Philosophe de l'étude, ou que des emplois conformes à son état eussent absolument disposé de son temps; le reste de sa vie auroit été plus tranquille, & nous n'aurions pas à gémir de ses écarts. Mais un Prêtre lui ayant par malheur rappellé sa dispute sur l'autorité de l'Eglise Anglicane, il voulut mettre son sentiment là-dessus dans un plus grand jour. A cette fin, il publia un *Essai Historique & Critique sur les trente-neuf articles de l'Eglise Anglicane*. C'est une réponse à l'*Apologie de l'Eglise Anglicane*, & à l'*Essai sur les trente-neuf articles*, par le Docteur *Bennet*. Et comme cet Ouvrage l'engagea dans l'étude de l'Histoire Ecclésiastique, il voulut examiner les fondemens de la Religion Chrétienne: examen qui, avec les dispositions où il étoit, ne pouvoit que lui être nuisible. Aussi donna-t-il entierement dans l'erreur. Son intention étoit d'abord de faire voir que le Christianisme est fondé sur le Judaïsme; c'est-à-dire, que le nouveau Testament est fondé sur l'ancien; que les preuves les plus convaincantes en faveur de la Religion Chrétienne, sont tirées de l'accomplissement des Prophéties; que si ces preuves sont solides, la Religion Chrétienne est invinciblement établie; & que si elles ne le sont pas, cette Religion est fausse. Or il crut que ces preuves étoient typiques & allégoriques. Ce fut en accumulant les sophismes qu'il tâcha de se le persuader. Il voulut aussi le faire croire au Public; & pour cela il mit au jour un *Discours sur les fondemens & les raisons de la Religion Chrétienne*, &c. qui lui fit un tort considérable. On l'attaqua de toutes parts. M. *Wisthon* fut un des principaux adversaires. Quoique ce Discours soit extrêmement subtil & captieux, M. *Wisthon* y démêla fort bien les suppositions ou les propositions affirmatives, qui ne sont soutenues d'aucune preuve réelle & authentique. Il en fit une liste, & par-là il mit en évidence la foiblesse des argumens de COLLINS. Non content d'attaquer l'Ouvrage, M. *Wisthon* en vient à des personnalités; & il faut avouer qu'il eût beaucoup mieux fait de les supprimer. C'est un fort mauvais moyen que celui des injures pour faire revenir quelqu'un de l'erreur. La vérité, & sur-tout celle du Christianisme, doit être annoncée avec simplicité. On est assez persuadé qu'un homme qui se fâche a tort; & dans une cause aussi excellente que celle que M. *Wisthon* soutenoit, le ton de la modération étoit le seul qu'il y avoit à prendre. Aussi un Journaliste Anglois * en rendant compte de l'Ouvrage de M. *Wisthon*, remarque » que ses expressions sont un peu colériques, & que son antagoniste pourra bien » être charmé de ses emportemens, & y » trouver quelque motif secret de triomphe «. Il paroît certain que cela fit un peu tort à l'Ouvrage, & que ce fut là une des raisons qui rendirent inutiles les démarches qu'il fit auprès du Chancelier, pour obtenir la révocation de la Commission de Juge de Paix qu'avoit COLLINS, & dont il croyoit qu'il s'étoit rendu indigne par son *Discours*.

Notre Philosophe eut un adversaire moins célèbre que M. *Wisthon*, mais plus moderé que lui: ce fut M. *Gréene*, qui combattit son Ouvrage avec des raisons d'autant plus victorieuses, qu'elles étoient tout à la fois polies & solides. COLLINS en sentit toute la force, & pour sa défense il publia un Ecrit intitulé: *Lettre de l'Auteur du Discours des fondemens, &c. pour servir de réponse aux Lettres de M. Gréene*. Il travailla ensuite à fortifier son Ouvrage

* M. *Armand de la Chapelle. Bibliothèque Angloise*, Tom. XI, Part. I, pag. 283, &c.

par de nouvelles preuves ; & il mit au jour à cette fin un Livre intitulé : *Syſtême ſur le ſens littéral des Oracles, examiné par rapport à la diſpute agitée à l'occaſion d'un Livre publié depuis peu ſous ce titre : Diſcours ſur les fondemens*, &c. Dans ce *Syſtême*, après s'être défendu autant qu'il lui eſt poſſible, il finit par ces termes remarquables : » Le véritable & unique ſyſtême ſelon lequel le monde doit & veut être » conduit, ſe réduit à deux choſes. 1°. A » établir une liberté de croire & de pratiquer tout ce qu'on voudroit, & qui ne » ſeroit pas préjudiciable à la paix & au » bonheur de la ſociété. Par-là les hommes auroient le droit de ſuivre leur » conſcience qui releve de Dieu ſeul. » 2°. A ce que la loi naturelle ſeule, dont » l'obſervation eſt abſolument néceſſaire » à la ſociété, & tout ce qui peut être » fondé ſur elle, fût appuyé par les ſanctions civiles des Magiſtrats ; puiſque » cette loi ne ſeroit jamais mieux entendue, mieux établie & mieux pratiquée, » que lorſqu'il n'y auroit des peines établies que contre l'infraction ſeule qu'on » y feroit, & qu'on mettroit un frein à la » fureur & au zèle des hommes ſur d'autres ſujets à l'égard deſquels leur devoir eſt entierement perſonnel, & conſiſte à s'inſtruire le mieux qu'il leur eſt » poſſible ; à acquieſcer aux opinions à » proportion du degré d'évidence qu'ils » ont de leur vérité ; & à pratiquer les choſes (indifférentes) qu'ils ſont convaincus » qu'il eſt de leur devoir d'obſerver, laiſſant de la même manière aux autres la » liberté de ſe conduire à leur gré. Oh ! » quelle piété, quel reſpect pour Dieu, » (qui conſiſte en ce que chacun le ſerve » ſuivant les mouvemens de ſa conſcience) » quelle vertu, quel ordre, quelle paix » ne verroit-on pas régner dans le monde, ſi les hommes n'avoient en vue que » la piété, la vertu, l'ordre & la paix, » & qu'ils ne fiſſent cas de tout le reſte, » que comme des moyens par rapport à » la fin ! (*a*)

Des propoſitions ſi hardies, quelque philoſophiques qu'elles ſoient, ne pouvoient manquer d'être cenſurées, d'autant mieux qu'elles tenoient au fond du ſyſtême entierement repréhenſible. Auſſi tout l'Ouvrage le fut-il très-vigoureuſement par une foule d'Auteurs, & entr'autres par M. *Wiſthon*, zélé adverſaire de Collins (*b*). Ce ne fut pas ſans chagrin que notre Philoſophe vit fondre ſur lui cet orage. Il étoit ſujet depuis quelques années à des accès de gravelle. Ses douleurs provoquées apparemment par les violences qu'il ſe fit dans cette occaſion, ſe firent ſentir avec plus de vivacité, & il ſuccomba le 13 Décembre 1729. Avant que d'expirer, il déclara, qu'*ayant toujours travaillé le mieux qu'il lui avoit été poſſible à ſervir Dieu, ſon Roi & ſa Patrie, il étoit perſuadé qu'il alloit dans le ſéjour deſtiné à ceux qui l'aiment.* Il ajouta : *La Religion Catholique conſiſte à aimer Dieu & ſon Prochain* ; & il exhorta ceux qui étoient autour de lui, à ne jamais perdre ces principes de vue. Il fut enterré dans la Chapelle qui porte le titre d'Oxford, où ſa femme lui fit ériger un monument avec une épitaphe.

Quoique Collins eût beaucoup d'ennemis, on le regreta preſque univerſellement. Les Gens de Lettres perdirent en lui un bienfaiteur & un véritable ami ; les pauvres, un père qui les ſoulageoit autant qu'il le pouvoit ; & tous ceux qui connoiſſoient les qualités de ſon cœur, répandirent des larmes ſur ſa tombe. Sa Bibliothèque étoit ouverte à tous les Savans. Il ſe faiſoit un plaiſir de communiquer toutes les lumières & tous les ſecours qui dépendoient de lui. Cette bonté d'ame s'étendoit même ſur ceux qui écrivoient contre ſes Ouvrages : il étoit ſi obligeant, qu'il leur expliquoit ſes ſentimens, & leur indiquoit la manière de les attaquer avec avantage. Quel homme, s'il eût eu plus de docilité, ou ſi l'objet de ſes études eût toujours été au niveau de ſes lumières & des forces de l'eſprit humain !

(*a*) *Syſtême ſur le ſens littéral des Oracles*, ch. 13.

(*b*) On peut voir la Liſte des Ouvrages qui ont été publiés contre ce Syſtême, dans le *Dictionnaire Hiſtorique & Critique* de M. *Chauffepié*, Art. Collins.

Système de COLLINS *sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.*

La raison est cette faculté de l'ame par laquelle elle reconnoît la vérité ou la fausseté, la probabilité ou l'improbabilité d'une proposition. Cette faculté tient sa partie sur toutes sortes de propositions, & son acquiescement est proportionné au degré d'évidence de chaque proposition. Le témoignage peut produire cet acquiescement; mais il faut que les témoins soient dignes de foi, & que les choses qu'ils rapportent soient croyables. Les témoins sont dignes de foi, lorsqu'ils ont eu les moyens d'être instruits; qu'ils sont doués de la capacité nécessaire pour comprendre, & qu'ils ont de la probité & du désinteressement. Les choses sont croyables, 1°. lorsque les termes dont on se sert répondent à des idées connues, ou à des idées que nous pouvons former; 2°. que les termes répondent aux idées auxquelles l'usage ordinaire du langage les a appropriés; & 3°. que ces idées ne se combattent pas mises en contradiction, & qu'elles ne sont point contraires à ce que nous connoissons pour vrai par l'usage de nos facultés.

Ainsi quand même une proposition seroit absolument improbable, si elle vient d'une personne digne de foi, & qu'elle ne contredise point une autre proposition évidente par elle-même, ou reçue, ou dont les idées s'accordent par le moyen d'une idée moyenne, on peut l'admettre comme une vérité.

Voilà ce qui rend un fait croyable, quel que soit le témoignage sur lequel il est fondé.

Tout ceci ne regarde que les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain. Mais il est encore d'autres propositions où l'on doit faire un autre usage de la raison : ce sont celles qui regardent les choses qu'on suppose, purement sur le témoignage humain, venir de Dieu. Cet usage consiste à trouver dans une révélation un sens conforme aux principes de la raison, quoiqu'ils paroissent d'abord contraires à la raison, & en opposition les uns avec les autres. Il faut donc, pour qu'une révélation soit utile & croyable, que le sens littéral soit faux, mais que le sens réel soit conforme aux notions les plus justes de la raison. On doit donc examiner si les termes sont susceptibles d'une manière ou d'autre d'un sens raisonnable.

Ce n'est point encore assez de donner un sens vrai à des termes, qui pris à la lettre, expriment une chose fausse : on doit encore avoir cet égard pour des Ecrits qu'on suppose, sur le témoignage humain, venir de Dieu, de ne pas rejetter le tout à cause de quelques passages, qu'on ne peut supposer qu'ils viennent de Dieu; mais il faut plutôt présumer qu'ils ont été ajoutés au texte dans quelque vue particulière, & pour quelque dessein : au lieu qu'on peut fort bien rejetter des Ecrits purement humains, ou nier qu'ils soient des Auteurs dont ils portent le nom, si l'on y trouve diverses choses incompatibles avec le caractère des Auteurs, ou qui ne conviennent pas au temps dans lequel ils ont vécu; parce qu'il n'y a point de raison qui puisse engager des gens zélés ou entreprenans à faire des additions à des Livres, qu'on ne regarde point comme nécessaires pour régler nos sentimens & notre conduite.

De-là il suit qu'on doit bien distinguer entre les choses qui sont au-dessus de la raison, & celles qui sont contraires à la raison, afin d'être bien convaincu qu'on peut croire des choses qu'on ne peut comprendre. Et voici comment.

Il y a deux sortes de propositions; les unes où nous acquiesçons; les autres que nous ne pouvons admettre. Or les propositions, de quelque façon qu'elles nous soient énoncées, consistant en des termes qui répondent à des idées & à leurs relations, nous y acquiesçons lorsque les relations, entre les idées jointes ensemble, sont conformes à la raison, & nous les rejettons quand elles y sont contraires. Ainsi l'acquiescement suit la perception de l'accord des idées, comme la rejection est une suite de celle de l'opposition des idées.

Cela posé, si l'on voit une démonstra-

tion de la vérité d'une proposition, & qu'on découvre d'un autre côté des absurdités ou des paradoxes qui découlent de la chose démontrée, on doit suspendre son jugement, parce qu'il y a égalité d'évidence. Car l'absurdité ou la contradiction renfermée dans une proposition, est une démonstration aussi évidente de la fausseté de cette proposition, qu'aucune preuve *à priori* le peut être de sa vérité ; parce que la perception de l'opposition de nos idées est aussi claire que celle de leur convenance.

Tel est précisément le cas où se trouvent les Ecrits de la révélation, auxquels nous devons par conséquent notre acquiescement, parce que le sens réel est conforme à notre raison, quoique le sens littéral soit faux.

En un mot, lorsque nous avons assez de capacité pour appercevoir la vérité d'une proposition, nous en avons aussi assez pour découvrir qu'il n'y a point d'opposition entre cette proposition & une autre qui est véritable.

Systême de COLLINS *sur la liberté.*

On définit la liberté le pouvoir de faire en tout temps des choses différentes ou opposées. Ainsi l'homme est libre, s'il n'est pas toujours invinciblement déterminé à chaque instant par les circonstances où il se trouve, & par les causes qui le meuvent, à faire précisément l'action qu'il fait, & à ne pouvoir pas en faire une autre. Au contraire il est un agent nécessaire, si toutes ses actions sont tellement déterminées par les causes qui les précédent, qu'il soit impossible qu'il puisse ne pas les faire. La liberté ne consiste donc pas à faire ce qu'on veut, de telle sorte que si on ne vouloit pas, on feroit même toute autre chose ; ou bien elle n'est pas le pouvoir de faire ou de ne pas faire une action, suivant la détermination ou la pensée de notre esprit, par laquelle l'un est préféré à l'autre : car la liberté est prise ici pour une exemption des empêchemens extérieurs qui peuvent s'opposer à une action, & ne convient nullement à la liberté proprement dite, qui est exempte de toute nécessité.

Pour mettre ceci dans le plus grand jour, il faut examiner les actions de l'homme, qui caractérisent en quelque sorte sa véritable liberté. Or ces actions sont : 1°. la perception des idées : 2°. le jugement qu'on fait des propositions : 3°. la volonté : 4°. l'exécution de cette volonté.

1. La perception des idées est une action nécessaire à l'homme. En effet les idées de *sensation* & de *réflexion* * se présentent à nous, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, & nous ne saurions les rejetter. Lorsque nous sommes éveillés, les objets font impression sur nos sens malgré nous, & par-là les idées de sensation sont nécessaires.

Quand nous pensons, nous ne pouvons point ne pas sentir que nous pensons ; par conséquent nos idées de réflexion sont nécessaires. Or si ces idées nous viennent nécessairement, chaque idée est nécessairement ce qu'elle est dans notre esprit ; car il n'est pas possible qu'une chose soit différente d'elle-même.

Cette première action nécessaire (la perception) est donc le fondement & la cause de toutes les autres actions intelligentes de l'homme, & les rend aussi nécessaires.

2. La seconde action de l'homme par rapport à la liberté, est de juger des propositions. Mais toute proposition doit paroître ou évidente par elle-même, ou évidente par preuves, ou probable ou improbable, ou douteuse ou fausse. Ce sont là les différentes apparences selon lesquelles elles se présentent à notre esprit ; & comme elles sont fondées sur notre capacité & sur le degré de lumières que ces propositions renferment par rapport à nous, nous ne sommes pas plus les maîtres de changer ces apparences, que nous le sommes de changer l'idée qu'une couleur produit en nous. Nous ne pouvons pas non plus juger d'une manière contraire à ces apparences : car qu'est-ce que juger d'une proposition, si ce n'est juger qu'une proposition paroît être ce qu'elle paroît être : ce que nous ne sau-

* Pour l'intelligence de ceci, voyez le systême de *Loke* sur la nature de l'entendement.

rions nous empêcher de faire ſans nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire ſans faire une choſe impoſſible.

3. On appelle *Vouloir* l'exercice de la volonté. Et on définit la *Volonté* le pouvoir que l'homme a de ſe déterminer à commencer ou à s'abſtenir de faire une action, à la continuer ou à la finir. Cela poſé, il s'agit de ſavoir ſi l'homme eſt libre de vouloir ou de ne pas vouloir. La réponſe à cette queſtion eſt qu'il n'a pas cette liberté. En effet il ne peut pas reſter dans l'incertitude ſans produire un acte de volonté pour cette ſuſpenſion. Il veut donc : il n'eſt donc pas libre de vouloir ou de ne pas vouloir. Ainſi toutes les fois qu'on nous propoſe quelque choſe à faire, il faut néceſſairement que nous produiſions quelqu'acte de volonté ; & nous ne ſommes pas moins déterminés à vouloir, parce que nous ſuſpendons notre volonté ou notre choix, puiſque la ſuſpenſion de la volonté eſt elle-même un acte de la volonté.

Mais cette ſuſpenſion ou cet acte, par lequel nous voulons préferer une choſe à une autre, faire celle-ci ou celle-là, n'eſt-elle point une liberté ? Non ſans doute. Car de pluſieurs objets entre leſquels nous voudrons choiſir, nous appercevrons quelque différence ; de ſorte que l'un, à tout prendre, nous paroîtra meilleur ou moins mauvais que les autres.

Vouloir ou *Préferer* ſera donc la même choſe par rapport au bien & au mal, que juger par rapport au vrai ou au faux. Ce qui ſignifie que nous jugerons qu'une choſe eſt meilleure ou moins mauvaiſe qu'une autre, avant que de produire un acte de la volonté. C'eſt pourquoi, comme nous jugeons du vrai & du faux par les apparences, il faut auſſi que nous voulions ou que nous préférions les choſes ſuivant ce qu'elles nous paroiſſent être, à moins que nous puiſſions nous mentir à nous-mêmes, c'eſt-à-dire croire que la même choſe que nous croyons la meilleure eſt la plus mauvaiſe. Suppoſer qu'un être doué de ſentiment eſt capable de vouloir ou de préférer le mal pour le bien, c'eſt nier que cet être ſoit véritablement doué de ſentiment. Car tous les hommes, tant qu'ils ont l'uſage de la raiſon, cherchent le plaiſir & la félicité, & évitent la douleur & le malheur, & cela dans le temps même que leur volonté les porte à des actions qu'ils croyent devoir être ſuivies des conſéquences les plus terribles.

On demandera peut-être ſi nous n'avons pas la liberté du choix entre des choſes indifférentes ou ſemblables. Premierement ſi l'homme n'eſt libre qu'alors, il eſt preſque toujours *néceſſité ;* car de tous les objets de la volonté, il n'en eſt qu'un très-petit nombre qui ſoient parfaitement ſemblables. Ainſi l'homme eſt un agent néceſſaire dans tous les cas où il y a une différence ſenſible entre les objets, & par conſéquent dans tous les cas qui regardent la Morale. Voilà donc la liberté réduite à rien, ou du moins à très-peu de choſe.

En ſecond lieu, lorſqu'on fait un choix, il ne peut y avoir une égalité de circonſtances qui le précéde. Il ne ſuffit pas pour rendre les choſes égales à la volonté qu'elles ſoient ſemblables, ou qu'il y ait de la reſſemblance entr'elles. Toutes les différentes modifications de l'homme, ſes opinions, ſes préjugés, ſon tempérament, ſes habitudes, & la ſituation où il ſe trouve, ont part à ſon choix, & n'en ſont pas moins les cauſes que les objets extérieurs entre leſquels il choiſit. Et ces choſes là feront toujours pancher ſa volonté, la détermineront, & lui rendront le choix qu'il fait préférable à tout autre, quelque reſſemblance qu'il puiſſe y avoir entre les objets qu'il choiſit.

Enfin ſi l'on ſuppoſe abſolument une véritable & parfaite égalité ou indifférence, on ne pourra faire aucun choix. Car pour faire un choix, il faut un motif ; il faut avoir la volonté de choiſir : autrement on ne choiſiroit point. Il eſt donc impoſſible qu'on faſſe un choix dans une véritable égalité de circonſtances. D'où il faut conclure que la volonté de l'homme eſt toujours déterminée néceſſairement.

4. Lorſque la volonté eſt formée, *l'action* doit ſuivre néceſſairement, parce que nous ne voulons que pour exécuter. Et s'il arrive que nous changions de volonté

lonté après avoir commencé l'action, nous sommes portés nécessairement à ne pas continuer de la faire, & à suivre la nouvelle volonté que nous avons de ne pas agir. Pour être convaincu que l'homme est un agent nécessaire, il n'y a qu'à faire attention que toutes ses actions ont un commencement : or ce qui a un commencement doit avoir une cause, & toute cause est nécessaire. Donc la liberté de pouvoir agir ou de n'agir pas, ou de faire des actions différentes ou opposées en vertu des mêmes causes, est une liberté impossible. Et cette conséquence est très-conforme à la raison.

Un être raisonnable, tel que l'homme, doit être nécessairement déterminé par ce qui lui paroît évident, probable ou improbable. Qu'y a-t-il en effet de plus déraisonnable & de plus contradictoire que d'être capable de regarder comme vrai ce qui nous paroît évidemment faux, & de regarder comme faux ce qui nous paroît évidemment vrai ; c'est-à-dire de donner un démenti à nos propres lumières ?

D'ailleurs si l'homme n'agissoit pas nécessairement, s'il n'étoit pas nécessairement déterminé par la douleur ou par le plaisir, il n'auroit aucune idée du bien moral & de la vertu, ni aucun motif pour s'y attacher. Ce seroit inutilement que dans la société on proposeroit des récompenses, qui en sont la base & le soutien. A quoi serviroient les loix, si le plaisir & la douleur n'étoient pas des causes qui pussent déterminer sa volonté ? S'il pouvoit choisir la douleur comme douleur, & éviter le plaisir considéré comme tel, les récompenses & les châtimens ne sauroient lui fournir des motifs pour faire une action ou pour s'en abstenir. Mais si l'espérance du plaisir & la crainte de la douleur agissent nécessairement sur les hommes, & qu'il leur soit impossible de ne pas choisir ce qui leur paroît bon, & de ne pas éviter ce qui leur semble mauvais, les châtimens & les récompenses sont des choses nécessaires.

Cela étant, on pourra demander de quelle utilité peuvent être les châtimens, puisque les hommes sont des agens nécessaires? N'est-il pas injuste de les punir pour des choses qu'ils ont été forcés de faire ? Non sans doute. Ce n'est point comme agent libre qu'on punit un homme qui a commis quelque crime, mais comme agent volontaire. Les loix, conformément à la justice & à la raison, ne regardent que la volonté. Elles n'ont aucun égard aux autres causes qui ont précédé l'action. C'est la crainte de la douleur, & l'espérance du plaisir que promettent ces loix, qui a dû former la volonté. Si cela n'a pas suffi, & que par la force de la tentation, par de mauvaises habitudes ou par d'autres causes, il n'a pû éviter de faire le crime qu'il a commis, il n'est pas moins puni avec justice, puisqu'il n'y a que le châtiment qui puisse lui faire connoître la douleur, & que l'idée de l'éprouver n'est pas assez puissante pour déterminer sa volonté.

Ce châtiment est encore utile à ceux qui en sont témoins, puisque la vue du châtiment leur fait toujours plus connoître le mal, & contribue à former la volonté de l'éviter.

Il en est de même des menaces qu'on fait aux hommes, pour les empêcher de violer les loix ; car ces menaces sont des causes qui peuvent déterminer à se conformer aux loix : & elles sont par conséquent utiles à tous ceux dont elles déterminent la volonté. Ceci s'applique aussi aux conseils, qui sont des causes nécessaires, lesquels portent la volonté de certaines personnes à faire nécessairement ce que nous souhaitons. D'où il suit que ces conseils sont utiles par l'impression qu'ils font sur des êtres nécessaires, qu'ils déterminent nécessairement à agir : au lieu qu'ils ne seroient d'aucun usage, si les hommes étoient libres, ou s'ils n'étoient point capables de former leur volonté.

Et tout ceci est toujours fondé sur cette volonté, laquelle dépend des sensations & des perceptions des idées qui sont involontaires, & dès qu'elle est formée, l'homme agit nécessairement. Donc *il n'y a point de liberté exempte de nécessité*. La seule liberté que l'homme a, consiste, comme on vient de voir, à faire ce qu'il veut ou ce qu'il lui plaît. C'en est assez pour qu'il puisse & doive répondre

de ses actions, mériter & démériter dans ce monde-ci & dans l'autre.

Sentiment de COLLINS *sur la liberté de penser.*

On entend par *liberté de penser*, l'usage qu'il est permis de faire de son esprit, pour tâcher de découvrir le sens de quelque proposition que ce soit, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent, afin d'en porter son jugement, selon qu'elles paroissent avoir plus ou moins de force. Cet usage doit s'étendre sur toutes sortes de propositions, parce qu'il est fondé sur le droit même que nous avons de connoître la vérité. Et comme il n'y a point de vérités sur lesquelles nous n'ayons droit, puisque la connoissance de quelques-unes nous est ordonnée par Dieu même, & que pour le bien de la société civile, il est nécessaire de savoir les autres, il n'y a rien sur quoi il ne nous soit pas *libre de penser*.

En effet, sans cette liberté, comment distinguera-t-on le vrai du faux ? Comment découvrira-t-on quelque chose dans quelque science ou quelque art que ce soit ? Non-seulement nous ignorerons les choses sur lesquelles nous n'oserons porter nos pensées, mais même celles que nous croyons avoir droit de connoître. Car les Sciences & les Arts ont une telle liaison ensemble, & ont entr'eux une dépendance si réciproque, qu'il est impossible d'en posséder parfaitement un sans la connoissance des autres. Mais comme ce n'est qu'à force de penser qu'on parvient à leur perfection, si on ne jouit point de la liberté de le faire, on se précipitera dans les erreurs les plus grossières, tant pour la théorie que pour la pratique.

En morale cette liberté est encore plus essentielle, parce que les erreurs qui concernent les mœurs sont de plus grande importance que celles de l'esprit. Elle est nécessaire pour éviter de tomber dans la superstition, pour discerner le bon & le mauvais, & pour s'assurer de la vérité de la Religion.

Quoique sur cette matière on veuille interdire à quelques égards cette liberté, il est certain qu'à la rigueur cette interdiction est impossible. On ne sauroit prescrire des bornes à notre pensée, sans faire penser à la raison pour laquelle il n'est pas permis de penser. Il est donc permis d'examiner *avec toute liberté* la raison que l'on donne de cette interdiction; parce que si cet examen ne se fait point librement, nous ne saurions connoître l'obligation que nous avons de nous arrêter au milieu de notre pensée, & nous pourrions la pousser sans cela jusqu'au point que nous nous étions d'abord proposé.

La liberté d'examen en général est donc une chose qu'il est impossible de défendre; & en particulier elle est absolument nécessaire, afin que nous puissions faire tout ce qui est en nous, pour connoître la vérité. Et de cette manière nous satisfaisons entierement à la volonté de Dieu, qui ne peut exiger des hommes autre chose, que de faire tous les efforts dont ils sont capables pour connoître la vérité; de sorte qu'en adoptant même certaines propositions erronées, nous ne devons pas moins lui être agréables que si elles étoient véritables.

En finissant, je dois avertir que ces deux derniers systêmes de COLLINS sont très-captieux; & je déclare qu'en les analysant je n'ai pas prétendu les adopter.



LETTRE
DE
M. FRANÇOIS, GRAVEUR,
A M. SAVERIEN,
Sur l'utilité du Deſſein & ſur la Gravure dans le goût du crayon.

MONSIEUR,

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir donner au Public l'Ouvrage ſur l'utilité du Deſſein, que vous avez annoncé à la fin du *Proſpectus* de l'Hiſtoire des Philoſophes modernes, comme je vous en avois prié; mais la matière qui en fait le ſujet me paroît ſi étendue, & j'ai ſi peu de temps à moi, que je ne ſais quand je pourrai le finir. Cependant comme cet Ouvrage devoit ſervir en quelque ſorte de ſupplément à ce que vous vous propoſez de dire là-deſſus dans la Préface de cette Hiſtoire, à l'occaſion de la Gravure qui y entre, voici quelques réflexions qui pourront en tenir lieu.

C'eſt être bien malheureux que de ne pas connoître l'utilité du Deſſein; & ce ſeroit être bien méchant que de le mépriſer, puiſqu'il ſert à inſtruire les hommes & à les immortaliſer. En effet, le Deſſein eſt l'ame de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure, de l'Architecture civile, des Fortifications, & de toutes les Manufactures. Eh! de quoi eſt-on capable, quand on ne peut point apprécier ces différens Arts? Tout le monde ſait combien ſeroient bornés nos connoiſſances & nos plaiſirs, ſi l'on ignoroit la manière de multiplier l'image des perſonnes chères à leurs amis, & quelquefois à l'humanité; d'expoſer à nos yeux les plus beaux événemens de l'Hiſtoire; de nous faire voir les choſes merveilleuſes de la nature & de l'art, qui ſe trouvent dans les différentes parties de l'univers; & enfin de nous émouvoir par la repréſentation des ſujets qui intéreſſent notre cœur, ou de nous élever l'ame par des Tableaux qui nous donnent une idée des Myſtères de notre ſainte Religion. Ah! Monſieur, que celui-là eſt à plaindre, qui n'eſt point aſſez inſtruit pour connoître toutes ces beautés! Etre imparfait ou équivoque, il voit tout & ne ſent rien. Et ſi cet homme eſt à la tête d'un Gouvernement, quel malheur pour un Etat! On ne conſacrera point par de beaux monumens les hauts faits d'une Nation, & que viennent admirer de toutes les parties de l'univers ces hommes à ſentiment qui ſavent les apprécier. Les Manufactures foiblement protégées ou mal conduites, tomberont. Plus d'étoffes de goût. Plus de jolis ornemens, ſoit dans notre argenterie, ſoit dans nos meubles ou nos effets. Plus de ces petits riens que nos Merciers étalent avec tant de complaiſance, dont le deſſein fait tout le mérite, & dont le commerce eſt ſi conſidérable dans le pays étranger. Ne le diſſimulons point, Monſieur: nos mo-

des, nos bijoux n'ont preſque d'autre prix que l'élégance du Deſſein. Les Etrangers ne tiennent point à la vue de ces contours gracieux, de ces façons agréables, que le François formera toujours mieux que toutes les autres nations, quand il ſaura deſſiner. Dès-lors que de reſſources pour ceux qui feront une profeſſion ouverte de ce bel Art ! Les grands Deſſinateurs deviendront Peintres d'Hiſtoire. Ceux qui n'auront point la facilité de bien grouper des figures pour former un Tableau, feront des Portraits. Les perſonnes qui auront le talent de copier fidellement la nature, peindront des marines, des payſages, des animaux, des fleurs, des fruits, &c. Et les uns & les autres en contribuant à notre inſtruction & à nos plaiſirs, recueilleront le fruit de leurs veilles. Les perſonnes même qui n'auront point le goût ou la volonté d'ajouter la couleur au deſſein, feront des ornemens, deſſineront des broderies, & ſoutiendront nos Fabriques d'Etoffes. Ce dernier genre vous paroîtra, Monſieur, le plus petit, & il eſt peut-être le plus utile au commerce, & le plus lucratif pour celui qui l'exerce. Vous ne ſauriez croire combien la ſeule Fabrique de Lyon entretient de Deſſinateurs, l'accueil qu'on leur fait dans cette belle Ville, & les aiſances qu'on leur procure. C'eſt un des états le plus gracieux & le plus avantageux qu'on trouve dans la profeſſion des Arts.

C'eſt donc un Art bien eſtimable, Monſieur, que celui du Deſſein. La connoiſſance de cet Art eſt, comme vous voyez, néceſſaire aux Souverains, & à ceux qui ſont dépoſitaires de leur autorité. Il eſt utile à toutes les perſonnes bien nées, & il procure aux Artiſtes qui s'y diſtinguent, des ſatisfactions & des richeſſes. Le Deſſein doit donc entrer dans toutes les éducations. Les jeunes gens de condition apprennent ordinairement le Latin, & enſuite les Sciences. Cela ſert à orner l'eſprit & à l'éclairer. Rien n'eſt mieux aſſurément. Mais l'entendement ſeul fait dans leurs études preſque tous les frais de leurs travaux. Et ſi on y faiſoit intervenir les ſens, croyez-vous, Monſieur, que les enfans ne fiſſent pas de plus grands progrès, & avec plus de facilité ? Les choſes, dit *Horace*, qui entrent dans l'eſprit par les yeux, pénétrent bien mieux que celles qui entrent par les oreilles. Cette vérité établie, le Deſſein ne feroit-il point d'un grand ſecours, ſurtout lorſqu'il s'agit de l'étude des Sciences ? Un Ecolier qui ſauroit deſſiner, aideroit ſon imagination, en peignant les différens objets qui l'occupent actuellement. Il repréſenteroit, par exemple, les différens ſyſtêmes qu'on lui explique : il s'en faciliteroit l'intelligence par les différentes figures qu'il en feroit ; & cette occupation qui ſeroit pour lui un amuſement, formeroit une inſtruction auſſi ſolide qu'agréable. Il y a long-temps qu'on l'a dit : Les Sciences & les Arts ſe tiennent par la main, & ſe prêtent des ſecours mutuels.

Il réſulteroit de là encore un grand avantage : c'eſt qu'un enfant qui ne ſeroit pas propre à l'étude des Sciences, n'auroit pas perdu tout ſon temps. Comme la nature a traité tous les hommes en bonne mère, en refuſant à quelques-uns d'entr'eux les qualités néceſſaires pour devenir ſavans, elle aura bien pû leur donner les diſpoſitions convenables pour exceller dans les Arts. Et alors ſi c'eſt un enfant de condition, le Deſſein lui ſervira dans l'Art de la Guerre. Si c'eſt le fils d'un Bourgeois ou d'un Commerçant, il lui ſera utile dans le commerce de toutes ſortes de marchandiſes, ou dans la profeſſion de l'Art pour lequel il aura le plus de goût. En un mot, le Deſſein eſt profitable à tout le monde, ſoit pour les plaiſirs, pour la ſûreté ou pour la fortune. Il ne peut produire aucun mal. C'eſt toujours un amuſement innocent, quand on n'auroit que l'occupation en vue. Le beau ſexe ſur-tout peut y trouver un grand fonds d'avantages & de récréations. Premierement il n'exige point de fatigues de corps, ni une grande application d'eſprit. Il ſuffit de bien voir & de bien ſentir pour bien peindre. Eh ! qu'eſt-ce qui voit mieux & qui ſent plus finement que les Dames ? Les Sages conviennent qu'elles s'expri-

ment avec plus de chaleur & plus de naturel que nous. Il ſuffit de lire leurs lettres & de les comparer avec les nôtres pour en juger. D'ailleurs comme elles n'ont point en général un tempérament aſſez fort pour ſoutenir la contention vigoureuſe qu'exige l'étude des Sciences, le Deſſein eſt le talent le plus noble, le plus aiſé, & le plus profitable qu'elles puiſſent acquérir. Véritablement il a de grandes parties qui exigent toute la ſagacité de l'eſprit humain; mais il en a auſſi d'autres dans leſquelles il eſt peu de perſonnes qui ne ſoient capables d'exceller. Ce talent a encore cet avantage au-deſſus des Sciences, que tout le monde peut l'ambitionner ſans aucun riſque : au lieu qu'il eſt quelquefois dangereux de vouloir devenir ſavant. Les anciens Philoſophes n'admettoient point dans leurs Ecoles toutes ſortes de perſonnes, parce qu'ils connoiſſoient l'abus qu'on peut faire des Sciences quand on n'a pas le cœur bon, & combien peu de gens ſont capables d'y réuſſir. Il y a ſans doute beaucoup de difficulté à devenir habile Deſſinateur : mais un foible Deſſinateur n'eſt pas dangereux dans un Etat; & un faux Savant & un Littérateur médiocre peuvent nuire, & ſont ſûrement à charge à la Société.

Ces raiſons & une infinité d'autres que je pourrois alléguer, Monſieur, ont toujours fait regarder l'art du Deſſein comme devant entrer dans l'éducation publique. Auſſi trouve-t-on dans toutes les Villes policées des Ecoles de Deſſein. Il y a pluſieurs années qu'un homme d'eſprit propoſa d'établir dans cette Capitale des Ecoles publiques de Deſſein. Il compoſa à cet effet un Ecrit judicieux, où il expoſoit fort clairement les avantages de cet établiſſement. Le célèbre Abbé *Desſontaines* qui goûta cet Ecrit, l'inſera dans ce *jugement ſur quelques Ouvrages nouveaux*, & il fut loué de tous les bons Citoyens. Enfin feu M. *Languet*, Curé de Saint Sulpice, qui connoiſſoit ſi bien tous les moyens d'occuper utilement les hommes, avoit mis des Maîtres à deſſiner dans ſes Ecoles de charité.

Il me ſeroit aiſé, Monſieur, d'accumuler ici d'autres exemples & d'autres preuves de l'utilité du Deſſein. Mais ſi je ſuivois mon inclination, je ferois inſenſiblement le Traité que vous me demandez ; & ma Gravure ne me permet pas de m'occuper plus long-temps à écrire.

Je ne puis cependant point me diſpenſer de dire deux mots ſur l'utilité du Deſſein & de la Gravure, pour tranſmettre les grands Hommes, d'autant plus que ceci regarde particulierement l'Hiſtoire des Philoſophes dont je grave les Portraits.

Il eſt certain que nous ne pouvons connoître les hommes que par leur image; & en ce ſens le Deſſein & la Gravure ſervent ſeuls à les tranſmettre : car le nom d'un Philoſophe ne le déſigne pas aſſez pour nous en former une idée. Quand nous diſons, par exemple, que c'eſt à *Eraſme* ou à *Malebranche* que nous devons telle découverte ou tels Ecrits, nous penſons qu'il y a eu un homme qui s'appelloit *Eraſme* ou *Malebranche*, à qui nous avons beaucoup d'obligation ; & notre hommage ne porte ſur aucun être déterminé. Que l'image de ces Philoſophes ſoit ſous nos yeux, leurs traits échaufferont notre imagination; & quand nous parlerons d'eux, cette imagination nous repréſentera ces hommes, & fixera par-là l'objet de notre admiration. Si la mémoire nous rappelle alors leurs penſées, nous les connoîtrons entierement, & nous diſtinguerons par les ſens, comme nous le faiſons par l'eſprit, *Eraſme* de *Malebranche*, & *Malebranche* d'*Eraſme*. Cette connoiſſance ſera ſur-tout utile aux jeunes gens qui étudient la doctrine des Philoſophes, parce que leur image leur rappellera ce qu'ils auront étudié. Il eſt bon, dit l'Auteur judicieux des *Eſſais de Morale* (M. *Nicole*) que les jeunes gens ſe divertiſſent à regarder les Portraits des Hommes Illuſtres, & à y avoir recours toutes les fois qu'on en parlera devant eux; car tout cela ſert à arrêter les idées dans la mémoire (*a*).

Ceci regarde la Gravure en général ; mais ſi nous gravons ces Portraits dans le

(*a*) Tome II, page 236.

goût du crayon, je vois un autre avantage bien plus précieux, c'eſt que ces Portraits fourniront d'excellens modèles à deſſiner. Je ſais que les phiſionomies n'annoncent pas toujours la ſagacité des hommes : cependant il eſt probable que la tête des grands Génies étant organiſée différemment que celle des autres hommes, elle ait un caractère qui lui ſoit propre, & où la beauté de leur ame ſoit comme empreinte. Que ſera-ce encore, ſi cette Gravure a été faite d'après de bons deſſeins, tels que ceux qui repréſentent les Métaphyſiciens modernes? (b) Je les dois, Monſieur, aux plus grands Peintres de l'Académie Royale de Peinture. On lira leur nom à la fin de chaque Eſtampe, & c'en ſera aſſez pour rendre ces Eſtampes recommandables.

A l'égard du tribut que ces Peintres ont acquis par là à la reconnoiſſance publique, il faut laiſſer aux Savans, aux Amateurs de la Philoſophie & des beaux Arts, le ſoin de le leur payer. Ma voix eſt trop foible pour les remercier dignement. Ils ſont aſſurément au-deſſus de mes éloges ; & je ſens là-deſſus plus qu'il ne m'eſt poſſible d'exprimer.

Voilà, Monſieur, ce que je puis dire actuellement ſur l'utilité du Deſſein, & ſur celle des Portraits des Philoſophes dont vous écrivez l'Hiſtoire. Vous trouverez peut-être ceci très-foible & de peu de valeur; mais ne faites attention qu'au zèle qui l'a dicté, & penſez que ce n'eſt point l'ouvrage d'un homme de Lettres. C'en ſeroit bien aſſez pour moi de contribuer par mon burin à la perfection du Deſſein & des Arts qui en dépendent. Ç'a toujours été auſſi là l'objet de mes vœux & de mes travaux. Vous avez été témoin pluſieurs fois de mes recherches. Soyez le confident des ſatisfactions qu'elles m'ont procurées, par la découverte de la Gravure dans le goût du crayon.

En 1740 je formai le projet d'un Livre à deſſiner, & je compris que pour réuſſir il falloit trouver une façon de graver qui imitât le crayon. J'en fis un eſſai, dont on peut voir les Eſtampes à la Bibliotèque du Roi. Cet eſſai ne me ſatisfit point aſſez pour que je continuaſſe. Je méditai, & je fis de nouvelles expériences; & peu content de mes ſuccès, j'attendis du temps & de mes réflexions de plus grandes lumières. Ce ne fut qu'en 1753 que je me haſardai à faire un nouvel eſſai d'après les Deſſeins d'un Profeſſeur de Paris. J'en fis voir des épreuves à pluſieurs perſonnes; mais je ne les diſtribuai point au Public. On m'engagea à perfectionner cette invention ; & encouragé par ces ſollicitations, je parvins en 1756 à imiter aſſez bien le crayon ; de ſorte qu'en 1757 j'eus ſix feuilles, que je crus pouvoir préſenter à Monſieur le Marquis *de Marigni*, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi & des Académies. J'en donnai auſſi à l'Académie Royale de Peinture, qui en parut fort ſatisfaite. Monſieur le Marquis fut inſtruit de cet accueil qu'elle avoit fait à mon travail ; & attentif comme il eſt à favoriſer les découvertes utiles, & à récompenſer ceux qui les font, il obtint du Roi une penſion, dont il me fit délivrer le brevet. Ce généreux Protecteur des Arts ne ſe borna pas là. En 1758 il me donna le titre de Graveur des Deſſeins du Cabinet du Roi. Cette nouvelle faveur me fut accordée à l'occaſion du rapport que l'Académie Royale de Peinture avoit fait de ma découverte, dont voici la teneur.

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Du Samedi 26 Novembre 1757.

Le ſieur FRANÇOIS, *Graveur en Taille-douce, a fait préſenter à l'Aſſem-*

(b) Quelque recherche qu'on ait faite pour avoir le portrait de tous les Métaphyſiciens modernes, on n'a pû découvrir ceux d'*Abbadie* & de *Clarke*. Pour y ſuppléer, j'ai gravé deux ſujets allégoriques, qui repréſentent le génie de l'un & de l'autre, en attendant qu'on puiſſe être mieux inſtruit ſur cet article. A cet égard, je prie les perſonnes qui pourroient en avoir des nouvelles, de m'en donner avis, & de m'informer ſi les portraits dont ils auront connoiſſance ont été peints d'après nature. C'eſt une attention que j'ai eue dans la gravure des autres portraits que je publie.

blée des Estampes qu'il a gravées dans une manière non usitée jusqu'à présent, qui imite le maniement large du crayon. L'Académie a fort approuvé ce genre de Gravure, comme très-propre à perpétuer les Desseins des bons Maîtres, & à multiplier les exemples des plus belles manières de dessiner. Les morceaux que le sieur FRANÇOIS *a exécutés dans cette manière, ayant pareillement été approuvés par la Compagnie, elle a chargé le Secretaire de lui délivrer un Extrait de la présente Délibération.*

Je soussigné Secretaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, certifie le présent Extrait véritable & conforme à l'Original. A Paris ce 26 Novembre 1757. Signé COCHIN.

Vous qui connoissez, Monsieur, mon zèle pour le progrès des Arts, & mon desir de bien mériter des humains, vous comprenez que de pareilles satisfactions devoient m'enflammer davantage. Aussi je redoublai d'ardeur, & j'imaginai de graver les Desseins lavés & ceux au crayon noir & blanc sur papier gris ou bleu. Je me suis contenté de faire voir jusqu'ici mes premiers essais, en attendant la perfection de ces idées. J'espère allier cette dernière manière de graver avec celle qui imite le crayon rouge, en réunissant la Planche du crayon rouge avec celle du crayon noir & blanc, afin de donner au Public des Planches qui imitent les trois crayons.

Voilà, Monsieur, l'histoire abregée de mes travaux. Puissai-je la rendre plus considérable par la suite, & gagner ainsi la bienveillance des personnes éclairées qui aiment les Arts, & ceux qui les cultivent !

Je suis, &c.

Catalogue des Estampes nouvelles qui se trouvent chez FRANÇOIS, *Graveur, à Paris, rue Saint Jacques, à la Vieille Poste.*

TRois Volumes *in-folio* représentant les Châteaux que le Roi de Pologne occupe en Lorraine.

Un Volume *in-quarto* des antiques du Cabinet de M. *Adam.*

Un Volume *in-folio* représentant le Palais d'Apollon.

Les quatre principales actions militaires, en quatre Planches.

Huit Paysages de moyenne grandeur.

Vingt différens cahiers de figures, d'ornemens & de fleurs.

Vingt-cinq petits morceaux de choix, pour faire des Tableaux.

Quelques morceaux propres pour l'Optique.

Les Portraits de l'Archiduc d'Autriche, du Prince Charles de Lorraine, & de M. le Comte de Saint Florentin.

Cours de Dessein composé de pieds, de mains, de Figures entières, de Squelettes & autres, deux Volumes *in-quarto.*

Suite du même Ouvrage.

Les Portraits & l'Histoire des Philosophes modernes, *in-quarto* & *in-douze.* Premier Volume contenant les Métaphysiciens.







